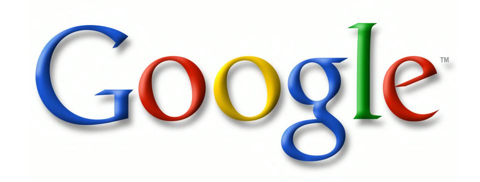





LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY



RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANCAIS

TOME 36.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS

COMPOSÉ

DES TRAGÉDIES, COMÉDIES ET DRAMES,

DES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,

Restés au Théâtre Français;

AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE.

THÉATRE DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME II.



A PARIS,

CHEZ Mme VEUVE DABO,

A la Librairie Stéréotype, rue Hautefeuille.

1822.

H;

LA MÈRE COQUETTE,

OU

LES AMANTS BROUILLÉS,

COMÉDIE,

PAR QUINAULT,

Représentée, pour la première fois, le 15 octobre 1665.

NOTICE
SUR QUINAULT.

PHILIPPE QUINAULT naquit en 1635 à Felletin dans la Marche, d'un père peu fortuné, qui l'envoya à Paris dès l'âge de huit ans. Tristan-l'Ermite, célèbre alors par sa tragédie de *Marianne*, du même pays que le jeune orphelin, et, suivant quelques-uns, son parrain, prit soin de son éducation. Quinault n'avoit pas encore dix-huit ans, lorsqu'il acheva *les Rivales*, comédie en cinq actes. Tristan présenta cette pièce, comme étant de sa composition, aux comédiens qui en offrirent cent écus. Mais l'auteur de *Marianne*, ne voulant pas dérober à son élève la gloire que pouvoit lui acquérir son premier ouvrage, ne dissimula plus qu'il étoit d'un jeune homme. A cette nouvelle les acteurs ne voulurent plus en donner que cinquante écus. Enfin, par composition, ils accordèrent le neuvième de la recette, et c'est depuis ce moment que les auteurs ont eu dans les recettes une part proportionnée au nombre d'actes que contiennent leurs ouvrages.

Quinault est beaucoup plus connu par ses opéra que par les pièces qu'il a données au théâtre françois; mais, fidèles au plan que nous nous sommes tracé, nous ne parlerons que des dernières.

La seconde pièce de Quinault, intitulée *la Généreuse ingratitude*, tragi-comédie pastorale en cinq actes, en vers, fut jouée en 1654.

L'Amant indiscret, ou *le Maître étourdi*, comédie en cinq actes, en vers, fut représentée dans la même année 1654.

Les coups de l'Amour et de la Fortune, tragi-comédie en cinq actes, en vers, fut donnée en 1656.

Les deux années suivantes virent paroître trois tragédies totalement oubliées aujourd'hui : ce sont, *Cyrus*, *le Mariage de Cambise*, et *Amalazonte*.

Le Feint Alcibiade, tragi-comédie, fut jouée en 1658.

Le Fantôme amoureux, tragi-comédie, en cinq actes, en vers, fut jouée sept fois en 1659.

Quinault fit représenter, en 1660, une tragi-comédie intitulée *Stratonice* et une pastorale allégorique sous le titre des *Amours de Lysis et d'Hespérie*.

Agrippa ou *le Faux Tibérinus*, tragédie, parut en 1661.

Astrate, tragédie qui eut beaucoup de succès en 1663, n'en eut aucun à ses reprises.

La Mère coquette, comédie en cinq actes, en vers, la meilleure de toutes les pièces que Quinault ait composées pour le théâtre françois et la seule que l'on trouve dans cette collection, parut pour la première fois le 15 octobre 1665.

Pausanias, tragédie, fut donnée le 16 novembre 1668 et n'eut point de succès.

Bellérophon, tragédie, est le dernier ouvrage que Quinault composa pour le théâtre françois. Elle fut jouée en 1670, et eut beaucoup de succès.

Il est à remarquer qu'à cette époque Quinault n'avoit encore composé aucun opéra.

Un négociant grand amateur de théâtre, ayant donné à Quinault un appartement dans sa maison, vint à mourir laissant plus de cent mille livres de biens à sa veuve. Celle-ci par reconnoissance des conseils utiles que le poëte lui avoit donnés dans la conduite de ses affaires, crut devoir assurer sa fortune en l'épousant.

A cette époque, Quinault acheta une charge d'auditeur des comptes. La compagnie ayant fait quelques difficultés de le recevoir sous prétexte qu'il avoit composé des comédies, on fit à cette occasion les vers suivants :

Quinault, le plus grand des auteurs,
Dans votre corps, messieurs, a dessein de paroître :
Puisqu'il a tant fait d'auditeurs,
Pourquoi l'empêchez-vous de l'être ?

L'Académie s'empressa de l'admettre dans son sein ; il y fut reçu en 1670.

Vers la fin de sa vie, Quinault entreprit un poëme sur l'extinction en France de la religion prétendue réformée. Il mourut à Paris le 19 novembre 1688.

PERSONNAGES.

LAURETTE, servante d'Ismène.
CHAMPAGNE, valet de chambre d'Acante.
ACANTE, amant d'Isabelle.
LE MARQUIS, cousin d'Acante.
CRÉMANTE, père d'Acante.
ISABELLE, fille d'Ismène.
ISMÈNE, mère d'Isabelle.
LE PAGE DU MARQUIS.

La scène est à Paris, dans une salle du logis d'Ismène.

LA MÈRE COQUETTE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Tu n'es donc pas content? Vraiment c'est une honte:
Je t'ai baisé deux fois.

CHAMPAGNE.

Quoi! tu baises par compte?
Après un an d'absence, au retour d'un amant,
Tu crois que deux baisers, ce soit contentement?

LAURETTE.

Eh, mon Dieu! patience, un de ces jours j'espère
Que de moi sur ce point tu ne te plaindras guère.
Mais parlons de mon maître, et sans déguisement.

CHAMPAGNE.

N'ai-je pas là-dessus écrit bien amplement?

LAURETTE.

Oui, qu'on t'avoit fait faire en vain un grand voyage,
Pour chercher ce bon homme et l'ôter d'esclavage,
Et que n'en ayant pu trouver nulle clarté,
Tu revenois enfin sans l'avoir racheté:
A ce compte il est mort?

CHAMPAGNE.

Cela ne veut rien dire,
Et ta maîtresse encor n'a que faire de rire.

LAURETTE.

Comment rire?

CHAMPAGNE.

Oh! que non.

LAURETTE.

Qu'est-ce donc que tu crois?

CHAMPAGNE.

Mais toi, tu me crois donc un sot comme autrefois?
Je ne l'étois pas tant que tu l'aurois pu croire.
Quand je te dis adieu... Si j'ai bonne mémoire,
Ce fut en cette salle, en ce lieu justement,
Comme je te faisois mon petit compliment,
T'assurois de mon mieux d'une ardeur sans seconde.
Eh! je m'en acquittai, je crois...

LAURETTE.

Le mieux du monde.

CHAMPAGNE.

Ta maîtresse survint, qui nous fit séparer;
Avec elle en sa chambre elle te fit entrer,
Et chagrin de nous voir séparés de la sorte,
Je voulus par dépit écouter à la porte.
J'ai l'oreille un peu fine; elle avoit le cœur gros,
Elle le débonda d'abord par des sanglots;
Puis d'un ton assez aigre, elle te fit entendre
Quels maux de mon voyage elle devoit attendre;
Que j'allois lui chercher un époux irrité
D'avoir langui long-temps dans la captivité;
Qu'elle alloit à son tour entrer dans l'esclavage;
Enfin qu'après sept ans d'espoir d'un doux veuvage,

Un vieux mari chagrin viendroit troubler le cours
De ses plus doux plaisirs et de ses plus beaux jours.
J'en aurois bien ouï davantage sans peine,
Mais on vint à sortir de la chambre prochaine;
J'eus peur d'être surpris, et je vois à regret
Que tu n'as pas voulu m'avouer ce secret.

LAURETTE.

C'est ta faute.

CHAMPAGNE.

Ma faute?

LAURETTE.

Oui, je te le proteste.

CHAMPAGNE.

Si tu m'aimois assez...

LAURETTE.

Va, je t'aime de reste.

CHAMPAGNE.

Quel secret entre amants doit-on jamais avoir?

LAURETTE.

Tu ne saurois rien taire, et tu veux tout savoir?
Crois-tu que quand je garde avec toi le silence,
Je ne me fasse pas beaucoup de violence?
Je suis fille, je t'aime, et me tais à regret.
Ce m'est un grand fardeau, que le moindre secret:
Mais j'ai trop éprouvé ton caquet invincible,
Et ne m'y puis fier sans être incorrigible.

CHAMPAGNE.

Va, va, j'ai vu le monde, et je suis bien changé;
Si j'eus quelque défaut, je m'en suis corrigé.
Je sais comme il faut vivre, et vivre avec adresse:
Je reviens du pays des sept sages de Grèce;

Et pour te faire voir que je me tais fort bien,
Je sais un grand secret dont tu ne sauras rien.

LAURETTE.

Qui? moi?

CHAMPAGNE.

Toi-même.

LAURETTE.

Encor, quel secret pourroit-ce être?

CHAMPAGNE.

Un secret qui me perd, s'il est su de mon maître:
Son vieux père, surtout, fâcheux au dernier point,
Est homme là-dessus à ne pardonner point.

LAURETTE.

Je ne puis donc prétendre à savoir ce mystère.

CHAMPAGNE.

N'étoit que tu croirois que je ne me puis taire,
Vois-tu, je t'aime assez pour ne te rien celer;
Mais tu m'accuserois encor de trop parler.

LAURETTE.

Point, cela n'est pour moi d'aucune conséquence.

CHAMPAGNE.

Je veux savoir garder désormais le silence;
Et si je te dis tout, peut-être tu croiras...

LAURETTE.

Point du tout, je croirai tout ce que tu voudras.

CHAMPAGNE.

Tu sais quelle amitié de tout temps fit paroître
L'époux de ta maîtresse au père de mon maître;
Qu'ils étoient grands amis, n'étant encor qu'enfants,
Et qu'il y peut avoir déja près de huit ans
Que ton maître embarqué sur mer pour ses affaires,
Fut pris, et chez les Turcs vendu par des corsaires.

Tu sais que ta maîtresse en eut peu de douleur,
Et très patiemment supporta ce malheur;
Que loin de rechercher, craignant sa délivrance,
Elle le tint pour mort et prit le deuil d'avance.
Tu sais fort bien aussi que la vieille amitié
Fit qu'enfin mon vieux maître en eut quelque pitié,
Et me chargea de faire en Turquie un voyage,
Pour chercher et tirer son ami d'esclavage.
Je fus, comme tu sais, m'embarquer pour cela:
Tu sais enfin. Comment! quels gestes fais-tu là?

LAURETTE.

C'est que le sang me bout, franchement, à t'entendre:
Si je sais tout cela, que sert de me l'apprendre?

CHAMPAGNE.

Je t'ai voulu conter le tout de point en point.

LAURETTE.

Conte-moi simplement ce que je ne sais point.

CHAMPAGNE, *lui faisant signe de se taire.*

Donc, au moins.....

LAURETTE.

Oui, dis donc.

CHAMPAGNE.

Veux-tu que je te die?
Je n'ai, ma foi, jamais été jusqu'en Turquie.

LAURETTE.

Comment?

CHAMPAGNE.

Un vent fâcheux à Malte nous jeta,
Où d'un certain vin grec le charme m'arrêta:
Ta maîtresse aussi bien...

LAURETTE.

Laisse là ma maîtresse;
Si l'on t'interrogeoit...

CHAMPAGNE.

Me crois-tu sans adresse?
Un vaisseau turc fut pris, un esclave chrétien,
François, et pas trop sot pour un Parisien,
Trouvé sur ce vaisseau, fut mis hors d'esclavage;
Il étoit vieux, cassé, j'eus pitié de son âge :
Je l'ai par charité jusqu'à Paris conduit,
Et du pays des Turcs il m'a fort bien instruit.
Veux-tu voir si je sais....

LAURETTE.

Moi! puis-je m'y connoître?

CHAMPAGNE.

N'importe.

LAURETTE.

Quelqu'un vient, c'est Acante ton maître.

SCÈNE II.

ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Vous nous trouvez causant, monsieur, Champagne et moi.

ACANTE.

Vous vous aimez toujours, à ce que je connoi.

CHAMPAGNE.

Eh! pourquoi non, monsieur?

LAURETTE.

Avec même tendresse.

ACANTE.

Que vous êtes heureux! Mais voit-on ta maîtresse?

LAURETTE.

On ne peut voir madame encor de quelque temps,
Elle est à sa toilette.

ACANTE.

Il suffit, et j'attends.

CHAMPAGNE.

C'est-à-dire, entre nous, que madame se farde.

LAURETTE.

Ne retiendras-tu point ta langue babillarde?

CHAMPAGNE.

Eh! ce n'est qu'entre nous.

ACANTE.

Que dites-vous tout bas?

LAURETTE.

Que la mère en ces lieux n'attire point vos pas;
Que la fille plutôt...

ACANTE.

Quoi! l'ingrate Isabelle?
Je l'aimois, je l'avoue, et d'une ardeur fidèle:
Dès mes plus jeunes ans je m'en sentis charmé,
Et je puis dire, hélas! qu'alors j'étois aimé;
J'en avois chaque jour quelque douce assurance,
Tant qu'elle fut dans l'âge où règne l'innocence.
Elle vit avec joie, et même avec transport,
Nos deux pères amis, de notre hymen d'accord;
Et j'attendois des nœuds qu'en nous on voyoit croître,
Une éternelle amour, s'il en peut jamais être.
J'avois cru que son cœur pourroit se dégager
Du penchant naturel qu'a son sexe à changer;
Mais l'ingrate, au mépris d'un feu tel que le nôtre,
Est changeante, sans foi, fille enfin comme une autre.

LAURETTE.

C'est traiter un peu mal notre sexe à mes yeux;
Les hommes, par ma foi, ne valent guère mieux;
Et tel qui nous impute une inconstance extrême,
Souvent cherche querelle, et veut changer lui-même;
Quand les traîtres sont las, messieurs font les jaloux,

ACANTE.

Crois-tu...

LAURETTE.

Ce que j'en dis, monsieur, n'est pas pour vous.
Isabelle, sans doute, agit d'une manière
Qui fait voir qu'avec vous elle rompt la première;
Et malgré ses mépris, malgré tous ses rebuts,
Je ne jurerois pas que vous ne l'aimiez plus.

ACANTE.

Moi! que j'aime une ingrate! une inconstante fille!...
Mais est-elle en sa chambre?

LAURETTE.

Oui, monsieur, qui s'habille:
Un homme y vient d'entrer.

ACANTE.

Qui?

LAURETTE.

Qui vous craint fort peu,
Beau, jeune.

ACANTE.

Et c'est?

LAURETTE.

Déja vous voilà tout en feu,
Il n'a que soixante ans, c'est monsieur votre père.

ACANTE.

Mon père? Eh! que fait-il?

LAURETTE.

Eh! que pourroit-il faire?
Courbé sur son bâton, le bon petit vieillard
Tousse, crache, se mouche, et fait le goguenard;
Des contes du vieux temps étourdit Isabelle:
C'est tout ce que je crois qu'il peut faire auprès d'elle.

ACANTE.

Crois-tu qu'elle aime ailleurs?

CHAMPAGNE.

Là, dis.

LAURETTE.

Je le crois bien;
Mais pour dire qui c'est, monsieur, je n'en sais rien.

CHAMPAGNE.

Seroit-ce point....

ACANTE.

Qui donc?

CHAMPAGNE.

Attendez, que j'y pense.
Le marquis?

ACANTE.

Mon cousin? J'y vois peu d'apparence.

LAURETTE.

Il est vrai; ce cousin, respect la parenté,
Est un jeune étourdi bouffi de vanité,
Qui cache dans le faste, et sous l'énorme enflure
D'une grosse perruque et d'une garniture,
Le plus badin marquis qui vit jamais le jour,
Et pour tout dire enfin, un sot suivant la cour.

CHAMPAGNE.

N'importe, il est marquis; c'est ainsi qu'on le nomme,
Et ce titre par fois rajuste bien un homme.

ACANTE.

Ah! si c'étoit pour lui.... Non, je ne le crois pas,
Isabelle n'a point des sentiments si bas:
Quelque juste dépit qui contre elle m'aigrisse,
Je ne lui saurois faire encor cette injustice;
Mais si je connoissois mon rival trop heureux...

LAURETTE.

Ah ! vous êtes, monsieur, encor bien amoureux !

ACANTE.

Non, je ne veux plus l'être après un tel outrage.

LAURETTE.

Quand on l'est malgré soi, l'on l'est bien davantage ;
On ne m'y trompe pas, je m'y connois trop bien.

ACANTE.

Hélas ! que l'orgueilleuse au moins n'en sache rien ;
Si l'ingrate qu'elle est, connoissoit ma tendressse,
Elle triompheroit encor de ma foiblesse.

LAURETTE.

Vraiment sans lui rien dire, elle en triomphe assez,
Et vous raille en secret plus que vous ne pensez ;
Elle ne croit que trop que vous l'aimez encore.

ACANTE.

L'ingrate me méprise, et croit que je l'adore :
Dis-lui qu'elle s'abuse ; oui, mais dis-lui si bien....

LAURETTE.

Ma foi, j'aurai beau dire, elle n'en croira rien;
Elle tient votre cœur trop sûr sous son empire.

ACANTE.

Je l'empêcherai bien de m'en oser dédire,
Ce cœur, ce lâche cœur....

SCÈNE III.

LE MARQUIS, ACANTE, CHAMPAGNE, LAURETTE.

LE MARQUIS.

Ah ! cousin, te voilà ?
Bon jour. Que je t'embrasse. Encor cette fois-là.

ACANTE.

Ah ! vous me meurtrissez ! Laurette se retire ?

LAURETTE.

Monsieur Champagne encore a deux mots à me dire.

LE MARQUIS.

Comment, monsieur Champagne ! Il est donc revenu ?
Il sent son honnête homme, et je l'ai méconnu ;
Lorsqu'il étoit laquais, il n'étoit pas si sage.

CHAMPAGNE.

Ni vous non plus, monsieur, lorsque vous étiez page.

LE MARQUIS.

Nous étions grands fripons.

CHAMPAGNE.

Vous l'étiez plus que moi.

LE MARQUIS.

Je te veux servir.

CHAMPAGNE.

Ouf ! vous m'étranglez, ma foi.

LE MARQUIS.

Eh, Laurette !

LAURETTE.

Ah ! monsieur, avec moi, je vous prie,
Trève de compliment, et de cérémonie.

(Laurette et Champagne se retirent.)

ACANTE.

Estimez-vous beaucoup l'air dont vous affectez
D'estropier les gens par vos civilités,
Ces compliments de main, ces rudes embrassades,
Ces saluts qui font peur, ces bons jours à gourmades ?
Ne reviendrez-vous point de toutes ces façons ?

LE MARQUIS.

Oh, oh ! voudrois-tu bien me donner des leçons,
A moi, cousin ? à moi ?

ACANTE.

C'est un avis sincère,
Et ce que je vous suis, me défend de me taire :
On peut plus sagement exprimer l'amitié.

LE MARQUIS.

Eh ! mon pauvre cousin, que tu me fais pitié !
Tu veux donc faire prendre un air modeste et sage
Aux gens de ma volée, aux marquis de mon âge ?
Va, tu sais peu le monde, et la cour, si tu crois
Qu'on puisse être marquis, jeune et sage à la fois.
Il faut être à la mode, ou l'on est ridicule ;
On n'est point regardé, si l'on ne gesticule ;
Si dans les jeux de main, ne cédant à pas un,
On ne se fait un peu distinguer du commun.
La sagesse est niaise, et n'est plus en usage,
Et la galanterie est dans le badinage.
C'est ce qu'on nomme adresse, esprit, vivacité,
Et le véritable air des gens de qualité.

ACANTE.

On peut voir toutefois, pour peu que l'on raisonne....

LE MARQUIS.

Où l'usage prévaut, nulle raison n'est bonne.

ACANTE.

Mais....

LE MARQUIS.

Ne t'érige point de grâce en raisonneur ;
Morbleu, c'est un défaut à te perdre d'honneur ;
Tâche à t'en corriger, et changeons de matière.

Je viens chercher ici ton père à ta prière,
Je veux en ta faveur lui parler comme il faut.

ACANTE.

Il est dans cette chambre, et sortira bientôt ;
Surtout....

LE MARQUIS.

Tu me dis hier tout ce qu'il lui faut dire,
Laisse-moi seulement.

ACANTE.

Quoi ? que je me retire,
Sans m'informer de lui, du moins de sa santé ?

LE MARQUIS.

Eh ! ne te pique point de tant d'honnêteté ;
Dans un fils tel que toi, crois-moi, l'on n'aime guère
Ces soins si curieux de la santé d'un père.
Le bon homme pour toi ne mourra que trop tard.

ACANTE.

Vous croyez....

LE MARQUIS.

Avec moi, cousin, finesse à part ;
Nous savons ce que c'est que la perte d'un père :
Jamais de ce malheur fils ne se désespère ;
Et l'on trouve toujours aux douceurs d'hériter,
Des consolations qu'on ne peut rejeter.
Quelqu'honnête grimace enfin qu'on puisse faire,
Tout père qui vit trop, court danger de déplaire.
Ton chagrin pour le tien n'a que trop éclaté.

ACANTE.

Si j'ai quelque chagrin, c'est de sa dureté,
De lui voir chaque jour retrancher ma dépense,
Et d'un air dont pour lui je rougis quand j'y pense ;

Mais ce n'est pas encor sa plus grande rigueur.
De plus, ce coup surtout m'a percé jusqu'au cœur,
Lui-même qui pour moi fit le choix d'Isabelle,
A cessé d'approuver mon hymen avec elle,
M'a dit qu'il s'avisoit de m'engager ailleurs,
Et jetoit l'œil pour moi sur des partis meilleurs.
J'eus beau de mon amour lui marquer la tendresse,
Il la nomma folie, aveuglement, foiblesse,
Et paya mes raisons, sans en être adouci,
D'un *je suis votre père, et je le veux ainsi.*

LE MARQUIS.

Laissons l'amour à part, parlons pour ta dépense;
Mais sors, j'entends tousser, et le bon homme avance.

SCÈNE IV.

CRÉMANTE, LE MARQUIS.

CRÉMANTE *en toussant.*

C'EST vous, mon cher neveu? qui vous croyoit si près?

LE MARQUIS.

Achevez de tousser, vous parlerez après:
Vous allez étouffer, ce n'est point raillerie;
Quelques coups sur le dos....

CRÉMANTE.

Doucement, je vous prie.
La moindre émotion me fait tousser d'abord.

LE MARQUIS.

Et qui peut si matin vous émouvoir si fort?

CRÉMANTE.

Je vais vous tout conter sans feinte et sans grimace.
Pour vous....

LE MARQUIS.

Sans compliment.

CRÉMANTE.

Couvrons-nous donc, de grâce.

LE MARQUIS.

Mettez.

CRÉMANTE.

Eh!

LE MARQUIS.

Laissez-moi.

CRÉMANTE.

Quoi! ne vous couvrir pas?

LE MARQUIS.

Non.

CRÉMANTE.

Quoi! vous. .

LE MARQUIS.

Morbleu, non.

CRÉMANTE.

Vous laisser chapeau bas!
Moi, souffrir d'un marquis ce respect!

LE MARQUIS.

Non, je jure.
C'est moins respect pour vous, que soin pour ma coiffure.
Celui de se couvrir n'est bon qu'aux vieilles gens.

CRÉMANTE.

Eh! l'on n'est pas si vieux encore à soixante ans.

LE MARQUIS.

Non dà, vous êtes sain.

CRÉMANTE.

Oui, je le suis, sans doute;

Hors quelques petits maux, comme atteinte de goutte,
Catarrhes, rhumatisme.

LE MARQUIS.

Ah! tout cela n'est rien.

CRÉMANTE.

Enfin, à cela près, je me porte assez bien.
Tout vieux que je parois, l'âge encore me laisse
Des restes de chaleur, des regains de jeunesse;
Mon poil blanc couvre encore un sang subtil et chaud,
Tel qu'au temps...

LE MARQUIS.

Vous prenez le récit d'un peu haut.

CRÉMANTE.

Je ne vous dis donc point, enfin, qu'en secret j'aime,
Que je suis depuis peu rival de mon fils même.

LE MARQUIS.

Vous m'avez dit cela vingt fois sans celle-ci.

CRÉMANTE.

Vraiment je n'entends pas vous en rien dire aussi.
Enfin donc par un feu dont tout mon sang s'allume,
Éveillé ce matin plus tôt que de coutume,
J'ai familièrement usé de mon crédit,
Et surpris Isabelle au sortir de son lit.
Je n'ai senti jamais mon âme plus émue:
Sa beauté négligée en sembloit être accrue;
Son désordre charmoit; un long et doux sommeil
Avoit rendu son teint plus frais et plus vermeil,
Rallumé ses regards, et jeté sur sa bouche
Du plus vif incarnat une nouvelle couche;
Sans art, sans ornements, sans attraits empruntés,
Elle étoit belle enfin de ses propres beautés.

Sous le nom de bon homme et d'ami de son père,
Je l'ai vue habiller sans façon, sans mystère;
J'ai fait pour l'amuser des contes de mon mieux;
Mais Dieu sait cependant comme j'ouvrois les yeux.
En se chaussant j'ai vu... Rien n'est mieux fait au monde:
J'ai vu certain morceau de jambe blanche, ronde...
Mais n'allez pas l'aimer au moins sur mon récit...

LE MARQUIS.

Les gens de cour ont bien autre chose en l'esprit:
L'amour leur est honteux, à moins d'un grand trophée.
Poursuivez donc.

CRÉMANTE.

Ensuite elle s'est donc coiffée:
J'ai goûté le plaisir de voir ses cheveux blonds
Tomber à flots épais jusque sur ses talons,
Et même si bien pris mon temps et mes mesures,
Que j'en ai finement ramassé des peignures.
S'étant coiffée enfin, comme avec mille appas,
Pour prendre un corps de robe elle avançoit les bras,
Par bonheur tout à coup une épingle arrachée
Qui tenoit sur son sein sa chemise attachée,
M'a laissé voir à nu l'objet le plus charmant...
Ouf! je suis tout ému d'y penser seulement.

LE MARQUIS.

Votre toux reviendra, changeons donc de langage,
Aussi bien mon cousin à vous parler m'engage:
Il voudroit quelque argent.

CRÉMANTE.

Là-dessus je suis sourd;
La jeunesse a besoin qu'on la tienne de court:
Vos conseils toutefois sont ceux que je veux suivre.

LE MARQUIS.

Non, non, ne changez point votre façon de vivre,
Tenez-lui les rigueurs des pères d'aujourd'hui;
Dites-lui bien pourtant que j'ai parlé pour lui,
Mais que c'est pour son bien.

CRÉMANTE.

Allez, laissez-moi faire,
Je sais faire valoir l'autorité de père.

LE MARQUIS.

Vous me prêterez bien, que je crois, cent louis;
J'en reçus hier deux cents qui sont évanouis,
Mais vous saurez comment, et m'en louerez sans doute.
Quand il s'agit d'honneur, il faut que rien ne coûte;
Et je puis sur ce point dire sans vanité,
Qu'aucun argent jamais n'a si bien profité.

CRÉMANTE.

Oui, l'honneur vaut beaucoup.

LE MARQUIS.

Admirez l'industrie;
L'honneur vient de bravoure et de galanterie,
Et j'ai su trouver l'art d'être ensemble estimé,
Et galant de fortune et brave confirmé.
Moyennant cent louis que j'ai donnés d'avance,
Un marquis des plus gueux, mais brave à toute outrance,
M'a feint une querelle, et d'abord prenant feu,
M'a donné sur la joue un coup plus fort que jeu.

CRÉMANTE.

Un soufflet?

LE MARQUIS.

Point du tout.

CRÉMANTE.

Mais un coup sur la joue.

LE MARQUIS.

Ce n'est qu'un coup de poing, et lui-même l'avoue.
J'ai fait rage aussitôt, j'ai ferraillé, paré,
Et me suis fait tenir pour être séparé.
Voilà qui m'établit pour brave sans conteste.
Je n'ai pas mis plus mal mes cent louis de reste.
Avec une comtesse en crédit à la cour,
J'ai seul passé le soir, et joué jusqu'au jour.
J'ai perdu mon argent, mais la perte est légère,
Et ce qu'elle me vaut me la doit rendre chère.

CRÉMANTE.

Quoi! la dame en faveurs vous auroit racquitté?

LE MARQUIS.

Non, je la crois fort sage, à dire vérité.
Mais comme je sortois sans suite que mon page,
(Car c'est une maison de notre voisinage)
J'ai trouvé deux marquis, et des plus médisants,
Qui pour chasser ensemble alloient sans doute aux champs.
Tous deux m'ont reconnu dès qu'ils m'ont vu paroître:
J'ai feint, me détournant, de ne les pas connoître,
Et d'un grand manteau gris me suis couvert le nez,
Comme font en tels cas les galants fortunés.
Jugez en quel honneur me mettra cette histoire,
Et pour fort peu d'argent combien j'aurai de gloire.

CRÉMANTE.

Mais l'honneur, ce me semble, au fond n'est point cela.

LE MARQUIS.

Bon! c'est du vieil honneur dont vous nous parlez là.

CRÉMANTE.

Jadis...

LE MARQUIS.

Sans perdre temps en des raisons frivoles,
De grâce, allons chez vous pour prendre cent pistoles.

CRÉMANTE.

Quoique l'argent soit rare, allons, j'en suis content;
Mais j'espère en revanche un service important.

LE MARQUIS.

Mon crédit à la cour vous est-il nécessaire?

CRÉMANTE.

Non, l'amour maintenant est mon unique affaire;
Mon fils aime Isabelle, et c'est tout mon espoir
De les brouiller ensemble et de m'en prévaloir.

LE MARQUIS.

Fussent-ils plus unis, que rien ne vous étonne;
Je sais l'art de brouiller les gens mieux que personne.
C'est là mon vrai talent, et mon soin le plus doux.

CRÉMANTE.

Il faudroit donc...

LE MARQUIS.

Allons résoudre tout chez vous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ISMÈNE, ISABELLE, LAURETTF.

ISABELLE, *sortant de sa chambre, et trouvant Ismène qui sort de la sienne.*

J'ALLOIS à votre chambre.

ISMÈNE.

Et qu'y veniez-vous faire ?

ISABELLE.

Vous rendre ce que doit une fille à sa mère,
M'informer s'il vous plaît que je suive vos pas
Au temple ce matin.

ISMÈNE.

Non, il ne me plaît pas.

ISABELLE.

Chaque jour rend pour moi votre humeur plus sévère.
Ne saurai-je jamais d'où naît votre colère?
J'essaierois, madame...

ISMÈNE.

Ah ! c'est trop discourir.
Allez, retirez-vous, je ne vous puis souffrir.

SCÈNE II.

ISMÈNE, LAURETTE.

LAURETTE.

MADAME, en vérité cette rigueur m'étonne;
Quoi! vous pour tout le monde et si douce et si bonne,
Pour votre fille seule être rude à ce point?

ISMÈNE.

J'en ai trop de raisons.

LAURETTE.

Je ne les conçois point;
J'ignore d'où vous vient tant de haine pour elle:
C'est une fille aimable...

ISMÈNE.

Elle n'est que trop belle,
Je sais trop sur les cœurs quel empire elle prend.

LAURETTE.

Est-ce là tout l'outrage?...

ISMÈNE.

En est-il un plus grand?
De quel œil puis-je voir, moi qui par mon adresse
Crois pouvoir, si j'osois, me piquer de jeunesse,
Une fille adorée, et qui, malgré mes soins,
M'oblige d'avouer que j'ai trente ans au moins?
Et comme à mal juger on n'a que trop de pente,
De trente ans avoués, n'en croit-on pas quarante?

LAURETTE.

Il est vrai que le monde est plein de médisants;
Mais on peut être belle encore à quarante ans.

ISMÈNE.

On le peut, mais enfin c'est l'âge de retraite:
La beauté perd ses droits, fût-elle encor parfaite;

Et la galanterie, au moment qu'on vieillit,
Ne peut se retrancher qu'à la beauté d'esprit.

LAURETTE.

Vous êtes trop bien faite, et c'est une chimère.

ISMÈNE.

Une fille à seize ans défait bien une mère;
J'ai beau par mille soins tâcher de rétablir
Ce que de mes appas l'âge peut affoiblir,
Et d'arrêter par art la beauté naturelle
Qui vient de la jeunesse, et qui passe avec elle,
Ma fille détruit tout dès qu'elle est près de moi:
Je me sens enlaidir sitôt que je la voi,
Et la jeunesse en elle, et la simple nature,
Font plus que tout mon art, mes soins et ma parure.
Fut-il jamais sujet d'un plus juste courroux?

LAURETTE.

Elle a tort en effet, je l'avoue avec vous:
Mais on sait à ce mal le remède ordinaire.
Faites-la d'un couvent au moins pensionnaire.
Quoi! vous hochez la tête? Est-ce que vous doutez
Qu'Isabelle ose rien contre vos volontés?

ISMÈNE.

Non, je puis m'assurer de son obéissance;
Elle suit mes désirs toujours sans résistance;
Je la trouve soumise à tout ce que je veux,
Et c'est ce que j'y trouve encor de plus fâcheux.
Puisqu'elle m'ôte ainsi tout prétexte de plainte,
Pour couvrir le dépit dont je me sens atteinte.
Pour l'éloigner de moi, je n'ai qu'à le vouloir;
Mais, Laurette, quels maux n'en dois-je pas prévoir?
C'est dans l'état de veuve, où je dois me réduire,
Un prétexte aux plaisirs, qu'une fille à conduire.

Je puis, sous la couleur d'un soin si spécieux,
Prétendre sans scrupule à paroître en tous lieux,
A jouir des douceurs du cours, des promenades,
A voir les jeux publics, bals, ballets, mascarades,
Et n'ayant plus de fille à mener avec moi,
Je dois vivre autrement, et c'est là mon effroi.
Le grand monde me plaît, je hais la solitude,
Il n'est point à mon gré de supplice plus rude,
Et j'aime encore mieux voir ma fille à regret,
Qu'éviter à ce prix le tort qu'elle me fait.

LAURETTE.

Elle ne vous fait pas tant de tort qu'il vous semble,
On vous prend pour deux sœurs quand on vous voit ensemble.

ISMÈNE.

Sans mentir?

LAURETTE.

Je vous parle avec sincérité.

ISMÈNE, *se regardant dans son miroir de poche.*

Comment suis-je aujourd'hui? mais dis la vérité.

LAURETTE.

Vous ne fûtes jamais plus jeune, ni plus belle;
Surtout, votre beauté paroît fort naturelle.

ISMÈNE.

Est-il bien vrai, Laurette?

LAURETTE.

Il n'est rien plus certain.

ISMÈNE.

Tu peux prendre pour toi cette jupe demain;
Je viens d'apercevoir que la tienne se passe.

LAURETTE.

Vous savez, sans mentir, donner de bonne grâce;
Votre fille, après tout, ne vous vaudra jamais.

ISMÈNE.

La jeunesse, Laurette, a de puissants attraits.

LAURETTE.

Elle est jeune, il est vrai, mais à faute de l'être,
On peut s'en consoler quand on la sait paroître ;
Votre fille n'a point vos secrets pour charmer.

ISMÈNE.

Acante cependant l'aime et ne peut m'aimer ;
Ni tout ce que j'ai d'art, ni toute ton adresse,
N'ont pu déraciner sa première tendresse ;
Je ne puis à ma fille arracher cet amant.

LAURETTE.

Les premières amours tiennent terriblement ;
Nous pouvons toutefois avoir quelque espérance :
Mes ruses ont entre eux rompu l'intelligence,
Et tous les faux rapports que j'ai faits jusqu'ici,
Nous ont, grâces au ciel, assez bien réussi.
Ils ne se parlent plus.

ISMÈNE.

C'est beaucoup ; mais Laurette,
Ce n'est pas, tu le sais, tout ce que je souhaite ;
Avant de mes appas le déclin déclaré,
Il seroit bon que j'eusse un époux assuré,
Un parti qui me plût, et qui me fût sortable,
Et je trouve à mon goût Acante fort aimable.

LAURETTE.

Vous avez le goût bon, on ne le peut nier,
Et ce second époux vaudroit bien le premier ;
Mais c'est un grand dessein.

ISMÈNE.

N'épargne soin ni peine ;

Si tu peux réussir, ta fortune est certaine:
Tu n'en dois point douter.

LAURETTE.

J'y ferai mon effort,
Mais je trouve un obstacle à surmonter d'abord :
Touchant votre veuvage un scrupule peut naître.
Vous êtes fort bien veuve, et l'on ne peut mieux l'être;
Votre mari, sans doute, est défunt, autant vaut;
Vous avez attendu plus de temps qu'il n'en faut :
Après huit ans passés, sans qu'un mari se treuve,
Une femme au besoin est même plus que veuve;
Il n'est rien de plus sûr, votre avocat l'a dit;
Mais il est bon d'ôter tout soupçon de l'esprit,
Toute peur d'un retour, et d'un remu-ménage,
Si vous voulez qu'on pense à vous pour mariage.

ISMÈNE.

Laurette, à dire vrai, c'est mon plus grand souci.

LAURETTE.

Champagne m'a promis d'être bientôt ici;
Il faut voir si l'on peut gagner son témoignage,
Et celui d'un vieillard qui sort de l'esclavage.

ISMÈNE.

Il faudroit que ce fût sans me commettre, au moins.

LAURETTE.

C'est comme je l'entends, fiez-vous à mes soins;
Afin de vous laisser garder la bienséance,
Je ferai du dessein seule toute l'avance :
Mais l'argent pour corrompre est un puissant moyen.

ISMÈNE.

Dispose, agis, promets, je n'épargnerai rien.
On vient, je remets tout enfin à ta conduite.

LAURETTE.

Laissez-nous un peu seuls, vous reviendrez ensuite.

SCÈNE III.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

D'où vient que ta maîtresse évite de me voir?
Va-t'elle dire encor deux mots à son miroir?
De ses ingrédients grossir un peu la dose?

LAURETTE.

Elle avoit oublié de serrer quelque chose;
Elle va l'enfermer, et doit sortir bientôt.

CHAMPAGNE.

Son visage de jour est donc fait comme il faut?
Et sa beauté d'emprunt....

LAURETTE.

Brisons là, je te prie.
Elle hait là-dessus à mort la raillerie;
Elle est étrangement délicate en cela,
Et ne croit nul outrage égal à celui-là.
Je veux t'entretenir d'affaires d'importance.
L'homme que tu m'as dit avoir conduit en France,
Quel homme est-ce?

CHAMPAGNE.

Un vieillard assez chagrin.

LAURETTE.

Au fond,
Est-ce un homme d'esprit?

CHAMPAGNE.

D'esprit, je t'en réponds.
Mais touchant sa famille, il s'obstine à se taire....

LAURETTE.

Cela n'importe rien pour ce que j'en veux faire.

Ma maîtresse a sans doute, à parler tout de bon,
De se remarier grande démangeaison;
Mais quoiqu'elle prétende être veuve à bon titre,
Elle a quelque scrupule encor sur ce chapitre,
Et pour l'en délivrer, on l'obligeroit fort,
Si quelqu'un témoignoit que son mari fût mort.
Crois-tu que ton vieillard pût rendre cet office?
Nous ferions bien valoir le prix d'un tel service.

CHAMPAGNE.

Oui, je le tiens, s'il veut, fort propre à cet emploi;
C'est sans doute....

LAURETTE.

Et surtout étant instruit par toi.

CHAMPAGNE.

A gagner ce témoin aisément je m'engage.

LAURETTE.

Si tu voulois y joindre aussi ton témoignage,
Ce seroit encor mieux.

CHAMPAGNE.

Moi! faire un faux rapport?

LAURETTE.

Quoi! pour mentir un peu, te troubles-tu si fort?
Et serois-tu bien homme à si foible cervelle,
Que de t'embarrasser pour une bagatelle?
Crois-moi, le plus grand vice est celui d'être gueux,
Et ce n'est pas à nous d'être si scrupuleux;
Un soin si délicat n'est pas à notre usage.
La fourbe qui nous sert est notre vrai partage;
Elle est pour nous sans honte, et jusqu'ici jamais
La probité ne fut la vertu des valets:
Les gens d'esprit surtout ont leur profit en tête.

CHAMPAGNE.

Le scrupule n'est pas aussi ce qui m'arrête.
Hier, lorsque j'arrivai, quand j'y songe d'abord,
Je dis que j'ignorois si ton maître étoit mort;
Comment dire autrement, sans que l'on me soupçonne?

LAURETTE.

Pour un homme d'esprit peu de chose t'étonne.
Tu diras que d'abord ne doutant point du choix
Que ton maître avoit fait d'Isabelle autrefois,
Tu cachois cette mort, pour détourner la mère
De donner à sa fille un importun beau-père;
Mais ton maître pour elle étant sans intérêt,
Que tu dis franchement la chose comme elle est.

CHAMPAGNE.

Cela m'est comme à toi venu dans la pensée;
Mais d'un autre souci j'ai l'âme embarrassée:
Si ton maître à la fin revenoit du Levant?

LAURETTE.

Mon dieu! point, il est mort.

CHAMPAGNE.

Mais s'il étoit vivant?

LAURETTE.

Il n'a garde, crois-moi.

CHAMPAGNE.

Je songe où je m'engage.

LAURETTE.

Ma maîtresse revient, songe à ton personnage.

CHAMPAGNE

J'y vois trop de péril, et tu m'obligeras
De ne me point mêler dans tout cet embarras.

LAURETTE.

Es-tu si simple encor? Que rien ne t'inquiète.

SCÈNE IV.

ISMÈNE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE, *feignant de pleurer.*

QUELLE nouvelle! ah! ah!

ISMÈNE.

De quoi pleure Laurette?

LAURETTE.

Je pleure, mais, hélas! quand vous saurez de quoi,
Vous pleurerez, madame, encor bien plus que moi.

ISMÈNE.

N'importe, expliquez-vous.

LAURETTE.

Ah! ma bonne maîtresse,
C'est...: Je ne puis parler, tant la douleur me presse.
Monsieur Champagne.... eh là, faites-lui ce récit,
Dites-lui tout.

CHAMPAGNE.

Quoi! tout?

LAURETTE.

Ce que vous m'avez dit.

CHAMPAGNE.

Moi! je n'ai rien à dire.

LAURETTE.

A quoi bon ce mystère?
C'est par discrétion qu'il s'obstine à se taire.
Il est vrai que d'abord un si cruel malheur
Doit causer à madame une extrême douleur:
Mais puisque tôt ou tard il faut qu'elle l'apprenne,
Le plus tôt vaut le mieux pour la tirer de peine:
A la laisser languir, quel plaisir prenez-vous?
Que sert de lui cacher qu'elle n'a plus d'époux?

ISMÈNE, *se laissant choir sur un siège.*

Je n'aurois plus d'époux! seroit-il bien possible?

LAURETTE.

Ce coup assurément pour madame est sensible.
La pauvre femme! hélas! sans doute elle perd bien.

CHAMPAGNE.

Ne vous fâchez pas tant, madame, il n'en est rien.

ISMÈNE.

Ah! ne me flattez pas.

LAURETTE.

Voyez quel est son zèle!
Il voudroit vous cacher cette triste nouvelle.
Vous devez à ses soins beaucoup certainement,
Et vous m'aviez parlé d'un certain diamant....

ISMÈNE.

La douleur m'en avoit fait perdre la mémoire:
Je ferai plus pour vous, et vous le pouvez croire;
Prenez toujours ceci.

LAURETTE.

Là, prenez, sans façon.
Son époux est-il mort?

CHAMPAGNE, *prenant le diamant.*

Eh!

LAURETTE.

Parlez tout de bon,
Madame le souhaite, et n'a pas l'âme ingrate:
Mais elle ne veut pas surtout que l'on la flatte;
De son mari, sans feinte, apprenez-lui le sort.

CHAMPAGNE.

Puisque vous le voulez, madame, il est donc mort.

ISMÈNE.

Ciel!

LAURETTE.

Comme la douleur l'accable et la possède,
Un peu de solitude est son meilleur remède ;
Laissons-la revenir, et va prendre le soin
D'instruire le vieillard dont nous avons besoin.

CHAMPAGNE.

Le diamant est bon, au moins ?

LAURETTE.

Bon ? tu te railles :
C'est du pauvre défunt un présent d'épousailles.

CHAMPAGNE.

Quel défunt ?

LAURETTE.

Eh ! mon maître, et tu doutes à tort.

CHAMPAGNE.

Enfin, s'il n'est pas bon, le défunt n'est pas mort.

LAURETTE.

Je t'assure de tout, va, tu n'as rien à craindre.

SCÈNE V.

ISMÈNE, LAURETTE.

LAURETTE.

MADAME, il est sorti, cessez de vous contraindre ;
Rendez grâces au ciel, tout va bien, tout nous rit.

ISMÈNE.

Me voilà donc enfin veuve sans contredit ?

LAURETTE.

On n'en peut plus douter, à moins d'être incrédule.

ISMÈNE.

Acante pourroit donc m'épouser sans scrupule ?

LAURETTE.

C'est sans difficulté; si c'est peu d'un témoin,
Nous en aurons encore un second au besoin;
Les dons faits à propos produisent des miracles.

ISMÈNE.

Nous oublions peut-être un des plus grands obstacles.

LAURETTE.

Quel?

ISMÈNE.

Le père d'Acante.

LAURETTE.

Eh! qu'appréhendons-nous?
Le bon-homme vous aime, et tout lui plaît de vous.

ISMÈNE.

Peut-être il m'aime trop; c'est ce que j'appréhende :
J'ai peur qu'à m'épouser lui-même il ne prétende.

LAURETTE.

Ce dessein nous pourroit, sans doute, embarrasser;
Mais pourroit-il bien être en état d'y penser,
A son âge?

ISMÈNE.

Il n'importe, et je crains qu'il n'y pense.

LAURETTE.

Qui, lui vous épouser? ce seroit conscience;
Vieil, usé comme il est, et déja demi-mort,
Pourroit-il bien vouloir vous faire un si grand tort?
Après d'un vieux mari la longue et triste épreuve,
Puisqu'en très bonne forme enfin vous voilà veuve,
C'est bien le moins, vraiment, que vous puissiez pour vous,
Que d'oser faire aussi le choix d'un jeune époux,
Et de connoître un peu, par votre expérience,
Du jeune et du vieillard quelle est la différence.

ISMÈNE.

Ce n'est point pour cela, Laurette.

LAURETTE.

Mon dieu, non.

Mais voici le bon-homme, il faut changer de ton.

SCÈNE VI.

CRÉMANTE, ISMÈNE, LAURETTE.

LAURETTE.

VENEZ m'aider, monsieur, à consoler madame.

CRÉMANTE.

Qu'a-t-elle?

ISMÈNE.

Oh!

LAURETTE.

La douleur la perce jusqu'à l'âme.

CRÉMANTE.

Quel accident l'expose au trouble où la voilà?

LAURETTE.

La mort de son mari.

CRÉMANTE.

Quoi! ce n'est que cela?

Il n'est pas mort peut-être.

ISMÈNE.

Il est trop véritable.

LAURETTE.

Champagne, qui l'assure, est homme irréprochable.

CRÉMANTE.

Sa mort m'ôte un ami, vous ôtant un époux,
Et j'y crois perdre au moins, madame, autant que vous.

Le regret que j'en ai ne cède en rien au vôtre :
Mais nous l'avions compté pour mort et l'un et l'autre ;
On ne rend pas la vie aux gens pour les pleurer.
Puis la perte est pour vous aisée à réparer ;
Et pour vous consoler d'une telle disgrâce,
Quelqu'autre du défunt peut occuper la place :
Vous n'aurez rien perdu, prenant un autre époux ;
J'en sais un.

ISMÈNE.

Eh ! monsieur, de quoi me parlez-vous ?

CRÉMANTE.

Je veux que dans l'effort de vos premières larmes,
Pour vous le mariage ait d'abord peu de charmes :
Je veux qu'il vous soit même odieux en effet ;
Mais enfin, si l'époux étoit bien votre fait,
Si vous pouviez en lui trouver de quoi vous plaire...

ISMÈNE.

Cela ne se peut pas.

CRÉMANTE.

Mon dieu ! tout se peut faire :
Si vous saviez l'époux que je veux vous offrir....

ISMÈNE.

Ah !

LAURETTE.

Au seul nom d'époux son mal semble s'aigrir.

CRÉMANTE.

Il est vrai, j'aurois tort d'en plus ouvrir la bouche :
Le désir de lui plaire est le seul qui me touche ;
Et j'ai cru que mon fils, jeune, adroit, plein d'appas,
Pour un second époux ne lui déplairoit pas.

LAURETTE.

Si ce n'est que cela, vous pourriez bien lui dire....

CRÉMANTE.

Je m'en garderai bien, non, non, je me retire;
Je la laisse en repos, ce sera le meilleur

ISMÈNE.

Laissez-vous vos amis ainsi dans la douleur?

CRÉMANTE.

Je vois que tout le soin où l'amitié m'engage,
Loin de vous consoler, vous trouble davantage.

ISMÈNE.

Hélas! qui pourroit mieux me consoler que vous?
Vous étiez tant ami de mon défunt époux!
Tout votre soin ne peut m'être que salutaire,
Et rien, venant de vous, ne me sauroit déplaire.

CRÉMANTE.

Ce que j'ai dit pourtant vous a déplu d'abord.

ISMÈNE.

Sait-on ce que l'on fait dans un premier transport?
D'abord, il est certain, c'étoit bien mon envie
De n'entendre parler d'autre époux de ma vie;
J'en rejetois l'espoir, quoiqu'il me fût permis;
Mais que ne peuvent point les conseils des amis?

CRÉMANTE.

Je voulois vous parler de mon fils; mais, madame,
Ne faites rien pour moi qui contraigne votre âme,
Prenez plutôt du temps pour examiner bien....

ISMÈNE.

Ah! monsieur, après vous, je n'examine rien.

CRÉMANTE.

Il est jeune, bien fait, voyez s'il peut vous plaire.

ISMÈNE.

Vous savez mieux que moi ce qui m'est nécessaire;

Acante vaut beaucoup; mais quel qu'en soit le prix,
Si rien me plaît en lui, c'est qu'il est votre fils.

CRÉMANTE.

Vous nous honorez trop.

ISMÈNE.

Au moins c'est une affaire
Que vous trouverez bon, monsieur, que je diffère:
Ce n'est pas qu'en effet ce soin importe fort,
Feu mon mari déja depuis long-temps est mort;
J'en ai porté le deuil, et j'ai toute licence:
Mais j'aime extrêmement l'exacte bienséance;
Et pour sécher mes pleurs, pour en finir le cours,
Je vous demande encore au moins huit ou dix jours.

CRÉMANTE.

Ce n'est qu'avec le temps qu'un grand ennui se passe;
Il est vrai, mais j'espère à mon tour une grâce.

ISMÈNE.

Ce que je vous dois être, unit nos intérêts.

CRÉMANTE.

Votre fille pourroit les unir de plus près.

ISMÈNE.

Ma fille, dites-vous?

CRÉMANTE.

Pour elle je soupire.

ISMÈNE.

Vous, monsieur?

CRÉMANTE.

Pourquoi non? qu'y trouvez-vous à dire?

ISMÈNE.

Eh rien! mais vous pourriez peut-être choisir mieux:
Elle est si jeune encor!

CRÉMANTE.

Me trouvez-vous si vieux?

ISMÈNE.

Point du tout; mais j'ai peur, quelque soin que je prenne,
Que ma fille en ce choix m'obéisse avec peine.

CRÉMANTE.

A ne vous rien celer, j'ai peur, s'il est ainsi,
Qu'à m'obéir mon fils n'ait de la peine aussi.

ISMÈNE.

Sur ma fille, après tout, j'ai pourtant trop d'empire,
Pour craindre absolument qu'elle m'ose dédire;
Elle me fut toujours soumise au dernier point.

CRÉMANTE.

Mon fils, je pense, aussi ne me dédira point;
Je ne crains qu'un retour de cette intelligence
Que l'amour mit entr'eux dès leur plus tendre enfance;
Et je doute qu'on puisse aisément parvenir
A diviser deux cœurs qui sont nés pour s'unir.

ISMÈNE.

Ainsi que vous, monsieur, c'est ce qui m'inquiète;
Mais j'ai grande espérance aux ruses de Laurette.

LAURETTE.

Je sais l'art de fourber assez bien, Dieu merci;
Mais dans le cabinet vous seriez mieux qu'ici.

CRÉMANTE.

Elle a raison, aucun n'y viendra nous distraire;
Allons-y consulter ce que nous devons faire,
Et voir par quels moyens nous pourrons sans retour
Séparer deux amants en dépit de l'amour.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ISABELLE, LAURETTE.

LAURETTE.

Eh bien ! que voulez-vous? Si vous perdez un père,
Ce n'est pas d'aujourd'hui, vous n'y sauriez que faire;
Des regrets des vivants les morts ne sont pas mieux:
Parlons donc d'autre chose, et ressuyez vos yeux.

ISABELLE.

Tu dis donc que l'ingrat qui m'avoit tant su plaire,
Acante, ce volage à qui je fus si chère,
T'a parlé ce matin?

LAURETTE.

Fort long-temps.

ISABELLE.

Entre nous,
Que pense-t-il de moi?

LAURETTE.

Lui! pense-t-il à vous?

ISABELLE.

Mais quel si long discours encor t'a-t-il pu faire?
De quoi t'a-t-il parlé?

LAURETTE.

Rien que de votre mère;
Il m'a fait voir pour elle un grand empressement.

ISABELLE.

Et n'a rien dit de moi?

LAURETTE.

Pas un mot seulement;
De votre mère seule il m'a parlé sans cesse;
J'ai tourné le discours sur vous avec adresse,
Dit vingt fois votre nom.

ISABELLE.

Et qu'a-t-il répondu?

LAURETTE.

Il n'a pas fait semblant d'avoir rien entendu.

ISABELLE.

Mais dans ma mère enfin que peut-il voir d'aimable?

LAURETTE.

Beaucoup d'argent comptant, un bien considérable,
C'est un charme bien doux aux yeux de bien des gens.
Vous ne serez en âge encor de très long-temps;
Votre père étant mort, tout est en sa puissance;
Comme je vous l'ai dit, elle en a l'assurance,
Et de l'humeur qu'elle est, vous devez peu douter
Qu'un jeune époux s'offrant n'ait de quoi la tenter.

ISABELLE.

Le soin qu'elle a de plaire et de cacher son âge,
M'a bien fait prévoir d'elle un second mariage;
Mais voir mon amant même en devenir l'époux!
Voir mon beau-père en lui!

LAURETTE.

Que fait cela pour vous?
Si vous ne l'aimez plus, quel soin vous inquiète?

ISABELLE.

Si je ne l'aime plus! Que n'est-il vrai, Laurette?

LAURETTE.

Comment! auriez-vous bien assez de lâcheté
Pour ne vous venger pas de sa légèreté?
Quoi! vous constante encor pour un homme qui change?
Auroit-on vu jamais foiblesse plus étrange?
Un homme changeroit; et vous, pleine d'appas,
Fière, vous fille enfin, vous ne changeriez pas?
Laisser sur notre sexe avoir cet avantage?

ISABELLE.

Notre sexe à son gré n'est pas toujours volage;
Et comme par pudeur une fille d'abord
N'aime ordinairement qu'après beaucoup d'effort,
Quand l'amour une fois lui fait prendre une chaîne,
Elle n'en sort aussi qu'avec beaucoup de peine.
Surtout, les premiers feux sont toujours les plus doux.
Ceux d'Acante et les miens sont nés presque avec nous;
Nos pères qui s'aimoient, sembloient dès la naissance
Avoir fait pour s'aimer nos cœurs d'intelligence:
Tout enfant que j'étois, sans nul discernement,
Je songeois à lui plaire avec empressement.
Cent petits soins aussi m'exprimoient sa tendresse.
Nous nous voyions souvent, et nous cherchions sans cesse;
Sans lui j'étois chagrine, ainsi que lui sans moi;
Par fois nous soupirions sans savoir bien pourquoi,
Et nos cœurs ignorant quel mal ce pouvoit être,
Surent sentir l'amour plutôt que le connoître.

LAURETTE.

C'est cela qui le rend encore avec raison,
Plus coupable envers vous après sa trahison;
C'est ce qui doit, pour lui redoubler votre haine.

ISABELLE.

Sans doute, et si je vois sa trahison certaine...

LAURETTE.

Quoi ! vous flatteriez-vous assez pour en douter?

ISABELLE.

Ah ! s'il se peut encor, laisse-moi m'en flatter.

LAURETTE.

Vous pourriez vous flatter d'une erreur si honteuse?
Son infidélité pour vous n'est plus douteuse :
Tout ce qu'on vous a dit vous en doit assurer.

ISABELLE.

On m'en a dit assez pour me désespérer :
Cependant en secret un pouvoir que j'admire,
Me fait presqu'oublier tout ce qu'on m'a pu dire ;
Je ne sais quoi toujours me parle en sa faveur.

LAURETTE.

Mon Dieu ! jusqu'où l'amour séduit un jeune cœur !
Je m'étois bien de vous promis plus de courage.

ISABELLE.

Tu te peux tout promettre encor, s'il est volage ;
Mais mon cœur par lui-même en veut être éclairci.

LAURETTE.

Quoi ! le voir?

ISABELLE.

Je t'ai crue, et l'ai fui jusqu'ici.
Redevable à tes soins dès ma tendre jeunesse,
J'ai suivi tes conseils, j'ai contraint ma tendresse ;
J'ai tâché de te croire autant que je l'ai pu :
Souffre au moins une fois que mon cœur en soit cru ;
Qu'il puisse s'éclaircir ainsi qu'il le souhaite ;
Qu'un aveu de l'ingrat... Mais tu rougis, Laurette?

LAURETTE.

Je rougis de vous voir foible encore à ce point.

ISABELLE.

Je ne le suis que trop, je ne m'en défends point:
Mais pardonne aux abois d'une première flamme,
Ces restes de foiblesse où tombe encor mon âme.

LAURETTE.

Ce seroit vous trahir que de les excuser.

ISABELLE.

J'ai cru qu'à ce dessein tu pourrois t'opposer;
Et si de m'y servir la prière te gêne,
Je me suis préparée à t'en sauver la peine:
Un billet de ma main par quelqu'autre porté...

LAURETTE.

Je veux prendre ce soin encor par charité;
Ne confiez hors moi ce billet à personne.

ISABELLE.

Es-tu si bonne encore?

LAURETTE.

Eh! oui, je suis trop bonne;
Vous me persuadez toujours ce qui vous plaît,
Et si, vous le savez, c'est sans nul intérêt.

ISABELLE.

Va, tu n'y perdras rien.

LAURETTE.

Est-ce là cette lettre?

ISABELLE.

L'adresse encore y manque.

LAURETTE.

Ah! gardez bien d'en mettre.
Votre ingrat peut montrer ce billet aujourd'hui,
Vous pourriez au besoin nier qu'il fût pour lui:
Nous ne saurions chercher dans le siècle où nous sommes

Trop de précautions contre les traîtres hommes;
Ils sont si vains!

ISABELLE.

J'ai cru qu'ils ne l'étoient pas tous.

LAURETTE.

Ah! croyez-moi, j'en sais là-dessus plus que vous;
Vous n'avez pas encore assez d'expérience.
Rentrez, laissez-moi faire.

ISABELLE.

Au moins fais diligence.

LAURETTE.

Oui, j'aurai bientôt fait, n'ayez aucun souci.

ISABELLE.

Ne rends qu'à lui.

LAURETTE.

J'entends.

ISABELLE.

Champagne vient ici.
Qu'il ne t'arrête pas.

LAURETTE.

Vous m'arrêtez vous-même.

ISABELLE.

Surtout...

LAURETTE.

Encor? rentrez. Qu'on est sot quand on aime!

SCÈNE II.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

Je sors d'avec notre homme, et d'un long entretien.

LAURETTE.

Eh bien ?

CHAMPAGNE.

D'abord le traître a fait l'homme de bien
M'a prêché la vertu, l'honneur à toute outrance,
Et contre ta maîtresse a pesté d'importance :
Mais enfin mes raisons ont si bien réussi,
Que mille écus offerts l'ont un peu radouci.

LAURETTE.

Mille écus ?

CHAMPAGNE.

Il veut même avoir l'argent d'avance,
Et de mentir à moins, il feroit conscience.

LAURETTE.

Le scrupule est fort bon ; mais il faut aujourd'hui,
Quoi qu'il coûte pourtant, nous assurer de lui :
Tu n'as qu'à l'amener, je prendrai soin du reste.
Dis-moi, que fait ton maître ?

CHAMPAGNE.

Il se tourmente, il peste.

LAURETTE.

Il peste ! et contre qui ?

CHAMPAGNE.

Contre un amour maudit,
Qui lui fera, je crois, bientôt tourner l'esprit :

Il ne peut, quoi qu'il fasse, oublier Isabelle;
Il a beau s'efforcer d'être inconstant comme elle;
Plus il y tâche, et moins il en a le pouvoir.

LAURETTE.

Eh! n'a-t-il point de honte?

CHAMPAGNE.

Il est au désespoir;
Il aime avec regret, sa honte en est extrême;
Il s'en blâme, il s'en dit cent pouilles à lui-même,
Se battroit volontiers de rage qu'il en a;
Mais il ne laisse pas d'aimer pour tout cela;
Il est ensorcelé.

LAURETTE.

Les amants sont bien lâches!

CHAMPAGNE.

Qu'as-tu là?

LAURETTE.

Moi! qu'aurois-je?

CHAMPAGNE.

Un billet que tu caches.

LAURETTE.

Mon dieu! que tu vois clair!

CHAMPAGNE.

Je suis dépaysé;
Vois-tu? j'ai de bons yeux, et suis un peu rusé.
J'ai vu, comme j'entrois, retirer Isabelle,
Et je gagerois bien que ce billet est d'elle,
Qu'au rival de mon maître....

LAURETTE.

Oh!

CHAMPAGNE.

Gageons, si tu veux.

LAURETTE.

Ah ! que les gens si fins sont quelquefois fâcheux !

CHAMPAGNE.

Ce poulet va sans doute au marquis ?

LAURETTE.

Tu devines.

CHAMPAGNE.

Nous démêlons un peu les ruses les plus fines ;
Les voyages font bien les gens.

LAURETTE.

Sans contredit.

CHAMPAGNE.

Mais surtout le vin grec ouvre bien un esprit ;
Dès que j'en eus tâté, je le sus bien connoître ;
Aussi je m'en donnois....

LAURETTE.

Voici ton jeune maître.

CHAMPAGNE.

Qu'ai-je dit ? son amour le ramène en ces lieux.

LAURETTE.

Le trouble de son cœur paroît jusqu'en ses yeux.

SCÈNE III.

ACANTE, CHAMPAGNE, LAURETTE.

LAURETTE.

Savez-vous les ennuis où madame est plongée,
Monsieur ?

ACANTE.

On m'a tout dit

LAURETTE.

Elle est bien affligée.

ACANTE.

Mais ne la voit-on pas?

LAURETTE.

Vous êtes des amis,
Et je crois que pour vous, monsieur, tout est permis.
Vous la consolerez.

ACANTE.

Sa fille est avec elle?

LAURETTE.

Non, non, ne craignez point d'y trouver Isabelle;
De son défunt mari c'est un vivant portrait,
Qui renouvelle trop la perte qu'elle fait :
Madame, en la voyant, d'ennuis est trop outrée;
Seule en son cabinet elle s'est retirée.

ACANTE.

Puisqu'elle est seule, il faut la laisser....

LAURETTE.

Nullement.

ACANTE.

Je l'incommoderois, Laurette, assurément.

LAURETTE.

Eh! monsieur, croyez-moi, parlez-nous sans finesse;
Vous cherchez Isabelle, et non pas ma maîtresse;
Avouez sans façon ce qu'aisément je voi.

ACANTE.

Ah! si je l'avouois, que dirois-tu de moi?

LAURETTE.

Moi! qu'aurois-je à vous dire? Il ne m'importe guère;
Chacun peut en ce monde aimer à sa manière,
Et je n'ai pas dessein, par mes raisonnements,
De vouloir réformer les erreurs des amants.

ACANTE.

Sont-ce là les conseils que Laurette me donne?

LAURETTE.

Je ne me mêle plus de conseiller personne :
Les plus sages conseils, les meilleures leçons,
A gens bien amoureux, monsieur, sont des chansons.

CHAMPAGNE.

Si vous saviez quel est votre rival indigne!

ACANTE.

Qui seroit-ce? dis donc.

CHAMPAGNE.

Laurette me fait signe.

LAURETTE.

Il parle sans savoir.

CHAMPAGNE.

Je sais tout, et fort bien;
Mais elle ne veut pas que je vous dise rien.

ACANTE.

Souffre au moins qu'il achève.

LAURETTE.

Eh! monsieur, il se raille.

ACANTE.

Tu lui fais signe encor.

LAURETTE.

Qui? moi? c'est que je bâille.

CHAMPAGNE.

Pourquoi ne veux-tu pas me laisser découvrir
Ce qui pourroit aider monsieur à se guérir?
N'aura-t-il pas sujet de haïr Isabelle,
S'il sait que le marquis tient sa place auprès d'elle?

ACANTE.

C'est mon cousin, dis-tu?

LAURETTE.

Que sait-il ce qu'il dit?
Il s'est mis, malgré moi, cette erreur dans l'esprit :
Croyez sur mon honneur....

CHAMPAGNE.

Penses-tu qu'on te croie?
Et certain billet doux qu'au marquis elle envoie,
Que tu portes toi-même, est-ce erreur que cela?

LAURETTE.

J'aurois pour le marquis un billet?

CHAMPAGNE, *tirant le billet du sein de Laurette.*

Le voilà.

ACANTE, *arrachant le billet des mains de Champagne.*

Donne.

LAURETTE.

Eh! que voulez-vous?

CHAMPAGNE, *à Laurette.*

Il ne veut que le lire.
Laisse faire monsieur.

LAURETTE.

Comment...

CHAMPAGNE.

Laissez-la dire.

ACANTE.

Laurette à mon rival porte donc ce poulet?

LAURETTE.

Tu me trahis ainsi!

CHAMPAGNE.

Le grand tort qu'on te fait!

LAURETTE.

Ne croyez pas, monsieur, que jamais je permette....

CHAMPAGNE.

Eh! pour l'amour de moi, si tu m'aimes, Laurette....
Elle consent, monsieur, puisqu'elle ne dit rien.

LAURETTE.

Je ne suis que trop sotte, et tu le sais trop bien.

CHAMPAGNE.

Oui, tu m'aimes beaucoup, je n'en suis point en doute :
Aussi de mon côté.... mais il va lire, écoute.

ACANTE *lit.*

« Je voudrois vous parler, et nous voir seuls tous deux ;
« Je ne conçois pas bien pourquoi je le désire ;
« Je ne sais ce que je vous veux,
« Mais n'auriez vous rien à me dire ? »

(*Acante continue.*)

Eh! c'est pour le marquis ?

CHAMPAGNE.

Eh bien! qu'en dites-vous,
Monsieur ?

ACANTE.

Pour le marquis ?

CHAMPAGNE.

Le style est assez doux.
Vous ne nous dites rien ?

LAURETTE.

Eh! que veux-tu qu'il die ?
Il est tout interdit de cette perfidie.

ACANTE.

L'ingrate! Ah! si jamais cette fille sans foi
Pouvoit écrire ainsi, devoit-ce être qu'à moi ?
Encor si mon rival avoit quelque mérite!
Mais que pour le marquis Isabelle me quitte,

Que son esprit volage, ébloui d'un faux jour,
S'égare jusqu'au choix d'un si honteux amour....

LAURETTE.

D'ordinaire en amour, monsieur, l'esprit s'égare,
Et le goût d'une fille est quelquefois bizarre :
Souvent le vrai mérite, avec tous ses appas,
Lui plaît moins que l'éclat, le faste et le fracas :
Un marquisat enfin est un charme admirable.

ACANTE.

Mais tout son marquisat n'est qu'une vaine fable,
Un faux titre.

LAURETTE.

Il n'importe, ou vrai marquis, ou non,
S'il épouse Isabelle, elle aura ce grand nom,
Un grand train, et surtout, comme c'est la coutume,
Un page à lui porter la queue en grand volume.

ACANTE.

Ah! si je ne me venge, et si j'épargne rien....

LAURETTE.

Tâchez d'aimer ailleurs, c'en est le vrai moyen.

ACANTE.

C'est bien aussi, Laurette, à quoi je me prépare,
Et je veux faire choix d'une beauté si rare....

LAURETTE.

Ce n'est pas là de vous ce que l'on craint le plus,
Et si j'osois vous dire un secret là-dessus....

ACANTE.

Espère tout de moi, prends pitié de mon trouble.

CHAMPAGNE.

Monsieur est libéral, mais il n'a pas le double;
Peut-être quelque jour que son père mourra.

LAURETTE.

Peut-être que son père aussi l'enterrera;
Je ne fais pas grand fonds sur la foi d'un peut-être.
Mais pour l'amour de toi je veux servir ton maître,
Je connois Isabelle, et jusqu'au fond du cœur;
La crainte d'un beau-père est sa mortelle peur,
Et le plus grand dépit que vous lui pourriez faire
Seroit de témoigner d'en vouloir à sa mère:
Si rien peut la piquer, ce doit être cela.

ACANTE.

Mais pourrois-je espérer qu'elle revînt par là?

LAURETTE.

Peut-être. Le dépit fait quelquefois miracle;
Du moins à son amour vous pourriez mettre obstacle,
Et comme son beau-père, il dépendroit de vous
D'empêcher le marquis de se voir son époux.

ACANTE.

Il n'est, pour l'empêcher, effort que je ne tente,
Et je vais de ce pas...

LAURETTE.

Où?

ACANTE.

Voir cette inconstante,
Lui dire que sa mère a pour moi tant d'appas....

LAURETTE.

Ah! si vous m'en croyiez, vous ne la verriez pas.

ACANTE.

Pourquoi?

LAURETTE.

Pour vous encor j'appréhende sa vue.

ACANTE.

Ne crains rien de mon âme, elle est trop résolue;
Tout mon amour est mort, je t'en répondrai bien.

LAURETTE.

En fait d'amour, monsieur, ne répondons de rien.

ACANTE.

Après sa trahison, quelque soin que j'emploie,
Tu peux douter.... Non, non, il faut que je la voie,
Ne fût-ce seulement que pour te faire voir
Que l'ingrate sur moi n'a plus aucun pouvoir.

LAURETTE.

Mais l'incivilité, monsieur, seroit extrême,
De vouloir l'outrager jusqu'en sa chambre même:
Aussi bien vous pourriez le vouloir vainement.
Elle n'y sera pas pour vous assurément.

ACANTE.

La perfide!

LAURETTE.

Attendez, j'espère agir de sorte,
Que sans aucun soupçon je ferai qu'elle sorte.

ACANTE.

Va donc.

LAURETTE.

Et son billet, ne le rendez-vous pas?

ACANTE.

Oui, je te le rendrai dès que tu reviendras;
Je le veux lire encor.

CHAMPAGNE.

Va.

LAURETTE.

Tu vois, à ma honte,
Ce que je fais pour toi.

CHAMPAGNE.

Va, je t'en tiendrai compte.

(*Laurette rentre.*)

Sans vanité, monsieur, nous avons réussi;
Vous voilà par mes soins assez bien éclairci.

ACANTE.

Ah! que trop bien, c'est là ce qui me désespère.

LAURETTE, *revenant.*

Je viens vous avertir que voici votre père.

ACANTE.

Mon père!

LAURETTE.

Il vient ici, je crois, dix fois par jour:
Il ne veut point du tout approuver votre amour;
Il vous a défendu l'entretien d'Isabelle,
Et vous feroit beau bruit, vous trouvant avec elle.
Sans doute, en lui parlant, il vous eût rencontré.

ACANTE.

Mais s'il pouvoit passer par le petit degré....

LAURETTE.

Ne faites point, monsieur, là-dessus votre compte:
C'est par cet escalier que d'ordinaire il monte;
Il le trouve commode, et l'autre lui déplaît.

ACANTE.

Au moins dis à l'ingrate.... O ciel! elle paroît.

LAURETTE.

Songez à votre père, il monte.

ACANTE.

Qu'elle est belle!

LAURETTE.

C'est dommage, il est vrai, qu'elle soit infidèle:
Mais qu'attendez-vous tant? Qu'on vous vienne gronder?

ACANTE.

Sortons.

LAURETTE.

Et le billet, voulez-vous le garder?

ACANTE.

Le voilà ce billet.

LAURETTE.

Cachez bien vos foiblesses,
On vous observe, au moins.

ACANTE, *déchirant le billet.*

Tiens.

LAURETTE.

Fort bien, en vingt pièces.

SCÈNE IV.

ISABELLE, LAURETTE.

ISABELLE.

L'INGRAT déchire ainsi mon billet à mes yeux!

LAURETTE.

Vous voyez.

ISABELLE.

Est-il rien de plus injurieux?
Qu'ainsi de ma foiblesse il triomphe à ma vue!

LAURETTE.

Que vous avois-je dit?

ISABELLE.

Ah! pourquoi m'as-tu crue?
Pourquoi lui rendois-tu ce billet trop honteux?

LAURETTE.

Pourquoi? vous le vouliez.

ISABELLE.

Sais-je ce que je veux?
Toi qui voyois la honte où s'exposoit ma flamme,
Que ne trahissois-tu le foible de mon âme?
Falloit-il, pour en croire un lâche emportement,
Abandonner mon cœur à son aveuglement?
Et ne devois-tu pas, avec un zèle extrême,
Prendre soin de ma gloire en dépit de moi-même?

LAURETTE.

Le remède est facile, après tout.

ISABELLE.

Eh! comment?

LAURETTE.

D'un billet sans adresse on se sauve aisément:
Dites, pour réparer et ma faute et la vôtre,
Que vous aviez écrit ce billet à quelque autre.

ISABELLE.

Mais à qui donc?

LAURETTE.

A qui? n'importe.

ISABELLE

A ton avis?
Dis.

LAURETTE.

Au premier venu, par exemple, au marquis.

ISABELLE.

A tes soins désormais mon âme s'abandonne:
Mais quelqu'un vient ici, je ne puis voir personne.

SCÈNE V.

CRÉMANTE, LAURETTE.

CRÉMANTE, *courant après Isabelle.*

Ah! notre bel enfant?

LAURETTE, *arrêtant Crémante.*

Ah! monsieur, laissez-la;

La pauvre fille est mal.

CRÉMANTE.

Quel mal est-ce qu'elle a?

LAURETTE.

Le plus grand mal de cœur qu'elle ait eu de sa vie :
Entre nous, tout répond, monsieur, à notre envie.

CRÉMANTE.

As-tu des deux amants augmenté le soupçon?

LAURETTE.

Je viens de leur jouer un tour de ma façon :
Mais pour les brouiller mieux, je veux encor plus faire;
Le marquis pour cela nous seroit nécessaire.

CRÉMANTE.

Je n'ai qu'à le mander, mais viendrons-nous à bout....

LAURETTE.

Allons trouver madame, et je vous dirai tout.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

CHAMPAGNE.

Jusque-là du marquis Isabelle est éprise?
Je ne l'aurois pas cru; j'avouerai ma surprise;
Tu dis que dans sa chambre, et sans témoins, ce soir
Ce galant a reçu rendez-vous pour la voir?

LAURETTE.

Au moins n'en dis rien.

CHAMPAGNE.

Moi? tu me sais mal connoître:
Je meure, si jamais j'en dis rien qu'à mon maître.

LAURETTE.

C'est lui qui le dernier en doit être éclairci:
Je suis bien simple encor, de te tout dire ainsi.

CHAMPAGNE.

Eh! ne te fâche pas.

LAURETTE.

Ton babil est terrible.
Ne dis donc rien.

CHAMPAGNE.

Bien, va, j'y ferai mon possible.

LAURETTE.

A propos, dis-moi donc, quand viendra ton vieillard?

CHAMPAGNE.

Il viendra, sans manquer, dans une heure au plus tard :
Mais voici le marquis, adieu, je me retire.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LAURETTE.

LAURETTE.

Vous riez ?

LE MARQUIS.

Là-dedans on vient de me tout dire ;
Je ris de ton adresse, et du tour du billet.

LAURETTE.

Chacun n'en a pas ri.

LE MARQUIS.

Morbleu, que c'est bien fait !
Surtout pour mon cousin ma joie en est extrême.

LAURETTE.

Isabelle est encor si foible qu'elle l'aime :
Mais j'ai tout de nouveau si bien su l'éblouir,
Que cet excès d'amour ne sert qu'à la trahir.
Au lieu qu'à son déçu j'ai cru vous introduire,
Elle y consent.

LE MARQUIS.

Comment ?

LAURETTE.

Je vais vous en instruire.
J'ai voulu la revoir pour sonder son courroux ;
J'ai feint que vous aviez querelle Acante et vous,
Que vous deviez vous battre, et dès ce soir peut-être,
Que ce combat pourroit la venger de son traître,

Qu'elle en devoit attendre ou sa fuite ou sa mort.
Je l'ai vue à ces mots interdite d'abord;
Son âme, où la tendresse est soudain revenue,
De son nouveau dépit ne s'est plus souvenue,
Et, quoi que la vengeance ait pu lui conseiller,
L'amour, qui sembloit mort, n'a fait que s'éveiller.
La voyant à ce point de ce combat émue,
J'ai voulu profiter du trouble où je l'ai vue;
J'ai ménagé sa peur.

LE MARQUIS.

Fort bien, mais après tout,
A quoi bon ce combat?

LAURETTE.

Écoutez jusqu'au bout.
J'ai dit qu'un sûr moyen d'accorder la querelle,
Ce seroit d'essayer de vous mener chez elle,
Afin qu'elle vous pût amuser quelque temps,
Pour me donner loisir d'avertir vos parents.
Dans le panneau d'abord elle a donné sans peine:
Ainsi de son aveu chez elle je vous mène;
De savoir nos desseins ne faites pas semblant.

LE MARQUIS.

Non, non, tu m'introduis à titre de galant;
C'est un pur rendez-vous qu'Isabelle me donne,
Et j'aurois bien regret d'en détromper personne.

LAURETTE.

C'est à votre cousin surtout qu'il faut songer.

LE MARQUIS.

Que j'aurai de plaisir à le faire enrager!

LAURETTE.

Mais...

LE MARQUIS.

Mon page est long-temps.

LAURETTE.

Pour l'aigrir davantage...

LE MARQUIS.

Mon page:...

LAURETTE.

Eh! je sais bien que vous avez un page.

LE MARQUIS.

Le voici; ce fripon s'arrête à chaque pas.

SCÈNE III.

LE PAGE, LE MARQUIS, LAURETTE.

LE MARQUIS, *prenant un manteau gris des mains de son page.*

DONNEZ, page.

LE PAGE.

Monsieur?

LE MARQUIS.

Ma calèche est là-bas?

LE PAGE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Écoutez, la nuit étant venue,
Qu'on la tienne à l'écart vers le bout de la rue,
Et de dire où je suis qu'on sache se garder.
Page?

LE PAGE.

Monsieur?

LE MARQUIS.

En cas qu'on me vînt demander,

Qu'on dise, et que surtout mon suisse s'en souvienne,
Qu'on ne croit pas ce soir que chez moi je revienne,
Que j'ai dit que j'irois coucher peut-être ailleurs;
Et si l'on demande où, dites chez les baigneurs.
Page? et cela d'un ton... Vous m'entendez bien, page?
Bon, il suffit, allez.

LAURETTE.

Quel est cet équipage?
Pourquoi s'envelopper de ce grand manteau gris?

LE MARQUIS.

Ah! si de ce manteau tu savois tout le prix...

LAURETTE.

Quel prix?

LE MARQUIS.

C'est, quoique simple et d'étoffe commune,
Un manteau de mystère et de bonne fortune,
Manteau pour un galant utile en cent façons,
Manteau propre surtout à donner des soupçons;
Et c'est assez qu'Acante en cet état me voie,
Pour lui persuader tout ce qu'on veut qu'il croie;
Mais par quelque artifice il seroit donc besoin
De l'attirer ici.

LAURETTE.

Champagne en prendra soin.
C'est un valet zélé, mais à tromper facile,
Et dupe d'autant plus, qu'il se tient fort habile,
Et qu'il croit m'attraper lors même qu'il me sert,
Bien mieux que s'il étoit avec moi de concert:
Son foible est, de l'humeur dont je l'ai su connoître,
De se faire de fête en faveur de son maître;
Il cherche à lui conter toujours quelque secret,
Et le trahit souvent par un zèle indiscret;

Il prétend qu'il n'est rien que je ne lui confie,
Et j'ai pris soin qu'il sût ce que je veux qu'il die;
J'ai feint de craindre fort que son maître en sût rien,
Exprès... Voyez, monsieur, si je le connois bien.

LE MARQUIS.

Entrons, l'occasion ne peut être meilleure.

(*Ils entrent dans la chambre d'Isabelle.*)

SCÈNE IV.

ACANTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

C'EST lui; nous arrivons, monsieur, à la bonne heure.

ACANTE.

Ah! c'en est trop, je veux...

CHAMPAGNE.

Monsieur, que voulez-vous?

ACANTE.

Je ne veux croire ici que mes transports jaloux.

CHAMPAGNE.

Mais, monsieur.

ACANTE.

Laisse-moi, si tu crains ma colère.
Ils ont fermé la porte.

CHAMPAGNE.

Ils ont peut-être affaire:
Les mystères d'amour doivent être cachés.

ACANTE.

Heurtons; on n'ouvre pas?

CHAMPAGNE.

C'est qu'ils sont empêchés.
Voyez par le trou. Bon.

ACANTE, *après avoir regardé par le trou de la serrure.*

Qu'elle ait si peu de honte!

CHAMPAGNE.

Vous n'avez donc rien vu qui vous plaise, à ce compte?

ACANTE.

Qui l'eût pensé?

CHAMPAGNE.

Quoi donc? qui peut tant vous troubler?

ACANTE.

L'ingrate! ô ciel! J'ai vu... Je ne saurois parler.

CHAMPAGNE.

Vous avez donc, monsieur, vu chose bien terrible?

ACANTE.

Je l'ai vue elle-même, ah! qui l'eût cru possible?
Enfermer le galant d'un air tout interdit.

CHAMPAGNE.

Où?

ACANTE.

Dans son cabinet, à côté de son lit.

CHAMPAGNE.

Voyez-vous la rusée avec son innocence!
Diable!

ACANTE.

Il faut redoubler.

CHAMPAGNE.

Un peu de patience,
On vient.

SCÈNE V.

LAURETTE, ACANTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE.

Qui heurte ici?

CHAMPAGNE.

Ne vois-tu pas qui c'est?

ACANTE.

Oui, c'est moi.

LAURETTE.

Vous, monsieur? excusez, s'il vous plaît,
J'ai charge, si c'est vous, de refermer la porte.

ACANTE.

Isabelle ose ainsi... Mais à tort je m'emporte.
Non, non, elle a raison de me traiter ainsi;
Je l'incommoderois, et le galant aussi.

LAURETTE.

Quel galant?

ACANTE.

Le galant qu'elle enferme chez elle.

LAURETTE.

Voici de notre ami quelque pièce nouvelle.

CHAMPAGNE.

Je n'ai pu m'en tenir, j'ai tout dit; que veux-tu?
J'aurois trahi monsieur, s'il n'en avoit rien su.

LAURETTE.

Qu'auroit-il pu savoir de ton babil extrême?

CHAMPAGNE.

Eh...

LAURETTE.

Quoi?

CHAMPAGNE.

Le rendez-vous que j'ai su de toi-même.

LAURETTE.

Quel rendez-vous? comment? qu'oses-tu supposer?

ACANTE.

Et tu prétends qu'ainsi je me laisse abuser?
Tu veux chercher en vain une méchante ruse.

LAURETTE.

En bonne foi, monsieur, c'est lui qui vous abuse.

CHAMPAGNE.

Tu me démentirois?

LAURETTE.

Que ne parles-tu mieux
D'une fille d'honneur?

ACANTE.

Démens aussi mes yeux.

LAURETTE.

Qu'auriez-vous vu, monsieur?

ACANTE.

J'ai trop vu pour sa gloire,
J'ai vu... Non, sans le voir, je ne l'aurois pu croire;
J'ai vu le digne objet dont son cœur est épris,
Se couler doucement chez elle en manteau gris.
Je n'ai point vu Laurette en prendre la conduite?
Le faire entrer sans bruit? fermer la porte ensuite?
Avoir soin du galant et de sa sûreté?
Enfin par la serrure, après avoir heurté,
Je n'ai point vu l'ingrate avec un trouble extrême
A côté de son lit l'enfermer elle-même?
Ose, ose le nier.

CHAMPAGNE.

Que dis-tu de cela?
Explique-nous un peu quelle affaire il a là.
Avec ton bel esprit tu ne sais que répondre.

LAURETTE.

C'est... J'ai... Je...

CHAMPAGNE.

Tu ne fais, ma foi, que te confondre;
Crois-moi, fais mieux, avoue.

ACANTE.

En cette occasion,
Faut-il quelque autre aveu que sa confusion?
Son silence en dit plus qu'on n'en veut savoir d'elle.
Il faut que j'aille aussi confondre l'infidèle,
Que j'éclate...

LAURETTE.

Eh! monsieur, ne soyez pas si prompt;
Quelle gloire aurez-vous de lui faire un affront?
De faire un tort mortel à l'honneur d'une fille,
Si sage jusqu'ici, de si bonne famille,
De plus, qui vous fut chère? Enfin, songez-y bien,
Vous êtes honnête homme, et vous n'en ferez rien:
Un mépris généreux, s'il vous étoit possible,
Seroit pour vous plus beau, pour elle plus sensible.

ACANTE.

La voici.

SCÈNE VI.

ISABELLE, ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

LAURETTE, *à Isabelle.*

C'EST monsieur qui m'arrête en ces lieux.

ACANTE, *à Champagne.*

Elle est toute interdite.

ISABELLE, *à Laurette.*

Il paroît furieux.

LAURETTE, *à Isabelle.*

Tandis que j'aurai soin d'amuser sa colère,
Vous ferez bien d'aller avertir votre mère.

ACANTE, *à Isabelle.*

Quoi! sans rien dire ainsi, passer en m'évitant?

LAURETTE.

Elle a hâte, monsieur, et madame l'attend.

ISABELLE.

Il vous importe peu qu'ainsi je me retire;
Nous n'avons, que je crois, monsieur, rien à nous dire:
Vous ne me cherchez pas.

ACANTE.

Je serois mal reçu;
Je cherche mon cousin, ne l'auriez-vous point vu?

LAURETTE.

Non, monsieur. Souffrez-vous qu'ainsi l'on vous amuse?

ACANTE.

Et quoi! vous paroissez et surprise et confuse.
D'où naît cette rougeur?

ISABELLE.

C'est d'un juste courroux.

ACANTE.

Enfin donc, mon cousin n'est pas venu chez vous?

ISABELLE.

Il y pouvoit venir, s'il vous eût plu permettre
Que jusqu'entre ses mains on eût porté ma lettre;
Mais l'ayant déchirée, il n'en a rien appris.

ACANTE.

C'étoit pour mon cousin?

ISABELLE.

Vous en semblez surpris;
Laurette n'a pas dû vous en faire un mystère.

LAURETTE.

Mon dieu! vous vous ferez crier par votre mère;
D'un éclaircissement vous vous passerez bien.

ISABELLE.

C'est un soin en effet qui n'est plus bon à rien.

ACANTE, *arrêtant Isabelle.*

Auprès de votre mère, au moins, sans trop d'audace,
Pourrois-je encor de vous espérer une grâce?
Votre mère étant veuve avec tant de beautés,
On va venir briguer son choix de tous côtés;
Votre suffrage y peut être considérable,
Et j'ose vous prier qu'il me soit favorable.
Nul ne peut mieux que vous parler en ma faveur;
Vous avez fait l'essai vous-même de mon cœur:
Vous savez comme il aime, il fut sous votre empire,
Vous savez.....

ISABELLE.

Oui, monsieur, je sais ce qu'il faut dire.

SCÈNE VII.

ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Elle est au désespoir, Laurette l'a bien dit :
Vous ne lui pouviez pas faire un plus grand dépit ;
Elle sort toute outrée, et l'atteinte est cruelle.

ACANTE.

Cependant le marquis est enfermé chez elle.

LAURETTE.

Je prendrai soin, monsieur, sitôt qu'il sera nuit,
De le faire sortir sans scandale et sans bruit ;
Fût-il déja bien loin ! si l'on m'en avoit crue,
Isabelle en secret n'eût point souffert sa vue,
N'eût jamais accordé ce rendez-vous maudit ;
Enfin pour l'empêcher, Dieu sait ce que j'ai dit ;
Mais elle m'a parlé d'une façon si tendre,
Que ma sotte bonté ne s'en est pu défendre :
Je suis trop complaisante, et je m'en veux du mal.

ACANTE.

Mais je veux voir sortir moi-même ce rival.

LAURETTE.

Tout comme il vous plaira, j'y consens, mais de grâce,
Que la chose entre vous avec douceur se passe ;
Jugez ce qu'on croiroit, si vous faisiez éclat :
Le monde est si méchant, l'honneur si délicat ;
De ce qui s'est passé la moindre connoissance
Peut faire étrangement parler la médisance :
Les méchants bruits, surtout, ont cela de mauvais,
Que les taches qu'ils font ne s'effacent jamais ;
Et si vous épousiez quelque jour Isabelle....

ACANTE.

Moi, l'épouser, après ce que j'ai connu d'elle !
Après la trahison dont je suis éclairci !
Après l'indigne amour dont son cœur s'est noirci !
Je cherche à m'en venger, c'est tout ce que j'espère.

LAURETTE.

Si je puis vous servir pour épouser sa mère,
Je vous offre mes soins, et sans déguisement....

ACANTE.

Mais ne pourrois-je pas m'en venger autrement ?

LAURETTE.

Non, monsieur, que je sache : il est vrai, ma maîtresse
Tente moins que sa fille, et n'a pas sa jeunesse,
Son éclat, sa beauté : mais au lieu de cela,
Si vous saviez, monsieur, les beaux louis qu'elle a,
Les écus d'or mignons, et le nombre innombrable
De grands sacs d'écus blancs.

CHAMPAGNE.

Peste ! qu'elle est aimable !
Épousez-la, monsieur, s'il se peut, dès ce soir.

ACANTE.

Qu'Isabelle ait ainsi pu trahir mon espoir !

CHAMPAGNE.

Moquez-vous d'Isabelle, et de son inconstance.

ACANTE.

Oui.... Mais sa mère sort.

SCÈNE VIII.

ISMÈNE, ACANTE, LAURETTE, CHAMPAGNE.

ISMÈNE.

Craignez-vous ma présence ?

ACANTE.

La peur d'être importun me faisoit détourner.

ISMÈNE.

Vous ne sauriez, monsieur, jamais importuner;
Des soins de mes amis je me tiens obligée:
Mais on fuit volontiers une veuve affligée;
Car, puisqu'il plaît au ciel, trop contraire à mes vœux,
Mon veuvage à présent n'a plus rien de douteux.

LAURETTE.

Monsieur sait tout, madame, et chérit la famille;
Il a fait compliment pour vous à votre fille :
Vous l'a-t-elle pas dit ?

ISMÈNE.

Quel esprit déloyal !
Ma fille de monsieur ne m'a dit que du mal :
Je n'ai jamais tant vu de colère et de haine,
Et ne l'ai même enfin fait taire qu'avec peine.

ACANTE.

Elle me fait plaisir; injuste comme elle est,
Sa colère m'oblige, et sa haine me plaît;
Je me tiens honoré du mépris qu'elle exprime,
Et j'aurois à rougir, si j'avois son estime.

ISMÈNE.

J'ai regret de vous voir tous deux si désunis,
Je vous aimai toujours autant et plus qu'un fils;

Le ciel m'en est témoin, et que votre alliance
A fait jusques ici ma plus chère espérance.

LAURETTE.

Si ces nœuds sont rompus, il en est de plus doux
Qui pourroient renouer l'alliance entre vous :
Monsieur peut rencontrer dans la même famille
De quoi se consoler des mépris de la fille;
Et madame voyant monsieur mal satisfait,
Peut réparer le tort que sa fille lui fait :
Vous êtes en état tous deux de mariage.

ISMÈNE.

Laurette, en vérité, vous n'êtes guère sage.

LAURETTE.

Sage, ou non, croyez-moi tous deux à cela près ;
Pour monsieur, j'en réponds, je sais ses vœux secrets;
Il souhaite ardemment une union si belle.
C'est vous qu'il veut aimer, c'est vous....

ACANTE.

Ah! l'infidèle!

ISMÈNE.

Monsieur songe à ma fille, et n'y renonce pas.

ACANTE.

Moi, madame, y songer! j'aurois le cœur si bas!
De cette lâcheté vous me croiriez capable?

LAURETTE.

Non, c'est lui faire tort, cela n'est pas croyable;
Quoi que lui fasse dire un transport de courroux,
Monsieur assurément ne veut songer qu'à vous.

ACANTE.

Madame, il est certain, jamais, je le confesse,
L'amour n'a fait aimer avec tant de tendresse,

N'a jamais inspiré dans le cœur d'un amant
Rien qui fût comparable à mon empressement,
Rien d'égal à l'ardeur pure, vive, fidèle,
Dont mon âme charmée adoroit Isabelle;
Vous voyez cependant comme j'en suis traité.

ISMÈNE.

La jeunesse, monsieur, n'est que légèreté;
Au sortir de l'enfance, une âme est peu capable
De la solidité d'un amour raisonnable;
Un cœur n'est pas encore assez fait à seize ans,
Et le grand art d'aimer veut un peu plus de temps.
C'est après les erreurs où la jeunesse engage,
Vers trente ans, c'est-à-dire environ à mon âge,
Lorsqu'on est de retour des vains amusements
Qui détournent l'esprit des vrais attachements;
C'est alors qu'on peut faire un choix en assurance,
Et c'est là proprement l'âge de la constance.
Un esprit jusque-là n'est pas bien arrêté,
Et les cœurs pour aimer ont leur maturité.

ACANTE.

Mais, madame, après tout, qui l'eût cru d'Isabelle?
Isabelle inconstante! Isabelle infidèle!
Isabelle perfide, et sans se soucier....

ISMÈNE.

Quoi! toujours Isabelle?

ACANTE.

Ah! c'est pour l'oublier,
Et je veux, s'il se peut, dans mon dépit extrême,
Arracher de mon cœur jusques à son nom même;
Je veux n'y laisser rien de ce qui me fut doux:
Grâce au ciel, c'en est fait.

LAURETTE.

C'est fort bien fait à vous.

ACANTE.

J'en fais juge madame, et veux bien qu'elle die
S'il est rien de si noir que cette perfidie :
Après tant de serments, et si tendrement faits,
De nous aimer toujours, de ne changer jamais,
Isabelle aujourd'hui, cette même Isabelle....
Madame, obligez-moi, ne me parlez plus d'elle.

ISMÈNE.

C'est vous qui m'en parlez.

ACANTE.

Ce sont tous ces endroits
Où l'ingrate a promis de m'aimer tant de fois,
Ces lieux témoins des nœuds dont son cœur se dégage,
De qui l'objet encor m'en rappelle l'image;
Et pour marquer l'ardeur que j'ai d'y renoncer,
Je ne veux plus rien voir qui m'y fasse penser.
Tout me parle ici d'elle, il vaut mieux que je sorte.

LAURETTE, *arrêtant Acante, qui veut passer par la chambre d'Ismène.*

Par où donc allez-vous ?

ACANTE.

Je ne sais, mais n'importe,
Par le petit degré l'on descend aussi-bien.

ISMÈNE.

Ma fille est là-dedans.

ACANTE.

Ah ! je m'en ressouvien.
Il n'est pas en effet à propos que j'y passe ;
Sans vous je l'oubliois, et vous m'avez fait grâce.

SCÈNE IX.

ISMÈNE, LAURETTE.

ISMÈNE.

Fais sortir le marquis.

LAURETTE.

Vous, du même moment,
Tâchez de profiter d'un premier mouvement;
Pour le père d'Acante engagez Isabelle.

ISMÈNE.

J'y vais, je l'ai laissé dans ma chambre avec elle :
Mais tu m'avois parlé d'un vieillard....

LAURETTE.

Je l'attends,
Et vous verrez bientôt tous vos désirs contents.

ISMÈNE.

Hélas!

LAURETTE.

Comment hélas! pour vous rendre contente,
Que vous faut-il de plus que d'épouser Acante?

ISMÈNE.

Qu'il m'aimât, que ma fille eût pour lui moins d'attraits:
Tu vois...

LAURETTE.

Prenez-vous garde à cela de si près?
Épousez-le toujours.

ISMÈNE.

Quoi! qu'un cœur m'appartienne!
Qu'il faille que ma fille à ma honte retienne!
Crois-tu qu'il soit au monde un plus grand désespoir?

LAURETTE.

Rien n'est encore fait, et c'est à vous à voir:
Si vous voulez tout rompre, un mot pourra suffire;
Vous n'avez...

ISMÈNE.

Ce n'est pas ce que je te veux dire.
Acante, tel qu'il est, n'est pas à négliger;
Et quand ce ne seroit qu'afin de me venger,
Que pour punir ma fille, épousant ce qu'elle aime,
Cet hymen m'est toujours d'une importance extrême.

LAURETTE.

Tâchons donc d'achever, tout commence assez bien.

ISMÈNE.

Agis de ton côté, je vais agir du mien.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE, LAURETTE.

LAURETTE, *voyant Champagne au guet, qui se retire dès qu'il aperçoit le marquis.*

L'AVEZ-VOUS vu, monsieur?

LE MARQUIS.

Quoi! qu'as-tu vu paroître?

LAURETTE.

L'ami Champagne au guet pour avertir son maître;
Il veut vous voir sortir, souvenez-vous donc bien,
S'il vient à vous parler...

LE MARQUIS.

Va, je n'oublierai rien:
Jamais homme à la cour, sans trop m'en faire accroire,
N'a su si bien que moi tourner tout à sa gloire,
De rien faire mystère, et de peu fort grand cas,
Et triompher enfin des faveurs qu'il n'a pas.
Si je parle au cousin, crois qu'il n'est peine égale
Aux couleuvres, morbleu, que je veux qu'il avale;
C'est ma félicité de faire des jaloux;
Je tiens que dans la vie il n'est rien de si doux;
Le triomphe, à mon gré, vaut mieux que la victoire,
Et l'on n'a de bonheur qu'autant qu'on en fait croire:
Le cousin passera mal le temps avec moi.

LAURETTE.

J'entends quelqu'un, adieu.

SCÈNE II.

ACANTE, CHAMPAGNE, LE MARQUIS.

ACANTE, *empêchant Champagne d'avancer.*

Laisse-nous, je le voi.

(*Au marquis, en lui ôtant son manteau.*)

Non, non, ne croyez pas m'échapper de la sorte.

LE MARQUIS.

C'est moi, cousin, permets de grâce que je sorte ;
Pour n'être point connu, j'ai certains intérêts...

ACANTE.

Écoutez quatre mots, vous sortirez après.

LE MARQUIS.

Je vois bien que tu veux me parler de ton père.
Mon soin est inutile, il est toujours sévère ;
J'ai prié de mon mieux en vain en ta faveur ;
Je ne sais ce qui peut endurcir tant son cœur :
Je n'ai pu l'émouvoir, il n'est rien qui le touche.

ACANTE.

Mais le cœur d'Isabelle est-il aussi farouche ?

LE MARQUIS.

Comment ?

ACANTE.

Vous l'ignorez ?

LE MARQUIS.

Qu'entends-tu donc par là ?

ACANTE.

Vos nouvelles amours.

LE MARQUIS.

Cousin, laissons cela :
Là-dessus, en ami, tout ce que je puis faire
De mieux pour ton repos, crois-moi, c'est de me taire.

ACANTE.

Ne me déguisez rien, j'ai tout appris d'ailleurs.

LE MARQUIS.

N'importe, je craindrois d'irriter tes douleurs:
Je vois trop quel chagrin en secret te dévore;
Adieu, dispense-moi de t'affliger encore.

ACANTE.

Non, je puis sans chagrin savoir votre bonheur,
Isabelle à présent ne me tient plus au cœur;
Je vois son changement avec indifférence,
Et vous pouvez enfin m'en faire confidence:
Je me sens bien guéri, ne craignez rien pour moi.

LE MARQUIS.

Tout de bon?

ACANTE.

Tout de bon.

LE MARQUIS.

Tu fais fort bien, ma foi:
Mépriser le mépris, rendre haine pour haine,
Est le parti qu'il faut qu'un honnête homme prenne.
Isabelle, après tout, n'a rien fait d'étonnant:
Tu lui plus autrefois, je lui plais maintenant.
Durant quatre ou cinq ans son cœur fut ta conquête;
Du sexe dont elle est, le terme est bien honnête:
Tu ne dois pas t'en plaindre, et je la quitte à moins.

ACANTE.

Avez-vous, pour lui plaire, employé bien des soins?

LE MARQUIS.

Moi! des soins pour lui plaire? un tel soupçon m'offense:
Mes soins sont pour des choix de plus grande importance;
A moins d'être duchesse, on ne peut m'engager,
Et le cœur que tu perds me vient sans y songer.

ACANTE.

Vous voyez toutefois en secret Isabelle?

LE MARQUIS.

Elle m'en a prié, je n'ai pu moins pour elle;
On doit être civil, si l'on n'est pas amant;
Peut-on en galant homme en user autrement?

ACANTE.

Mais enfin dans l'ardeur dont elle est possédée,
Quelle marque d'amour vous a-t-elle accordée?
Comment en use-t-elle avec vous en secret?

LE MARQUIS.

Tu peux croire...

ACANTE.

Hem?

LE MARQUIS.

Cousin, il faut être discret;
Tu t'émeus, parle-moi franchement, je te prie:
Tout ce que j'en ai fait n'est que galanterie.
Je suis trop ton ami pour te rien refuser;
Et si le cœur t'en dit, tu la peux épouser.

ACANTE.

C'est pour moi trop d'honneur, et je cède la place;
Mais pourrois-je de vous attendre une autre grâce?

LE MARQUIS.

Parle, je suis à toi; mais, morbleu, tout de bon.

ACANTE.

Falloit-il pour cela m'arracher ce bouton?

LE MARQUIS.

C'est pour mieux t'exprimer, cousin, de quel courage...

ACANTE.

Au moins, je ne puis pas reculer davantage.

LE MARQUIS.

Eh, reprends du terrain.

ACANTE.

Pourroit-on seul vous voir
En quelque endroit, demain...

LE MARQUIS.

Si tu veux, dès ce soir.
Pourquoi?

ACANTE.

Vous n'avez là qu'un couteau, que je pense?

LE MARQUIS.

Non.

ACANTE.

Prenez une épée et bonne et de défense.

LE MARQUIS.

As-tu quelque querelle?

ACANTE.

Oui, qu'il faudra vider.

LE MARQUIS.

Mais est-ce un différend qu'on ne puisse accorder?

ACANTE.

Non, il n'est point d'accord pour de pareils outrages.

LE MARQUIS.

Apprends-moi donc au moins contre qui tu m'engages.

ACANTE.

Vous n'avez pas compris à quoi je me résous,
Je veux me battre seul.

LE MARQUIS.

Fort bien.

ACANTE.

Mais contre vous.

LE MARQUIS.

Pour moi ! je ne me bats qu'en rencontre imprévue.

ACANTE.

Eh bien ! soit, descendons à l'instant dans la rue.

LE MARQUIS.

Mais quel tort t'ai-je fait? examinons en quoi :
Si ta maîtresse m'aime, est-ce ma faute à moi?
Un homme recherché peut-il de bonne grâce...

ACANTE.

Quoi qu'il en soit, il faut que je me satisfasse ;
Nous nous battrons là bas, si vous avez du cœur.

LE MARQUIS.

Quoi qu'il en soit, cousin, je suis ton serviteur.
Je n'ai point prétendu te faire aucune injure,
Et ne me battrai point contre toi, je te jure.

ACANTE.

L'honneur vous touche ainsi ?

LE MARQUIS.

Pour être décrié,
Mon honneur dans le monde est sur un trop bon pié ;
Et j'ai fait assez voir de marques de courage,
Pour n'avoir pas besoin d'en donner davantage.

ACANTE.

Si vous ne me suivez...

LE MARQUIS.

Cousin, en vérité,
Tu pourrois voir enfin rabattre ta fierté.

ACANTE.

Venez, ou je vous tiens pour le dernier des hommes.

LE MARQUIS.

Ah ! si nous n'étions pas cousins comme nous sommes !

ACANTE.

Ah! si vous étiez brave!

LE MARQUIS.

Encore un coup, cousin,
Quand on me presse trop, je m'échauffe à la fin;
Et si tu me fais mettre une fois en furie,
J'irai, vois-tu, j'irai...

ACANTE.

Venez donc, je vous prie.

LE MARQUIS.

Eh bien donc! puisqu'ainsi tu me pousses à bout,
J'irai trouver ton père, et je lui dirai tout;
Il est ici.

ACANTE, *mettant l'épée à la main.*

Je cède enfin à ma colère.

LE MARQUIS.

Eh! cousin.

ACANTE.

Défends-toi, quelqu'un sort, c'est mon père.

SCÈNE III.

CRÉMANTE, LE MARQUIS, ACANTE.

LE MARQUIS, *tirant l'épée.*

MAINTENANT....

CRÉMANTE.

Qu'est-ce ici? Quel désordre nouveau!
Une brette à la main contre un petit couteau!
Lâche! attaquer monsieur avec cet avantage!

LE MARQUIS.

On ne prend garde à rien, quand on a du courage.

ACANTE.

Vous témoignez, sans doute, un courage fort grand.

CRÉMANTE.

Taisez-vous. Mais, monsieur, quel est ce différend?

LE MARQUIS.

Pour Isabelle encore il s'émeut, il s'emporte.

CRÉMANTE.

Pour Isabelle! Il suit mes ordres de la sorte?

LE MARQUIS.

S'il n'avoit point été mon cousin, votre fils....

CRÉMANTE.

Vite, qu'on fasse excuse à monsieur le marquis.

ACANTE.

Moi! je ferois, monsieur, excuse à qui m'offense?

CRÉMANTE.

N'importe; je le veux.

LE MARQUIS.

Non, non, je l'en dispense;
Et de peur contre lui de me mettre en courroux,
Je vais me retirer, et le laisse avec vous.

SCÈNE IV.

CRÉMANTE, ACANTE.

CRÉMANTE.

Quoi! le joli garçon! avoir l'impertinence
De choquer un parent de cette conséquence,
Et pour comble d'audace et de crime aujourd'hui,
Oser pour Isabelle être mal avec lui?
Une fille à vos vœux désormais interdite?
Pour qui le moindre soin de votre part m'irrite?
Que je vous ai cent fois ordonné d'oublier?
Une fille, en un mot, qui se va marier?

ACANTE.

Se marier, monsieur?

CRÉMANTE.

C'est une affaire faite;
La fille en est d'accord, la mère le souhaite.

ACANTE.

Et ce sera bientôt?

CRÉMANTE.

Ce sera, que je croi,
Dans huit jours au plus tard.

ACANTE.

Mais à qui donc?

CRÉMANTE.

A moi.

ACANTE.

A vous?

CRÉMANTE.

Oui.

ACANTE.

Vous?

CRÉMANTE.

Moi-même.

ACANTE.

Épouser Isabelle,
Vous qui condamniez tant mon hymen avec elle,
Qui blâmiez ce parti lorsqu'il m'étoit si doux?

CRÉMANTE.

Je l'ai trouvé pour moi plus propre que pour vous.

ACANTE.

Vous oublieriez ainsi la parole donnée?

CRÉMANTE.

Isabelle, il est vrai, vous étoit destinée:

Jadis son père et moi, comme amis dès long-temps,
Nous nous étions promis d'unir nos deux enfants.—
S'il étoit revenu, vous auriez eu sa fille;
Mais sa mort change enfin l'état de sa famille,
Et pour plusieurs raisons, je trouve qu'en effet,
Tout bien considéré, ce n'est pas votre fait.
Sa veuve l'est bien mieux: vous aimez la dépense;
Isabelle pour dot n'a qu'un peu d'espérance;
Sa mère maintenant jouit de tout le bien,
Et n'entend pas encor se dépouiller de rien;
Elle ne lui promet qu'une légère somme.
Il faut qu'un mariage établisse un jeune homme,
Qu'il trouve en s'engageant du bien pour vivre heureux,
Ou pour toute sa vie il est sûr d'être gueux.
L'amour perd la jeunesse, et pour une jeune âme
Rien n'est si dangereux qu'une trop belle femme;
C'est ce qui rend souvent le cœur efféminé.
Pour moi qui suis d'un âge au repos destiné,
Je ne suis pas en droit d'être si difficile,
Et je puis préférer l'agréable à l'utile:
Après tant de travaux, tant de soins importants,
Où j'ai sacrifié les plus beaux de mes ans,
Il est bien juste enfin que suivant mon envie
Je tâche de sortir doucement de la vie,
Et qu'avant que d'entrer au cercueil où je cours,
J'essaie à bien user du reste de mes jours.
Je vois que ces raisons ne vous contentent guère;
Mais enfin je suis libre, et de plus votre père:
Je n'ai pas, dieu merci, besoin de votre aveu,
Et que je l'aie, ou non, cela m'importe peu.

ACANTE.

Si vous connoissiez bien ce que c'est qu'Isabelle,
Son peu de foi....

CRÉMANTE.

Gardez d'oser parler mal d'elle :
Elle est presque ma femme, et déja m'appartient,
Et si vous l'offensez.... Mais la voici qui vient.

SCÈNE V.

ISABELLE, CRÉMANTE, ACANTE.

CRÉMANTE.

Vous quittez donc déja madame votre mère ?

ISABELLE.

Un vieillard l'entretient d'une secrète affaire ;
Champagne l'a conduit par le petit degré,
Et l'on m'a fait sortir sitôt qu'il est entré.

CRÉMANTE.

Vous me trouvez outré d'une juste colère.

ISABELLE.

Contre qui donc, monsieur ?

CRÉMANTE.

Contre un fils téméraire.

ISABELLE.

Quel sujet contre lui vous peut mettre en courroux ?

CRÉMANTE.

Quel sujet ? L'insolent veut médire de vous ;
Il voudroit empêcher notre heureux mariage :
Mais mon cœur à ce choix trop fortement s'engage....

ISABELLE.

Se peut-il que monsieur, engagé comme il est,
Prenne en ce qui me touche encor quelque intérêt ?

CRÉMANTE.

C'est malice ou dépit ; mais vous m'êtes si chère...

ACANTE.

Si j'y prends intérêt, ce n'est que pour mon père.

CRÉMANTE.

De quoi vous mêlez-vous, vous qui parlez si haut?
Pensez-vous mieux que moi savoir ce qu'il me faut?
Allez, ma belle enfant, malgré lui je désire....

ISABELLE.

Mais, monsieur, mais encor, qu'est-ce qu'il pourroit dire?

CRÉMANTE.

Je n'en veux rien savoir, et déja comme époux,
J'ai tant d'affection, tant d'estime pour vous....

ISABELLE.

Je mets au pis, monsieur, toute sa médisance;
S'il me peut accuser, c'est de trop d'innocence,
D'avoir un cœur trop tendre, et qu'il sut trop toucher;
C'est tout ce que je crois qu'il me peut reprocher.

ACANTE.

Ah! si je n'avois point autre reproche à faire!

CRÉMANTE.

Où je parle, où je suis, mêlez-vous de vous taire,
Autrement....

ACANTE.

Je me tais; mais si j'osois parler,
Si vous saviez, monsieur....

CRÉMANTE.

Quoi! toujours nous troubler?
Vous pouvez là dehors jaser tout à votre aise.

ACANTE.

Je ne dirai plus rien, monsieur, qui vous déplaise.

CRÉMANTE.

Je lui défends de dire un seul mot contre vous;

L'ingrat mérite assez déja votre courroux :
Vous le haïriez trop.

ISABELLE.

Non, non, laissez-le dire.
Ma haine encór n'est pas au point que je désire ;
Laissez-le de nouveau m'outrager, me trahir ;
Laissez-le enfin, monsieur, m'aider à le haïr.

ACANTE.

Je n'ai que trop de lieu de vous pouvoir confondre.

CRÉMANTE.

Plaît-il ?

ACANTE.

Je ne dis rien, je ne fais que répondre.

CRÉMANTE.

On ne vous parle pas ; pour la dernière fois,
Taisez-vous, ou sortez, je vous laisse le choix.

ISABELLE.

Il se taira, monsieur.

CRÉMANTE.

J'entends qu'il considère
Sa belle-mère en vous.

ACANTE.

Elle ma belle-mère !

CRÉMANTE.

Vous voyez à ce nom comme il est irrité.

ISABELLE.

Je ne l'aurois pas eu, s'il l'avoit souhaité ;
Il sait bien à quel point il avoit su me plaire.

CRÉMANTE.

Ne vous amusez pas à vous mettre en colère,
Il n'en vaut pas la peine.

ISABELLE.

Oui, l'ingrat aujourd'hui
Ne vaut pas en effet qu'on pense encore à lui.

CRÉMANTE.

C'est un impertinent.

ISABELLE.

Cependant je confesse,
Qu'il fut l'unique objet de toute ma tendresse,
Qu'il avoit tous mes vœux pour être mon époux.

CRÉMANTE.

Ah ! quel meurtre, bon dieu, ç'auroit été pour vous !
Si pour votre malheur il vous eût épousée,
Il vous eût peu chérie, il vous eût méprisée ;
Vous n'auriez avec lui jamais pu rencontrer
Cent douceurs qu'avec moi vous devez espérer.
Je vous ferai bénir le choix qui nous engage.
Ah ! si vous m'aviez vu dans la fleur de mon âge,
Je valois en ce temps cent fois mieux que mon fils,
Et le vaux bien encor, malgré mes cheveux gris.
Je suis vieux, mais exempt des maux de la vieillesse ;
Je me sens rajeunir par l'amour qui me presse,
Par des yeux si puissants, par des charmes si doux.
Hum.

ISABELLE.

Je vous plains d'avoir cette méchante toux.

CRÉMANTE, *en toussant.*

Point, point, c'est une toux dont la cause m'est douce ;
C'est de transport, enfin c'est d'amour que je tousse.
J'ai tant d'émotion...

SCÈNE VI.

CRÉMANTE, CHAMPAGNE, ISABELLE, ACANTE.

CHAMPAGNE, *tirant Crémante par le bras.*

Monsieur?

CRÉMANTE.

Aïe!

ACANTE.

Excusez.

Est-ce à l'endroit?...

CRÉMANTE.

Lourdaud, si vous ne vous taisez....

CHAMPAGNE.

On auroit là-dedans quelque chose à vous dire.

CRÉMANTE.

J'y vais. Allez devant. Et vous?

ACANTE.

Je me retire;

N'en doutez point, monsieur.

ISABELLE.

Monsieur peut croire aussi,

Que je n'ai pas dessein de demeurer ici.

CRÉMANTE.

Bon soir.

SCÈNE VII.

ACANTE, ISABELLE.

ACANTE, *revenant sur ses pas.*

L'ingrate encor ne s'est pas retirée.

ISABELLE.

Vous n'êtes pas sorti?

ACANTE.

Vous n'êtes pas rentrée?
Qui vous peut retenir?

ISABELLE.

Qui vous fait demeurer?

ACANTE.

Moi! rien, je vais sortir.

ISABELLE.

Je vais aussi rentrer.

ACANTE.

Quoi! vous me fuyez donc avec un soin extrême?

ISABELLE.

Moi! point, c'est vous, monsieur, qui me fuyez vous-même.

ACANTE.

C'est vous faire plaisir; au moins, je l'ai pensé.

ISABELLE.

Vous savez qu'autrefois.... Mais laissons le passé.

ACANTE.

Vous allez donc enfin être ma belle-mère?

ISABELLE.

Vous allez donc aussi devenir mon beau-père?

ACANTE.

Si j'ai changé, du moins, mon cœur, quoiqu'inconstant,
Ne s'est guère éloigné de vous en vous quittant,
N'a passé qu'à la mère, échappé de la fille,
Et n'a pas même osé sortir de la famille.

ISABELLE.

Vous voyez bien qu'aussi, prenant un autre époux,
Je tâche, en changeant même, à m'approcher de vous:
Il est vrai qu'on y peut voir cette différence,
Que vous changez par choix, moi par obéissance.

ACANTE.

Mais vous obéirez sans un effort bien grand.

ISABELLE.

Cela vous est, je pense, assez indifférent.

ACANTE.

Il me devroit bien l'être, après l'injuste flamme
Qu'un indigne rival a surpris dans votre ame.
Le marquis....

ISABELLE.

Vous pourriez croire mon cœur si bas,
Si lâche.....

ACANTE.

Eh! quel moyen de ne le croire pas?

ISABELLE.

Il ne falloit avoir pour moi qu'un peu d'estime.
Suivez, monsieur, suivez l'ardeur qui vous anime,
Rompez l'attachement dont nous fûmes charmés,
Brisez les plus beaux nœuds que l'amour ait formés;
Puisqu'il vous plaît enfin, trahissez sans scrupule
Ces serments si trompeurs, où je fus si crédule:
Portez ailleurs des vœux qui m'ont été si doux:
Mais épargnez au moins un cœur qui fut à vous;
Un cœur qui trop content de sa première chaîne,
La voit rompre à regret, et n'en sort qu'avec peine;
Un cœur trop foible encor pour qui l'ose trahir,
Et qui n'étoit pas fait enfin pour vous haïr.

ACANTE.

Vous voulez m'abuser, en parlant de la sorte:
Eh bien! ingrate, eh bien! abusez-moi, n'importe;
Trompez moi, s'il se peut, l'abus m'en sera doux;
Mon cœur même est tout prêt de s'entendre avec vous;
Mais faites que ce cœur dont je ne suis plus maître,

Soit si bien abusé, qu'il ne pense pas l'être.
J'ai peine à croire encor tout ce que j'ai pu voir.

ISABELLE.

Mais quoi donc?

ACANTE.

Le marquis caché chez vous ce soir,
Enfermé par vous-même.

ISABELLE.

On m'avoit fait entendre
Que vous aviez querelle.

ACANTE.

Ah! c'est mal vous défendre.
Mais le billet rompu, pour le marquis, si doux....

ISABELLE.

Vous ne savez que trop qu'il n'étoit que pour vous.

ACANTE.

Pour moi? N'avez-vous pas avoué le contraire?

ISABELLE.

Doit-on croire un aveu que le dépit fait faire?
Croyez plutôt Laurette.

ACANTE.

Hélas! si je la croi,
Vous aimez le marquis, vous me manquez de foi.

ISABELLE.

Laurette auroit bien pu me trahir de la sorte?

SCÈNE VIII.

ISABELLE, LAURETTE, ACANTE.

LAURETTE.

Que me donnerez-vous pour l'avis que j'apporte?

ISABELLE.

Perfide, te voilà!

ACANTE.

Fourbe!

ISABELLE.

Esprit dangereux!

LAURETTE.

Est-ce ainsi qu'on reçoit qui vient vous rendre heureux?

ISABELLE.

Toi qui nous as trahis!

LAURETTE.

Je n'en fais plus mystère,
J'ai fait pour vous brouiller tout ce que j'ai pu faire,
Mis le marquis en jeu pour y mieux réussir;
Mais qui vous a brouillés, veut bien vous éclaircir.

ACANTE.

Tu ne meurs pas de honte!

LAURETTE.

Eh pourquoi, je vous prie?
Est-ce une honte à moi qu'un peu de fourberie?
N'est-ce pas mon devoir?

ISABELLE.

Ton devoir!

LAURETTE.

En effet,
Que pouvez-vous blâmer en tout ce que j'ai fait?
Je n'ai qu'exécuté l'ordre de votre mère;
Votre amant, par malheur, avoit trop su lui plaire;
Sans doute elle avoit tort de vous l'oser ravir;
Mais c'étoit ma maîtresse, et j'ai dû la servir.

ISABELLE.

Tu n'as point eu pitié du trouble où tu nous jettes?

LAURETTE.

Allez, le mal n'est pas si grand que vous le faites;

L'amour n'est que plus doux après ces démêlés,
Et l'on s'en aime mieux, de s'être un peu brouillés.

ACANTE.

Tu nous as cependant engagés l'un et l'autre.

LAURETTE.

Je viens faire cesser et sa peine et la vôtre;
Mais il faut composer pour un avis si doux:
J'entends qu'il me remette en grâce auprès de vous.

ISABELLE.

Oui, dis.

LAURETTE.

J'entends qu'aussi monsieur soit sans colère
Pour notre ami Champagne.

ACANTE.

Oui, quoi qu'il ait pu faire,
Si tu veux l'épouser, je lui ferai du bien:
Hâte notre bonheur, nous aurons soin du tien:
Instruis-nous du succès qui nous rend l'espérance.

LAURETTE.

Le vieillard que Champagne avoit conduit en France,
Que ma maîtresse avoit fait pratiquer par nous,
Pour venir assurer la mort de son époux,
Pour ses péchés, sans doute, et pour sa honte extrême,
Au lieu d'un faux témoin, est son époux lui-même.

ISABELLE.

Mon père?

LAURETTE.

Oui, c'est mon maître; il est fort irrité
De l'oubli de madame en sa captivité:
De se faire connoître il a su se défendre,
Exprès pour la confondre, et pour la mieux surprendre:
Votre bonheur est sûr par cet heureux retour.

ACANTE.

Nous devons craindre encor mon père et son amour.

LAURETTE.

Un amour de vieillard aisément se surmonte:
Mon maître là-dessus l'a tant comblé de honte,
L'a si bien chapitré, qu'au point qu'il est confus,
Quand il voudroit vous nuire, il ne l'oseroit plus;
Il faut qu'il tienne enfin sa parole donnée,
Et mon maître au plus tôt veut voir votre hyménée.

ACANTE.

Se peut-il....

LAURETTE.

En transports ne perdez point de temps,
Venez trouver celui qui vous rendra contents.
Il brûle de vous voir, et lui-même m'envoie....

ISABELLE.

Allons.

ACANTE.

Allons enfin voir combler notre joie.

FIN DE LA MÈRE COQUETTE.

LA FEMME
JUGE ET PARTIE,

COMÉDIE,

PAR MONTFLEURY,

Représentée, pour la première fois, le 2 mars 1669.

NOTICE
SUR MONTFLEURY.

Antoine Jacob, fils d'un gentilhomme de la province d'Anjou, naquit à Paris en 1640. Il prit le surnom de Montfleury que Zacharie Jacob, son père, avoit porté lui-même en embrassant l'état de comédien qu'il exerça long-temps et dans lequel il mourut.

Montfleury fils avoit fait de bonnes études et fut reçu avocat, mais il quitta le barreau pour entrer au théâtre où il remplit avec succès l'emploi des rois. Il ne se rendit pas moins utile à ses camarades par les ouvrages qu'il a composés, dont la plupart ont été fort suivis dans leur temps, malgré l'indécence qui ne s'y fait que trop souvent remarquer.

Le Mariage de rien, sa première comédie, fut jouée en 1660, sous le nom de Jacob, attendu que n'étant pas encore au théâtre, il n'avoit pas pris à cette époque le surnom de Montfleury.

Il donna successivement, en 1661, *les Bêtes raisonnables*, comédie en un acte, en vers; en 1663 *le Mari sans femme*, comédie en cinq actes, en vers,

l'Impromptu de l'hôtel de Condé, comédie en un acte en vers, et *Trasibule*, tragi-comédie en cinq actes.

L'École des jaloux ou *le Cocu volontaire*, comédie en trois actes, en vers, parut pour la première fois en 1664; elle eut du succès. A ses reprises l'auteur changea ce titre en celui de *la Fausse Turquie*.

L'École des filles, comédie en cinq actes, en vers, jouée en 1666, réussit moins que la précédente : mais *la Femme juge et partie*, mise au théâtre, trois ans après, eut un succès extraordinaire. Cette pièce, que l'on donne encore assez souvent, est la seule de son auteur qu'on ait admise dans ce recueil.

Montfleury voulant répondre aux critiques que l'on avoit faites de sa pièce, en composa une en un acte, intitulée *le Procès de la Femme juge et partie*, qui fut donnée la même année 1669.

Le Gentilhomme de Beauce, comédie en cinq actes, en vers, jouée au mois d'août 1670, n'eut qu'un médiocre succès.

La Fille capitaine, comédie en cinq actes, en vers, fut représentée en 1672 et eut beaucoup de succès.

L'Ambigu comique ou *les amours de Didon*, tragédie en trois actes, et *le Comédien poëte*, comédie en cinq actes, parurent en 1673 : la première de ces deux pièces étoit entremêlée de trois intermèdes et fut jouée vingt-neuf fois.

Les trois dernières pièces que Montfleury ait fait représenter sont *Trigaudin* ou *Martin braillard*, comédie en cinq actes, jouée le 24 janvier 1674 ; *Crispin gentilhomme*, et *la Dame médecin*, l'une jouée en 1677 et l'autre en 1679.

Il paroît que Montfleury avoit quitté le théâtre avant 1678, puisque dans cette année Colbert l'envoya en Provence avec une commission très délicate : il s'agissoit de recouvrer des sommes que le parlement de cette province devoit au roi. Le ministère, content de sa conduite, le rappela en 1684 pour lui donner une place dans les fermes générales mais il tomba malade cette même année, à Aix, et y mourut le 11 octobre de l'année suivante, n'ayant encore que quarante-cinq ans.

PERSONNAGES.

BERNADILLE.
JULIE, en habit d'homme, sous le nom de Frédéric, et femme de Bernadille.
DON LOPE, amant de Constance.
CONSTANCE.
OCTAVE, confident de Julie.
BÉATRIX, suivante de Constance.
GUSMAN, valet de Bernadille.
Deux valets de Julie.

La scène est à Faro.

LA FEMME
JUGE ET PARTIE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

BÉATRIX, GUSMAN.

BÉATRIX.

N'ACHÈVERAS-TU point, babillard éternel?

GUSMAN.

Oui, notre maître est fou, je le garantis tel;
Je ne m'en dédis point, quoi que tu puisses dire.
J'en sais bien la raison, et cela doit suffire.

BÉATRIX.

Ne me diras-tu point, sans te faire prier,
Quelle est cette raison?

GUSMAN.

Quoi! se remarier?
Peut-il faire jamais de plus grande folie?

BÉATRIX.

Comment! un homme est fou quand il se remarie?

GUSMAN.

Non ; mais ce vieux bourru qui se veut engager,
De l'humeur dont il est, n'y devroit pas songer ;
Et si son bel esprit se régloit par le nôtre...

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Pourquoi ne veux-tu pas qu'il aime comme un autre?

GUSMAN.

Quoi ! s'étant une fois chargé d'une moitié,
Le ciel a regardé sa misère en pitié ;
Et, par une faveur et rare et sans égale,
D'un brevet d'homme veuf sa bonté le régale,
D'un brevet qui rendroit mille maris contents ;
Et loin de devenir plus sage à ses dépens,
Après avoir vécu trois ans dans le veuvage,
Il veut se marier, et tu veux qu'il soit sage?
Cela ne se peut pas.

BÉATRIX.

Quant à moi, franchement,
Je sens que je pourrois m'y résoudre aisément.
Qu'il est plaisant d'aimer ! et que le mariage
Est doux, lorsque l'on sait en faire un bon usage !

GUSMAN.

Quand même le motif qui l'y porte aujourd'hui
Seroit bon pour un autre, il ne vaut rien pour lui.
Est-ce qu'il ne craint point...

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Quoi?

GUSMAN.

Que cette dernière
Ne lui fasse le tour que lui fit la première?

BÉATRIX.

Sa vertu fut trop grande : elle n'en fit jamais.

Si tu veux m'obliger, laisse son ombre en paix.
Personne mieux que moi ne sut son innocence :
Car je servois Julie avant qu'être à Constance.

GUSMAN.

Quand mon maître le sut, ce fut par ton moyen.

BÉATRIX.

Je le dis, il est vrai ; mais il n'en étoit rien.
La crainte de la mort m'inspirant cette envie,
Je blessai son honneur pour me sauver la vie.

GUSMAN.

Explique-toi donc mieux pour m'en faire douter.

BÉATRIX.

Pour t'en mieux éclaircir tu n'as qu'à m'écouter.
J'aimois Mendosse alors : il m'aimoit tout de même
Et cherchoit à me voir avec un soin extrême.
Comme il m'avoit juré qu'il vouloit m'épouser,
Je croyois le pouvoir un peu favoriser ;
Et quand l'occasion m'en pouvoit être offerte,
Je laissois du jardin une porte entr'ouverte ;
C'étoit notre signal, et de cette façon
Nous nous voyions les soirs, sans donner de soupçon.
Mendosse vint un soir où tout, en apparence,
Sembloit contribuer à notre intelligence.
Bernadille soupoit chez un de ses amis,
Dont la maison étoit assez loin du logis ;
Julie étoit au lit, et notre tête-à-tête
Se trouva, pour ce coup, d'une longueur honnête.
L'entretien fut si long que Bernadille enfin
Revenoit à dessein d'entrer par le jardin ;
Il en étoit, je pense, à dix pas, sans escorte,
Alors que pour sortir Mendosse ouvroit la porte,

Qui s'étant aperçu que l'on faisoit du bruit,
Croyant qu'on l'épioit, sort, la ferme, et s'enfuit
Sa fuite fut fort prompte, et la nuit fort obscure.
Bernadille, enragé d'une telle aventure,
Jaloux et furieux de ce qu'il n'avoit pu
Reconnoître ou du moins suivre cet inconnu,
Un poignard à la main et la vue égarée,
Entre, et vient droit à moi : « Ta perte est assurée,
« Me dit-il. Tu mourras, si tu déguises rien;
« Apprends-moi mon malheur pour éviter le tien;
« Cet homme que j'ai vu, sortoit d'avec ma femme.
« Avoue-le, ou de ce fer je vais t'arracher l'âme. »
Interdite, et craignant surtout que le poignard
Ne me perçât trop tôt, si je parlois trop tard,
Je dis qu'il étoit vrai qu'il sortoit d'avec elle.

GUSMAN.

Quoiqu'il n'en fût rien?

BÉATRIX.

Oui, sa menace cruelle
Me fit appréhender tout d'un homme emporté;
Et craignant de mourir disant la vérité,
J'aimai bien mieux mentir, et me sauver la vie.

GUSMAN.

Sais-tu de quel malheur ta fourbe fut suivie?

BÉATRIX.

D'aucun; car dès qu'il eut l'aveu que je lui fis,
Il ne témoigna plus de colère.

GUSMAN.

Tant pis!

BÉATRIX.

Tant pis? Pourquoi tant pis? Fais-toi du moins entendre.

GUSMAN.

Tu ne sais pas pourquoi tant pis? Tu vas l'apprendre.
Ayant tiré de toi cet éclaircissement,
Bernadille cacha tout son ressentiment;
Et, quoique dans l'instant il n'en fit rien paroître,
Se croyant aussi sot qu'il méritoit de l'être,
Voulut perdre sa femme; et, dessus ton rapport,
Il la fit mourir.

BÉATRIX.

Lui?

GUSMAN, *apercevant Bernadille.*

Mais, je le vois qui sort.

BÉATRIX.

Gusman, ne me perds pas! Aussi bien elle est morte.

GUSMAN.

Quoi! je pourrois trahir mon maître de la sorte?
Et lui pourrois celer que c'est toi...

BÉATRIX.

Parle bas.
J'ai dedans ma cassette encor quatre ducats
Que je te donnerai, si tu veux n'en rien dire

GUSMAN.

D'accord; mais qu'ils soient prêts avant qu'il se retire.

(Béatrix s'en va.)

SCÈNE II.

BERNADILLE, GUSMAN.

GUSMAN.

Quoi! monsieur, sur le point de vous remarier,
Vous paroissez rêveur? Pouvez-vous oublier
Qu'il faut vous préparer pour cette grande fête?

BERNADILLE.

Malepeste, j'ai bien des choses dans la tête.
Je crains de faire ici quelque mauvais marché:
Quand on prend une femme, on est bien empêché.

GUSMAN.

Que craignez-vous, monsieur, lorsqu'une telle envie...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Si, par malheur pour moi, ma femme étoit en vie,
Et que, pour mes péchés, un jour, à point nommé,
Elle revînt après notre hymen consommé,
On pourroit d'un quartier allonger ma figure.

GUSMAN.

Votre femme, monsieur? Eh! par quelle aventure?
Les morts reviennent-ils? Ne m'avez-vous pas dit
Que vous aviez causé sa mort, et qu'un dépit
Ou bien ou mal fondé vous fit défaire d'elle?

BERNADILLE.

D'accord; mais la manière en fut un peu nouvelle.
Ton zèle m'est connu, je veux t'ouvrir mon cœur.
Tu sais que j'épousai jadis, pour mon malheur,
Julie?

GUSMAN.

Il m'en souvient.

BERNADILLE.

Qu'on vit brûler son âme,
Malgré nous et nos dents, d'une illicite flamme;
Et qu'enfin, m'efforçant d'en être convaincu,
J'appris, sans me vanter, qu'on me faisoit cocu?

GUSMAN, *à part.*

Ah! que sans les ducats....

BERNADILLE.

Instruit de mon offense

Je fis vœu d'être veuf, et le suis, que je pense.
Je feignis de vouloir aller pour quelque temps
A Cadix, où tous deux nous avions des parents;
Et pour tout ménager, sans en donner de marque,
Je gagnai, par argent, le patron d'une barque,
Qui m'engagea, dès-lors, sa parole et sa foi
Que tous ses gens et lui risqueroient tout pour moi.
A ce voyage feint je disposai Julie;
Quoique ce fût par mer, elle en parut ravie.
Le jour pris, nous partons, dissimulant toujours.
On prend une autre route, et nous voguons dix jours,
Tant qu'arrivés aux bords d'une île inhabitée,
Par mon commandement Julie y fut portée.
Voyant qu'on l'y laissoit, d'un ton piteux et doux,
Elle crioit : « Mon cher! pourquoi me quittez-vous? »
De peur d'être attendri par des douceurs pareilles,
Je lui tournois le dos, et bouchois mes oreilles;
Puis faisant volte-face, assez loin de ce lieu,
D'un grand coup de chapeau je lui fis mon adieu.
Après que je me fus vengé de cette sorte,
Quand je fus de retour, je dis qu'elle étoit morte;
Qu'outre les maux de cœur qui lui prenoient souvent,
Nous fûmes si battus de l'orage et du vent
Que la fièvre et la peur l'avoient d'abord saisie;
Que, malgré tous mes soins, ayant perdu la vie,
Ne pouvant prendre terre, il fallut consentir
A la jeter en mer, de crainte de périr;
Enfin donc, je jouai si bien mon personnage
Qu'on ne se douta point....

GUSMAN, *l'interrompant.*

Je sais bien davantage;
Car je sais bien, monsieur, que, vous étant vengé,

Vous prîtes le grand deuil, et fîtes l'affligé,
Et qu'à vous consoler chacun perdoit sa peine....
Mais je m'abuse enfin, ou cette crainte est vaine.
Vous n'avez rien appris d'elle depuis ce temps.

BERNADILLE.

Rien du tout. Cependant il s'est passé trois ans
Depuis qu'on la laissa dans cette île déserte.

GUSMAN.

Ah! ce terme est trop long pour douter de sa perte,
Je vous garantis veuf; et sans doute, monsieur,
Qu'elle y fut dévorée, ou mourut de douleur.

BERNADILLE.

Mais, pour te dire tout, je crains plus que Julie,
Ce blondin revenu depuis peu d'Italie.

GUSMAN.

Comment! vous le craignez?

BERNADILLE.

Oui, ce blondin charmant
Me semble familier plus que passablement.
Le drôle, sans façon, s'introduit chez Constance.
Il lui dit de grands mots, et même, en ma présence,
Il fait le bel esprit, l'enjoué, le coquet,
Et c'est un petit fat, qui n'a que du caquet,
Dont je ne dirois mot, n'étoit la conséquence;
Car ce galant qui voit si librement Constance,
Alors que je ne suis encor que protestant,
Étant époux, viendra chez moi, tambour battant.

GUSMAN.

Mais sa mère devroit empêcher....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Comment faire?
Elle lui dit assez qu'il n'est pas nécessaire

Que pour les visiter il prenne tant de soins ;
Elle dit à ses gens, dix fois le jour, au moins,
Qu'en cas qu'il y revienne, elle veut qu'on lui die,
Soit qu'elle y soit ou non, que sa fille est sortie.

GUSMAN.

Ne lui dit-on pas ?

BERNADILLE.

Oui ; mais il répond : « Ma foi !
« Tu te moques, mon cher, l'ordre n'est pas pour moi.
« Ne me connois-tu pas ? La bévue est fort bonne !
« C'est pour les importuns que cet ordre se donne. »
Quoi que l'on fasse enfin pour l'empêcher d'entrer,
Il monte effrontément, et, sans se déferrer,
Entre en marquis, et fait une galanterie
Du refus des valets, qu'il tourne en raillerie.
Qui diable se pourroit défendre de cela ?

GUSMAN.

Mais ne craignez-vous point don Lope ?

BERNADILLE.

Celui-là
Ne m'inquiète pas. Je viens, avec la mère,
Pour demain, sur le soir, de conclure l'affaire ;
Elle y doit disposer Constance. Après ceci,
Si le blondin s'y frotte, il verra !...

GUSMAN.

Le voici.

BERNADILLE.

Évitons-le.

(Il s'en va avec Gusman.)

SCÈNE III.

JULIE, *en homme, sous le nom de Frédéric,* OCTAVE.

JULIE.

Il m'a vue, et me fuit.

OCTAVE.

Mais, madame,
Ne vous souvient-il plus que vous êtes sa femme?

JULIE.

Il m'en souvient trop bien!

OCTAVE.

Il faut donc aujourd'hui,
Sans perdre plus de temps, vous découvrir à lui.

JULIE.

Ah! c'est ce que je crains... Il y va de ma vie.
Je veux savoir devant par quelle fantaisie
Il exposa mes jours dans ce pays désert;
Autrement je me perds.

OCTAVE.

Mais lui-même il se perd;
Car s'il faut qu'une fois il épouse Constance,
Rien ne le peut sauver. Aimez-vous la vengeance?
Laissez-le marier, et le faites...

JULIE, *l'interrompant.*

Tais-toi.
Une telle vengeance est indigne de moi...
Ce n'est pas, tu le sais, que pour m'ôter la vie...

OCTAVE, *l'interrompant.*

Madame, de vos maux je sais une partie;
Et sans des importuns qui sont venus vous voir,
J'ose m'imaginer que j'allois tout savoir.

JULIE.

Oui, j'ai connu ton zèle, et ma reconnoissance
A ta fidélité doit cette récompense;
Outre qu'ayant besoin de ton adresse ici,
Du cours de mes malheurs tu dois être éclairci.
Tu sais qu'on me laissa dans une île deserte,
Que je n'attendois plus que l'heure de ma perte,
Quand je vis, sur le soir, un vaisseau. Par mes cris,
Qui s'y firent entendre, un pilote surpris,
Met la chaloupe en mer, fait ramer, me vient prendre.
Étant dans le vaisseau, chacun vouloit apprendre
Qui dans un tel état avoit pu me laisser;
Et moi, je les priai tant de m'en dispenser
Que leur civilité fut enfin assez grande
Pour ne me faire plus de semblable demande.
Ceux à qui mon malheur sembla le plus touchant
M'apprirent que j'étois dans un vaisseau marchand;
Qu'ils ne se pouvoient pas écarter de leur route,
Ni retourner pour moi sur leurs pas.

OCTAVE.

Je m'en doute.

JULIE.

Que la nécessité leur faisoit cette loi,
Qu'ils voguoient à Venise, et que c'étoit à moi
A voir si je voulois demeurer ou les suivre.
La crainte de la mort et le désir de vivre
Font que, sans balancer, d'abord je me résous
A les suivre.

OCTAVE.

Ma foi! j'aurois fait comme vous,
Quand ils auroient fait voile aux Indes. Notre vie...

JULIE, *l'interrompant.*

Enfin, pour t'achever un récit qui m'ennuie,
J'arrivai dans Venise, où voulant librement
Songer pour mon retour à mon embarquement,
Je crus sous cet habit être plus assurée.
Une bague de prix, qui m'étoit demeurée,
Servit à ce dessein. Je cherchois chaque jour
Quelque commodité pour hâter mon retour,
Lorsque, par un bonheur, qui m'a cent fois surprise,
Je vis un jour le duc sur le port de Venise,
Qui, comme font partout les gens de qualité,
Voyageoit seulement par curiosité.
Je crois t'avoir appris que le duc de Médine
Est seigneur où mes maux ont pris leur origine,
Et qu'avant mon départ je l'avois vu souvent :
Ainsi je le connus assez facilement;
Et, comme entre étrangers librement on s'assemble,
Je lui fais compliment, et nous parlons ensemble.
Il me demanda fort d'où j'étois, et je pris
Le nom de Frédéric, et lui dis mon pays.
Le duc me témoigna bien du plaisir d'apprendre
Que j'étois son sujet, et me pria d'attendre;
Même, en nous séparant, il me fit protester
Qu'avant la fin du jour j'irois le visiter.
Je le vis plusieurs fois. Il prit, de cette sorte,
Pour moi, sans me connoître, une amitié si forte
Que ne pouvant quasi se passer de me voir,
Il me dit à la fin qu'il me vouloit avoir.
De sa civilité me trouvant fort surprise,
Je dis que j'étois prêt à partir de Venise,
Pour aller en Espagne. Il me jura cent fois
Qu'il seroit de retour, au plus tard, dans six mois;

Qu'il vouloit visiter Naples, Rome et Florence;
Qu'après pour son retour il feroit diligence.
Sa prière, et l'espoir de m'en faire un appui,
Lorsque je me verrois de retour avec lui,
Pour savoir le dessein de mon époux volage,
Me firent consentir à faire ce voyage,
Que je n'aurois pas fait, si le duc dans ce temps
M'eût dit qu'à son voyage il eût été trois ans.

OCTAVE.

Votre retour est doux, par l'espoir qu'il vous donne.
Votre époux vous a vue; et ce qui m'en étonne
Est qu'il ne vous ait point reconnue.

JULIE.

Eh! comment
Me reconnoîtroit-il sous ce déguisement?
Depuis plus de trois ans il croit que je suis morte,
Et mon teint a depuis bruni de telle sorte,
Du hâle et du chagrin que mon sort me causoit,
Qu'il faudroit s'étonner s'il me reconnoissoit.

OCTAVE.

Je crains que vous n'ayez brouillé sa fantaisie,
Et qu'il n'ait pris de vous un peu de jalousie,
Vous voyant si souvent chez Constance.

JULIE.

Entre nous,
J'ai fait ce que j'ai pu pour le rendre jaloux.
J'affecte, dès que j'entre, en faisant l'idolâtre,
Tout ce qu'a d'enjoué l'amour le plus folâtre,
Les discours, les transports les plus passionnes,
De parler à l'oreille, et de lui rire au nez.
En voyant son dépit, mon chagrin se dissipe:
Je fais le goguenard, je ris, je m'émancipe;

Après je fais le beau, le jeune homme, le fat.
Constance ne hait pas qu'on vante son éclat.
A son humeur ainsi la mienne s'accommode:
Je cajole à propos, je badine, à la mode;
Je lui serre les doigts, je lui baise la main:
Je vante la blancheur de son bras, de son sein,
Son embonpoint, sa taille et sa beauté parfaite;
Je fais le doucereux, et m'épuise en fleurette;
Et fais mille façons qu'on ne peut exprimer,
Pour le faire enrager, et pour m'en faire aimer.

OCTAVE.

Quel est donc votre but?

JULIE.

C'est d'engager Constance.
Mon traître à son hymen bornant son espérance,
Voudroit de ce dessein précipiter l'effet;
Mais je sais qu'elle m'aime, autant qu'elle le hait.

OCTAVE.

Mais n'aime-t-elle point don Lope?

JULIE.

Tout de même.
Il s'en flatte en secret, et croit fort qu'elle l'aime:
Mais quoique chaque jour il lui rende des soins,
Constance assurément ne m'en aime pas moins.

SCÈNE IV.

BERNADILLE, JULIE, OCTAVE.

BERNADILLE, *à part, sans voir Julie.*

Allons voir si Constance est enfin résolue....
(Apercevant Julie.)
Quoi! toujours cet objet me choquera la vue?

OCTAVE, *à Julie.*

Bernadille revient.

JULIE, *à Bernadille.*

Peut-on savoir, monsieur,
Comment vous vous portez aujourd'hui?

BERNADILLE.

Trop d'honneur!

(A part.)

Je me porte fort bien.... Ah! le sot personnage!
Morbleu!

JULIE.

Les amoureux ont toujours bon visage:
Aussi, pour en parler avec sincérité,
Quiconque se marie, a besoin de santé.

BERNADILLE.

Comme d'autres.

JULIE.

Bien plus; car je me persuade
Que la douleur de l'un, voyant l'autre malade,
Mêle trop d'amertume à des moments si doux.
Qu'en dites-vous, monsieur?

BERNADILLE.

Je m'en rapporte à vous.

JULIE.

Que j'aurai de plaisir à vous voir une femme,
De qui l'amour réponde à l'ardeur de votre âme,
Et dans qui vous trouviez des vertus, des appas!
Ah! je voudrois déja la voir entre vos bras.
Pour cet heureux moment je meurs d'impatience!

BERNADILLE.

Vous n'en serez pourtant guère mieux, que je pense?

JULIE.

Peut-être.

BERNADILLE.

Peut-être?

JULIE.

Oui, j'en prétends être mieux.

BERNADILLE.

En quoi donc, s'il vous plaît?

JULIE.

Vous êtes curieux.
Je prétends partager, si l'hymen vous assemble,
La joie et les douceurs que vous aurez ensemble;
Et qu'enfin, par l'effet d'un transport d'amitié,
Mon cœur de vos plaisirs ressente la moitié.
Oui, je prétends enfin que votre femme m'aime,
Et qu'elle soit autant à moi comme à vous-même,
Savoir tous vos secrets et tous vos entretiens,
Confondre mes soupirs sans cesse avec les siens,
Et, fussiez-vous toujours près d'elle en sentinelle,
Passer, quand je voudrai, quelques nuits avec elle.
Je prétends que mes soins, par les siens secondés....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Alte-là, je vois bien ce que vous prétendez:
Vous vous expliquez bien, monsieur; et la manière
En est intelligible, et même familière.
Enfin vous prétendez, quand j'aurai ma moitié,
L'aimer?... Bon!... Que pour vous elle ait de l'amitié?

JULIE.

Sans doute.

BERNADILLE.

Que son cœur, flattant votre tendresse,
Ne s'effarouche pas pour un peu de foiblesse?

Et, sans mettre vos feux, ni les siens au hasard,
Que de tous nos plaisirs vous aurez votre part?

JULIE.

Oui.

BERNADILLE.

Sans en excepter ceux... Là, ceux que ma flamme...

JULIE.

Comment ceux?

BERNADILLE.

Ceux enfin qui la feront ma femme?

JULIE.

Sans réserve, et je veux que de semblables nœuds....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Enfin, que nous n'ayons qu'une femme à nous deux?

JULIE.

Justement.

BERNADILLE, *ironiquement.*

Il faudra ménager notre absence?

JULIE.

Non, je veux que ce soit même en votre présence,
Et vous le souffrirez, sans en dire un seul mot.

BERNADILLE.

Je ne croyois donc pas être encore si sot!
Vous seriez, vous flattant d'un espoir si frivole,
Assez fat, puisqu'il faut qu'enfin je vous cajole,
Pour croire qu'à mes yeux vous puissiez ménager
Une bisque amoureuse, et l'heure du berger?
Qu'aux soins de votre amour mon humeur s'accommode?
Et qu'enfin devenant pour vous mari commode,
Je partage avec vous mon lit, de temps en temps?
Hein?

JULIE, *en riant.*

Hé!

BERNADILLE.

Quoi?

JULIE.

Franchement, c'est à quoi je m'attends,
Pourquoi dissimuler?

BERNADILLE.

C'est parler sans peut-être.
Savez-vous que chez moi j'ai plus d'une fenêtre,
Et, si vous prétendez y venir coquetter,
Que vous y pourriez bien apprendre à dessauter?
Et que vous commencez à m'échauffer la bile?

JULIE.

Ce que vous demandez est donc fort inutile,
Et c'est de mes desseins vous informer en vain;
Car vous vous mariez?

BERNADILLE.

Pas plus tôt que demain.

JULIE.

Constance est bien heureuse, et le ciel lui fait grâce!
Ah! que j'aurois de joie à remplir cette place!
De posséder en vous le cœur et l'amitié
D'un homme....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Brisons là; c'est trop de la moitié.
Mon entretien a peu de quoi vous satisfaire:
Lorsque l'on se marie, on n'est pas sans affaire.
J'ai dessus mon hymen des ordres à donner,
Des articles à faire, un contrat à signer,
Une maîtresse à voir, qui brûle d'être nôtre,
Des parents à prier, tant d'un côté que d'autre,

Et vous n'avez plus rien à me faire savoir;
C'est pourquoi je vous dis, serviteur, et bon soir.
(Il s'en va.)

SCÈNE V.

JULIE, OCTAVE.

OCTAVE.

Il va se marier, et la chose vous touche :
Cette nouvelle doit vous faire ouvrir la bouche....
Vous y rêvez en vain, il faut vous découvrir.

JULIE.

Oui; mais je dois songer à ne le pas aigrir,
Et ménager l'ardeur et l'esprit de ce traître,
Pour ne pas m'exposer, en me faisant connoître....
Je vais m'y préparer, et songer aux moyens
De conserver mes jours, sans hasarder les siens.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

BERNADILLE, GUSMAN.

BERNADILLE.

Ah ! que je viens d'apprendre une heureuse nouvelle !
Que j'en conçois d'espoir !

GUSMAN.

Tant mieux.... Mais quelle est-elle ?
Peut-on la demander, et l'apprendre ?

BERNADILLE.

En deux mots,
J'ai trouvé le secret de me mettre en repos,
De voir d'un heureux sort ma disgrâce suivie,
Et mettre en sûreté mon honneur et ma vie....
(*Montrant sa tête.*)
Mais cela part de là. Quand on a de l'esprit,
On vient à bout de tout.

GUSMAN.

Aurez-vous bientôt dit ?
Et saurons-nous enfin....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Tu sais bien que Mizante
Étoit ici prevôt ?

GUSMAN.

Oui.

BERNADILLE.

Sa charge est vacante.

GUSMAN.

Comment! seroit-il mort?

BERNADILLE.

Non; mais enfin le roi,
Par le moyen du duc, lui donne un autre emploi.

GUSMAN.

Et que vous fait cela? Faites-moi donc entendre
Quelle part vous prenez....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Tu ne saurois comprendre
Quel espoir j'en conçois.

GUSMAN.

Non. Qu'en espérez-vous?

BERNADILLE.

Je la veux demander.

GUSMAN.

Vous?

BERNADILLE.

Oui.

GUSMAN.

Pour qui?

BERNADILLE.

Pour nous.

GUSMAN.

Vous prevôt?

BERNADILLE.

Et je veux avec ce privilège....

GUSMAN, *l'interrompant.*

Est-ce dans un moulin que l'on tiendra le siège?

BERNADILLE.

Maraud! de temps en temps vous vous émancipez.

GUSMAN.

Mais dedans ce projet, monsieur, vous vous trompez;
Il faut savoir beaucoup.

BERNADILLE.

Nos ducats, que je pense,
Suppléront au défaut de notre insuffisance.

GUSMAN.

Cela ne se vend point. Vous savez qu'aujourd'hui
C'est le duc qui la donne, elle dépend de lui;
Que le mérite seul....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Ta raison n'est pas forte.
Le mérite est un sot, si l'argent ne l'escorte.
Vouloir sans intérêt faire agir la faveur,
C'est savoir mal son monde, et risquer son bonheur;
Mais avec ce secours, pour peu qu'on sollicite,
L'argent passe, morbleu! sur le ventre au mérite.
Outre, sans vanité, que l'on rencontre en moi
Tout ce qu'il faut avoir pour faire un tel emploi,
J'aime fort peu le sang; et, pourvu qu'on me donne,
Je ne pourrai jamais faire pendre personne.
Cinquante faussetés ne me coûteront rien
Pour servir mes amis, si l'on en use bien.
Je sais tenir long-temps un procès dans sa source,
Et juridiquement pressurer une bourse.
Je sais lire partout, belle écriture ou non.
Et bien ou mal enfin, je sais signer mon nom.
Pour mon visage, il a, sans paroître farouche,
Quelque chose de grand.

GUSMAN.

Oui, monsieur, c'est la bouche.

Être fort âpre au gain, et guère scrupuleux,
Et juge, est un secret pour n'être jamais gueux;
Et vous avez raison de voir si la fortune....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Dis que j'ai des raisons. Je n'en ai pas pour une.
Quelqu'un pouvant savoir, ou, du moins, se douter
De la mort de ma femme, on peut m'inquiéter.
Tout se sait, tôt ou tard; mais quand je serai juge,
Ma charge et mon pouvoir deviendront mon refuge.
Je la veux donc briguer, et l'emporter d'assaut,
Dussé-je l'acheter dix fois ce qu'elle vaut.
Frédéric peut beaucoup près du duc de Médine;
Pour me la procurer c'est lui que je destine.
C'est un aventurier, quoiqu'il soit mon rival,
A qui deux cents ducats ne siéront pas trop mal.

GUSMAN.

Sans intérêt, monsieur, il vous rendra service.

BERNADILLE.

Je crois bien qu'il pourroit me rendre cet office:
Mais le drôle, peut-être, en me rendant content,
Prétendroit me servir, à la charge d'autant;
Et c'est dont je lui veux supprimer l'espérance.
Tant tenu, tant payé.

GUSMAN.

Le voici qui s'avance.

SCÈNE II.

JULIE, BERNADILLE, GUSMAN.

BERNADILLE, *à part.*

Qu'il est rêveur !... N'importe, il le faut approcher.

(*A Julie.*)

Je vous trouve à propos, et j'allois vous chercher.

JULIE, *à part, se promenant et rêvant, sans l'entendre.*

Faut-il me découvrir, sans savoir la manière....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Monsieur, j'allois chez vous vous faire une prière.

JULIE, *à part, sans l'entendre.*

Que le sort m'est contraire, et qu'un pareil malheur....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

J'allois vous demander une grâce.

JULIE, *l'apercevant.*

Ah ! monsieur,

Pour vous prouver mes soins, tout me sera facile.
Que mon bonheur est grand, si je vous suis utile !
L'honneur de vous servir sera pour moi si doux
Que jamais....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Franchement, j'ai fait grand fonds sur vous.

JULIE.

Ah ! si j'ose, à mon tour, vous faire une prière,
C'est d'en user toujours de la même manière....
Mais sachons quel motif vous amène vers moi.

BERNADILLE.

Je veux solliciter près du duc un emploi.

JULIE.

Quel ?

BERNADILLE.

Celui de prevôt. Auprès de sa personne
Nous savons quel crédit votre vertu vous donne;
Et si vous en parlez, nous n'avons pas douté....

JULIE, *l'interrompant.*

Oui, j'y puis quelque chose, et j'en suis écouté;
Et je ne pense pas que le duc me refuse.

BERNADILLE.

Au reste, nous savons un peu comme on en use
Et, pour remercier plus agréablement,
Mettre deux cents ducats au bout d'un compliment.
C'est de quoi je prétends, sans que rien m'en dispense,
Assaisonner vos soins et ma reconnoissance.

JULIE.

Non, je ne veux de vous rien que de l'amitié;
Si vous m'en promettez, je me tiens trop payé.
Votre bien est pour vous une foible ressource :
J'en veux à votre cœur, non pas à votre bourse.
Pourvu que vous m'aimiez, je serai trop content.

BERNADILLE, *bas, à Gusman.*

Ne te l'ai-je pas dit? à la charge d'autant!...
(*A Julie.*)
Un service pareil veut une récompense.

JULIE.

De grâce! finissez un discours qui m'offense.
Vous pourrai-je compter au rang de mes amis?
Répondez.

BERNADILLE.

Quant à moi, je vous suis tout acquis.

JULIE.

Que je me tiens heureux, après un tel service,
S'il faut que pour jamais l'amitié nous unisse!

Mon cœur, sur votre aveu, se flatte de cela,
Vous me la promettez?

BERNADILLE.

Tout ce qu'il vous plaira.

JULIE.

Allez, de mon crédit vous pouvez tout attendre.
De ce pas, près du duc je vais pour vous me rendre;
Je ferai mes efforts pour vous voir satisfait.

BERNADILLE.

Et nous saurons tantôt ce que vous aurez fait.

(*Il s'en va avec Gusman.*)

SCÈNE III.

JULIE, *seule.*

Son dessein m'offre assez de quoi me satisfaire,
Et la faveur du duc me sera nécessaire.
Je passerai le jour fort agréablement,
Si je ne fais agir mon crédit vainement....
Mais Constance paroît. Touchant mon infidèle,
Je me veux un moment égayer avec elle.
Je songe à l'engager.

SCÈNE IV.

CONSTANCE, BÉATRIX, JULIE.

CONSTANCE, *à Julie.*

Vous devez être instruit
A quelle extremité mon malheur me réduit;
Et vous devez savoir à quel point j'appréhende
L'époux à qui l'hymen veut que mon cœur se rende.
Avecque tant d'amour, verrez-vous sans douleur
Que mon devoir vous ôte et ma main et mon cœur?

JULIE.

Non ; que sur ce sujet votre esprit se rassure :
J'y prends trop d'intérêt pour le laisser conclure.

CONSTANCE.

Ne me déguisez rien ; pouvez-vous espérer....

JULIE, *l'interrompant.*

Vous faut-il des serments pour vous en assurer ?
Puissé-je, pour souffrir une gêne éternelle,
Éprouver à vos yeux la mort la plus cruelle ;
Que la foudre du ciel m'écrase à vos genoux,
Si tant que je vivrai vous l'avez pour époux.
Après cela, madame, êtes-vous satisfaite ?

CONSTANCE.

Je dois beaucoup aux soins d'une ardeur si parfaite.

JULIE.

Non que je le méprise : il est riche, et je croi
Que sans doute il seroit mieux votre fait que moi ;
Mais puisqu'à cet hymen votre cœur est contraire,
Pour vous en garantir, je sais ce qu'il faut faire.

CONSTANCE.

Ah ! vous ne sauriez mieux me prouver votre foi

JULIE.

En travaillant pour vous, je travaille pour moi ;
Je mourrois de douleur si vous étiez sa femme.

CONSTANCE.

Et peut-être sans vous, cet hymen....

JULIE, *l'interrompant.*

Quoi ! madame,
Si le ciel eût plus tard conduit ici mes pas,
Bernadille eût été maître de tant d'appas,
De ce cœur, de ces lis ? Ah ! cette seule idée
Rend d'un courroux si grand mon âme possédée

Que, n'ayant contre lui plus rien à ménager,
J'aurois assurément mis sa vie en danger.

CONSTANCE.

Que j'aime ce courroux, Frédéric! Que votre âme,
Par ce jaloux transport, marque bien votre flamme!
De vos feux, il est vrai, l'aveu me semble doux;
Mais on trouve si peu d'hommes faits comme vous
Que quel que soit l'effet d'une flamme si prompte,
Un vainqueur comme vous ne me fait point de honte.
Il est si mal-aisé....

JULIE, *l'interrompant.*

— Sans vanité, je croi
Que l'on trouve fort peu d'hommes faits comme moi :
Mais un défaut, pour vous de très mauvais présage,
Fait que je n'ai pas lieu d'en tirer avantage.
Malgré tout le bonheur qui semble m'accabler,
Je doute que pas un voulût me ressembler.
Ainsi, pour bien régler mes transports sur les vôtres,
Je n'en vaudrois que mieux d'être comme les autres.

CONSTANCE.

Vous êtes trop modeste, et ce discours sied mal
A ceux dont le bonheur au mérite est égal.
A vous voir si bien fait, aisément on devine....

JULIE, *l'interrompant.*

Il ne faut pas toujours se régler sur la mine.

CONSTANCE.

Votre esprit et votre air font que l'on se résoud...

JULIE, *l'interrompant.*

J'ai de l'extérieur, madame; mais c'est tout.
Je doute que cela puisse vous satisfaire.

CONSTANCE.

On est assez parfait quand on a de quoi plaire.

JULIE.

Quoi ! vous pourrez m'aimer, étant ce que je suis ?

CONSTANCE.

Pouvez-vous en douter, après ce que je dis ?

JULIE, *l'embrassant.*

Souffrez qu'après l'espoir où cet aveu m'engage,
Je vous donne ma main, et ce baiser pour gage.

CONSTANCE.

Ah ! ne m'offensez pas, Frédéric, et sachez....

JULIE, *l'interrompant.*

Eh quoi ! pour un baiser vous vous effarouchez ?
Je veux pourtant régler mes désirs sur les vôtres,
Et vous accoutumer à m'en souffrir bien d'autres.
Oui, je prétends vous voir, avant la fin du jour,
Dans mes embrassements éteindre votre amour.

CONSTANCE, *à part.*

(*A Julie.*)

Je crois qu'il perd l'esprit.... Frédéric, si votre âme
Prétend que mon aveu m'engage....

JULIE, *l'interrompant.*

Non, madame,
Quelque espoir dont pour vous mon cœur se soit flatté,
Avec moi votre honneur est fort en sûreté.
Le ciel à mes desseins, comme à vos vœux contraire,
Ne m'a pas sur ce point permis de vous déplaire ;
Et la nature enfin, malgré ces mouvements,
A donné fort bon ordre à mes emportements.

CONSTANCE.

Aussi par le respect, et par la retenue,
La flamme d'un amant est toujours mieux connue.
Sans ces petits transports, que je n'approuve point,
Vous seriez à mes yeux aimable au dernier point ;

Je chérirois vos soins : votre entretien, vos plaintes,
Porteroient à mon cœur de sensibles atteintes;
Mais enfin ce défaut excite mon courroux.
Ainsi, jusqu'à présent, je puis dire de vous
Que, pour vous faire aimer, il vous manque une chose.

JULIE.

Cela peut être vrai; mais je n'en suis pas cause.
Je le sais mieux que vous, et cependant il faut...

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Lorsque l'on reconnoît en soi quelque défaut,
Il faut s'en corriger, et que notre amour cède.

JULIE.

Il est vrai; mais le mien est un mal sans remède,
Et, pour l'amour de vous, j'en suis au désespoir!...
Mais enfin le plaisir que je prends à vous voir
Me fait presque oublier que dans cette journée
Je dois vous affranchir d'un fâcheux hyménée.
Je vais m'y préparer.

CONSTANCE.

Souvenez-vous, du moins,
Que mon repos dépend du succès de vos soins;
Et que si vous m'aimez....

JULIE, *l'interrompant.*

Ah! vous aurez, madame,
Avant la fin du jour, des preuves de ma flamme;
Et je prétends enfin que l'hymen, dès demain,
Réunisse à jamais ce cœur et cette main.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE V.

CONSTANCE, BÉATRIX.

CONSTANCE.

Hélas ! qu'un tel espoir me rassure et me flatte !
Et s'il faut aujourd'hui que son amour éclate,
Qu'il rompe cet hymen....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Quoi donc ! ce marmouset,
Avec son beau langage, et son ton de fausset,
Avec son poil blondin, transplanté sur sa tête,
Vous plairoit pour époux, et vous seriez si bête
Que de le préférer à don Lope ?

CONSTANCE.

Entre nous,
Frédéric, tel qu'il est, me plairoit pour époux.

BÉATRIX.

Ce qu'il a de meilleur, je crois que c'est la langue ;
Mais le méchant régal enfin qu'une harangue !
Madame, franchement, ce n'est pas votre fait ;
Et vous courez hasard, outre qu'il est mal fait,
Quoiqu'il soit grand causeur, et fort sur la fleurette,
D'en être mal, vous dis-je, et très mal satisfaite.
Je vous dis nettement ce que j'ai sur le cœur :
Il ressemble à ces gens qui nous portent malheur,
Il a le menton chauve.

CONSTANCE.

Eh bien, qu'en veux-tu dire ?

BÉATRIX.

Que don Lope vaut mieux.

CONSTANCE.

Béatrix aime à rire....
Mais Frédéric, en tout, me semble sans égal.

BÉATRIX.

Mais don Lope, madame, est galant, libéral.
Quoiqu'il soit un peu brusque, il a de la naissance,
Et vous fut cher.

CONSTANCE.

Tais-toi.... Le voici qui s'avance.
Son courroux contre moi va d'abord éclater.
Il sait qu'on me marie, et je veux l'éviter.

BÉATRIX.

Mais vous ne vous sauriez dispenser de l'entendre.

SCÈNE VI.

D. LOPE, CONSTANCE, BÉATRIX.

D. LOPE, *à Constance.*

MADAME, si j'en crois ce que je viens d'apprendre,
Je vous perds, et demain l'on vous donne un époux.
Bernadille a-t-il pu vous obtenir de vous?
Ce cœur, qui fut pour moi jusqu'à présent sensible,
A-t-il trouvé pour lui le changement possible?
Recevrez-vous sa main sans faire aucun effort,
Pour adoucir le coup qui doit causer ma mort?
Faut-il, sans murmurer, que ce cœur me trahisse?

CONSTANCE.

Don Lope, on me l'ordonne; il faut que j'obéisse.
Ma mère en sa faveur dispose de ma foi.
Si mon cœur fut à vous, ma main n'est pas à moi;
Je dois par son aveu....

D. LOPE, *l'interrompant.*

Dites plutôt, madame,
Que l'éclat de son bien a su toucher votre âme;
Qu'au défaut de l'amour, qui vous est odieux,
L'argent pour un brutal vous fait ouvrir les yeux;
Que mon âme, pour vous trop facile à surprendre,
Du piège où j'ai donné, devoit mieux se défendre,
Et que le désespoir d'un cœur comme le mien....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Ces transports de courroux n'aboutissent à rien.
Il faut, à nos plaisirs quand le malheur succède,
Se payer de raison, quand il est sans remède.
Faites ce que pour vous j'ai fait jusques ici.
Vous m'aimiez, disiez-vous; je vous aimois aussi.
Vos yeux qui me cherchoient avec un soin extrême,
M'ont vue avec plaisir: je vous ai vu de même.
Mon cœur d'un vain espoir ayant su se flatter,
Dans ses empressements a su vous imiter;
Et préférant enfin votre ardeur à toute autre,
Mon cœur, jusqu'à présent, s'est réglé sur le vôtre.
Puisqu'enfin à changer mon âme se résout,
Changez, à mon exemple, et m'imitez en tout.
Si pour un riche époux je vous suis infidèle,
Prenez une maîtresse et plus riche et plus belle;
Cherchez, à mon exemple, à vous mieux engager,
Et profitons tous deux du plaisir de changer.

D. LOPE.

Il faudroit le pouvoir, ingrate! et ne pas être
Esclave d'une amour que vous avez fait naître.
Quoi! le plus grand effort que vous fassiez pour nous
Est de me conseiller de changer comme vous?

L'intérêt vous aveugle, et votre cœur se jette
Dans les bras du premier qui s'offre, et qui l'achète?
Je vois trop qu'un objet sans amour et sans foi
Méritoit peu les soins d'un homme comme moi.

CONSTANCE.

Il falloit moins l'aimer, et ne pas y prétendre.

D. LOPE.

Ah! je ne savois pas que ce cœur fût à vendre....
Mais l'amour et le temps puniront ces mépris,
Et vengeront l'ardeur dont le mien est épris.
J'en conçois de la joie, et votre hymen m'en donne,
Songeant pour quel époux votre cœur m'abandonne.
Oui, ce cœur méprisé ne désespère pas
Que vous ne regrettiez ma perte entre ses bras,
Et que le désespoir de vous voir sa captive....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Adieu; je vous croirai, si tout cela m'arrive.
(Elle s'en va.)

SCÈNE VII.

D. LOPE, BEATRIX.

D. LOPE.

Dieux! quelle indifférence! Ah! Béatrix!

BÉATRIX.

Eh bien?

D. LOPE.

Epouser Bernadille!

BÉATRIX.

Elle n'en fera rien

D. LOPE.

Et tu vois cependant comme elle s'y dispose.
Dis-moi de son secret si tu sais quelque chose.

BÉATRIX.

Cela m'est défendu.

D. LOPE.

Eh! de grâce, apprends-moi
Ce qui peut l'obliger à me manquer de foi.
Comment à cet hymen s'est-elle résolue?
Quel charme et quel appât ont ébloui sa vue?

BÉATRIX.

Mais vous me promettez de la discrétion?

D. LOPE.

Je n'en manquai jamais.... Voici ma caution....
(Il tire sa bourse et lui présente quatre louis.)
Prends ces quatre louis.

BÉATRIX, *hésitant à prendre l'argent.*

Monsieur....

D. LOPE.

Prends-les, te dis-je.

BÉATRIX, *hésitant encore.*

Mais, monsieur....

D. LOPE.

Prends, je sais connoître qui m'oblige;
Ne me fais point languir, apprends-moi ce que c'est.

BÉATRIX, *prenant l'argent.*

Vous saurez.... (je vous sers au moins sans intérêt)
Qu'elle aime Frédéric.

D. LOPE.

Elle l'aime! Ah! l'ingrate!
L'aime-t-il?

BÉATRIX.

Il le dit; et, de plus, il la flatte
De rompre son hymen, et d'être son époux;
Et c'est pourquoi Constance est si fière pour vous.

D. LOPE.

Qui l'eût jamais pensé qu'une âme si volage....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Adieu, je n'oserois demeurer davantage;
Et si je ne la suis, elle se doutera....

D. LOPE, *l'interrompant.*

Au moins....

BÉATRIX, *l'interrompant aussi.*

Vous saurez tout ce qui se passera.

D. LOPE.

Ma flamme, en ta faveur, sera reconnoissante,
Et je prétends....

BÉATRIX.

Monsieur, je suis votre servante.
(Elle s'en va.)

SCÈNE VIII.

D. LOPE, *seul.*

L'AMOUR de Frédéric l'emporte sur le mien!
Il prétend l'épouser!... Je l'empêcherai bien.
Quelque aimable à ses yeux que ce rival puisse être,
Ce n'est que par ma mort qu'il peut s'en rendre maître...
Cherchons-le; et s'il nous fait soupirer vainement,
Faisons-lui voir où va notre ressentiment.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CONSTANCE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Maudit soit mille fois, autant homme que femme,
Quiconque, comme vous, a de l'amour dans l'âme!

CONSTANCE.

Qui t'oblige à pester ainsi contre l'amour?

BÉATRIX.

Vous me faites jaser avec vous nuit et jour:
A peine de dormir ai-je quelque espérance,
Que pour m'en empêcher votre plainte commence;
Vous avez de l'amour, et ce cœur gros d'espoir
Fait dépense en soupirs, du matin jusqu'au soir.
L'hymen qu'on vous propose est pour vous un supplice;
Et moi, qui n'en puis mais, il faut que j'en pâtisse.

CONSTANCE.

Puisque je t'ai tant dit que la crainte et l'amour,
Sur l'hymen que je crains, m'agitent tour-à-tour,
Te faut-il étonner si tu les vois paroître?
Plutôt que de mon cœur Bernadille soit maître,
Le transport d'un amour, caché jusques ici,
Éclatera....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Tout doux, madame, le voici....
Rengaînez.... Il vous faut jouer un autre rôle.

SCÈNE II.

BERNADILLE, CONSTANCE, BÉATRIX.

BERNADILLE, *à part, sans voir Constance.*

Voyons si Frédéric est homme de parole....
(*Apercevant Constance.*)
Mais j'aperçois Constance : il la faut approcher....
(*A Constance.*)
Je ne savois que faire, et j'allois vous chercher.
Bon jour.

BÉATRIX, *à part.*

Fort bien !

BERNADILLE, *à Constance.*

Enfin, vous voyez Bernadille,
Avec qui vous perdrez la qualité de fille.
Avant que le soleil soit demain occupé,
Nous nous verrons de près, ou je suis bien trompé.
Je crois qu'un tel discours ne sauroit vous déplaire ?
Mes ordres sont donnés pour tout ce qu'il faut faire.

CONSTANCE.

Quels habits vous fait-on ? Il faut qu'un homme veuf....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

A quoi bon des habits ? le mien est presque neuf.

CONSTANCE.

Il n'est pas à la mode.

BERNADILLE.

Il n'est mode qui tienne.

CONSTANCE.

Mais la mode voudroit....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Mais il est à la mienne.

Je ne suis pas d'avis, n'étant pas courtisan,
De mettre sur mon dos mon revenu d'un an,
Ni que vous prétendiez, ayant plus d'une robe,
Des sottises du temps faire une garde-robe.

CONSTANCE.

Il suffit.... Mais, du moins, il vous faut des rabats.
De quoi vous les fait-on?

BERNADILLE.

Pourquoi? n'en ai-je pas?
J'en ai deux tout pareils; et ce seroit, je pense,
Fort inutilement faire de la dépense.
(Lui montrant son rabat.)
Regardez ce patron.

CONSTANCE.

Il est fort ancien.

BERNADILLE.

Tout le point que l'on fait à présent ne vaut rien.
Cela vaut mieux cent fois.

CONSTANCE.

Je le crois.

BERNADILLE.

Je vous jure
Que depuis quatorze ans ce rabat-là me dure.

CONSTANCE.

Pourquoi cette calotte? On est mille fois mieux,
(Outre que vous devez avoir froid sans cheveux)
Avec une perruque.

BERNADILLE.

Est-il une perruque
Qui pût si chaudement entretenir ma nuque?
Voyez si sur ce point je dois être content?
Cela tient bien plus chaud, et ne coûte pas tant.

Chacun, dedans ce temps, à son gré s'accommode :
On ne voit que les fous esclaves de la mode ;
Et j'aime mieux me voir, revenu de ces soins,
Dix pistoles de plus, deux perruques de moins.
Il faut pour le besoin avoir quelque ressource :
Ce qui sied bien au corps, sied très mal à la bourse ;
Et je ne veux enfin rien avoir d'affecté,
Qu'un habit bien commode, et de la propreté.

CONSTANCE.

C'est assez.... Fera-t-on le festin chez ma mère ?
Avez-vous donné l'ordre ?

BERNADILLE.

Un festin ? pourquoi faire ?
Ceux qui le mangeroient me prendroient pour un fat :
Je souperai chez vous, et porterai mon plat,
Sans façon. C'est agir prudemment, ce me semble ;
Puis nous irons chez moi coucher tous deux ensemble.

CONSTANCE.

Quel est cet ordre donc que vous avez donné ?

BERNADILLE.

Que mon lit soit bien fait, et qu'il soit bassiné....
Vous riez, et m'allez encor citer la mode ?
A ce que je puis voir, vous daubez ma méthode,
Parce qu'il est des fous dont le prodigue amour
Leur fait d'un sot éclat solenniser ce jour ;
De qui la vanité, pour leur bourse cruelle,
Les charge de rubans, de points et de dentelle ;
Qui croiroient ce jour-là n'être pas mariés,
S'ils n'étoient neufs depuis la tête jusqu'aux pieds ;
Qui ne refusent rien aux soins qui les transportent,
Et qui se font, de loin, montrer tout ce qu'ils portent.

Quoi! parce que des sots se piquent, quoique mal,
Du pompeux appareil d'un cadeau nuptial,
Il faut faire comme eux: et quand on se marie
Ce n'est donc pas assez de faire une folie?
La raison sur ce point ne doit pas s'écouter?
Il faut suivre leur piste; et, pour les imiter,
Dépensant tout d'un coup ce que l'on a de rente
Se donner en un jour du chagrin pour cinquante?
Et tenant table ouverte enfin à tous venants,
Passer, pour un bon jour, six mois de mauvais temps?
Je pourrois concevoir une pareille envie!
Je demeurerois veuf plutôt toute ma vie.
Je vous le dis tout net, cet article est réglé:
Ce n'est pas mon avis; qu'il n'en soit plus parlé.

CONSTANCE.

Vous vous fâchez à tort; vous en êtes le maître.
Je souscris à tout.... Mais je vois quelqu'un paroître....
C'est Frédéric..... Adieu, de peur de vous troubler....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

C'est bien fait, aussi bien je voulois lui parler.

(Constance et Béatrix s'en vont.)

SCÈNE III.

JULIE, OCTAVE, BERNADILLE.

JULIE, *à Bernadille.*

Je viens de voir le duc.

BERNADILLE.

Ah! faveur sans seconde!
Qu'avez-vous fait?

JULIE.

Il m'a reçu le mieux du monde.

BERNADILLE.

Je m'en suis bien douté. Cela va bien pour nous.

JULIE.

J'ai fait ma cour un temps, puis j'ai parlé de vous,
Et demandé la charge où votre cœur aspire;
Et j'ai dit tout le bien de vous qu'on en peut dire.

BERNADILLE.

Que ne vous dois-je point?

JULIE.

Que vous étiez savant,
Désintéressé, franc, scrupuleux, clairvoyant,
Estimé dans ces lieux, sévère, incorruptible.

BERNADILLE.

Ah! point du tout.

JULIE.

Enfin, j'ai fait tout mon possible.

BERNADILLE.

Je vous dois trop!... Eh bien?

JULIE.

Il a très bien goûté
Ce que je lui disois de votre probité,
Et dit ces mêmes mots. « Je connois Bernadille,
« J'estime sa personne et connois sa famille. »

BERNADILLE.

Mais venons au sujet dont on l'entretenoit.
Qu'a-t-il dit sur la charge? Hein?

JULIE.

Qu'il me la donnoit.

BERNADILLE.

J'embrasse vos genoux: Bernadille, je jure,
Ne se dira jamais que votre créature.

JULIE.

Mais le duc, cependant, en cette occasion,
A mis, me la donnant, une condition,
Qui pour votre intérêt me donne peu de joie.

BERNADILLE.

Je vous entends, le duc a besoin de monnoie?

JULIE.

Non, non, il n'en veut rien.

BERNADILLE.

Daignez donc achever,
Quelle condition veut-il faire observer?
L'honneur de le servir m'est un plaisir extrême.

JULIE.

C'est à condition de l'exercer moi-même,
Et qu'il la refusoit à tout autre qu'à moi.

BERNADILLE.

Je n'attendois pas moins de votre bonne foi....
Ah! le fourbe! « Pour vous tout me sera facile,
« Que mon bonheur est grand, si je vous suis utile! »
En effet, j'ignorois pourquoi, sans intérêt,
Vous vouliez me servir; mais je vois ce que c'est.
Le présent que j'offrois, trop peu considérable,
N'a pu vous engager : il n'étoit pas capable
De vous entretenir long-temps fort ajusté,
Ni de fournir toujours à votre vanité,
De vous changer souvent de plumes et de linge.
Vous me faisiez tantôt des caresses de singe,
Petit fripon!

JULIE.

De vous rien ne peut me fâcher.

BERNADILLE.

Allez, après ce tour vous devez vous cacher.

JULIE.

Je vous l'ai déja dit, j'ai fait tout mon possible,
Je vous nuis à regret, et cela m'est sensible;
Mais si je perds l'espoir que je m'étois promis,
Perdrai-je encor celui d'être de vos amis?

BERNADILLE.

Êtes-vous assez sot pour croire le contraire?
Dites-nous, cependant, parlant de notre affaire,
Si de quelque présent nos soins seront suivis,
Et ce que nous aurons pour notre droit d'avis?

JULIE.

Un ami dont le cœur vous préfère à tout autre.

BERNADILLE.

Je le crois; mais pour moi je ne suis pas le vôtre.
Pour des gens comme vous gardez votre présent.

(Il s'en va.)

SCÈNE IV.

JULIE, OCTAVE.

JULIE.

Il n'a point de pareil.

OCTAVE.

Il est divertissant.

JULIE.

Cependant, je suis juge, et je veux....

OCTAVE, *l'interrompant.*

Mais, madame,
Vous m'avez toujours dit...

JULIE.

Quoi?

OCTAVE.

Que vous étiez femme.

JULIE.

Je le suis bien encore.

OCTAVE.

Avez-vous jamais vu
De femme juge ?

JULIE.

Non.

OCTAVE.

Mais avez-vous prévu....

JULIE, *l'interrompant.*

La charge me plaisoit, et je l'ai demandée.
Pour tout autre le duc me l'auroit accordée,
Et pour lui ma faveur en fût venue à bout.

OCTAVE.

Vous ne l'avez donc point proposé ?

JULIE.

Point du tout :
Je la voulois avoir.

OCTAVE.

Plus j'en cherche la cause,
Et moins je vois....

JULIE, *l'interrompant.*

Je vais t'éclaircir mieux la chose;
Mon mari me croit morte, et son crime caché,
Pour ne s'être point vu jusqu'ici recherché.
Pour savoir quel motif l'obligeoit à ma perte,
En exposant mes jours dans cette île déserte,
Je veux l'interroger avec l'autorité
De prevôt, dont j'ai su briguer la qualité.

De ma demande au duc voilà la seule cause,
Et je prétends enfin pousser si loin la chose
Qu'il en prenne l'alarme, et, devant qu'il soit nuit,
Lui faire autant de peur que le traître m'en fit;
Et sur son attentat, quoi qu'il puisse répondre,
Lorsque je le voudrai, je saurai le confondre.
Avant de commencer, avant qu'il soit plus tard,
Va, sans perdre de temps, l'arrêter de ma part,
Et l'amène chez moi. Ne dis rien davantage.
Tu verras si je sais jouer mon personnage.
Tu prendras chez le duc quelqu'un pour t'escorter:
Que ce soit, toutefois, sans beaucoup éclater;
Je lui veux faire peur, et point de violence.

OCTAVE.

Nous en userons bien, s'il ne fait résistance.
Je m'y rends de ce pas, et l'amène dans peu.
Si je ne suis trompé, nous allons voir beau jeu.

(Il s'en va.)

SCÈNE V.

JULIE, *seule.*

CESSEZ, scrupules vains d'honneur, de bienséance,
Et me laissez jouir d'un moment de vengeance.
Ce traître, en m'exposant, me donna trop de peur;
L'affront en est sensible, et me tient trop au cœur....
Oui, je prétends le mettre, avant que la nuit vienne,
Aussi près de sa mort, qu'il me mit de la mienne.—
Ce traître est mon époux; je le sais, et ce nom
Demanderoit de moi quelque réflexion.
D'accord.... Mais ce qu'il fit lorsque j'eus tant de crainte,
Fut une vérité; ceci n'est qu'une feinte....

Puisque, m'abandonnant au transport qu'il suivoit,
Il n'a point eu d'égard à ce qu'il me devoit,
Il est juste, du moins, qu'une feinte m'acquitte.
Je lui dois de la peur, et j'en veux mourir quitte,
Faire voir quels étoient mes troubles par les siens,
Et rire à ses dépens, comme il rioit aux miens....
Rentrons. Don Lope vient.... Il faut que je dispose....

SCÈNE VI.

D. LOPE, JULIE.

D. LOPE, *l'arrêtant.*

Frédéric, je voudrois m'éclaircir d'une chose.

JULIE.

J'y consens volontiers, et veux de bonne foi....

D. LOPE, *l'interrompant.*

Certain bruit, depuis hier, est venu jusqu'à moi.

JULIE.

Quel est-il?

D. LOPE.

On m'a dit que vous aimiez Constance,
Et que vous vous flattiez, de plus, de l'espérance
De rompre son hymen et d'être son époux.

JULIE.

Il est, dès-à-présent, rompu.

D. LOPE.

Par qui? par vous?

JULIE.

Oui.

D. LOPE.

D'être son époux vous avez eu l'envie?

JULIE.

Si Bernadille l'est, je veux perdre la vie!

D. LOPE.

Mais d'un semblable espoir vous êtes-vous flatté?

JULIE.

C'est pousser un peu loin la curiosité.

D. LOPE.

Ce discours me fait voir où votre cœur aspire.
Je connois votre amour, et c'est assez m'en dire.
Le mien vous est connu : voyons qui de nous deux,
En attendant son choix, la mérite le mieux.

JULIE.

Quoi! la bravoure en est?

D. LOPE, *mettant l'épée à la main.*

Trève de raillerie:
Songez à vous défendre.

JULIE.

Ah! tout doux, je vous prie:
Vous vous repentirez de me pousser à bout.

D. LOPE.

C'est trop perdre de temps, je me résous à tout.

JULIE.

Vous cherchez un malheur dont vous serez la cause;
Triompher et combattre, est pour moi même chose :
J'eus toujours l'avantage en combat singulier;
Et si vous en aviez, vous seriez le premier.
Profitez d'un avis que ma bonté vous donne....
(*A part.*)
Pour m'en débarrasser, ne viendra-t-il personne?

D. LOPE.

Voyons, tirez l'épée.... Ah! que vous êtes lent!
Vous êtes bien poltron, pour être si galant!

Ah ! vous ne verriez pas tant de douleur m'abattre,
Si vous ne saviez pas mieux plaire que vous battre !

JULIE.

Déjà de l'un des deux vous êtes éclairci ?

D. LOPE.

Il est vrai, mais il faut m'apprendre l'autre aussi.

JULIE.

Votre témérité lasse ma patience !

D. LOPE.

Ah ! tant de vanité me fatigue et m'offense.
Défendez-vous, vous dis-je, ou mon juste courroux....

JULIE, *l'interrompant.*

Je suis trop votre ami pour me battre avec vous.

D. LOPE.

Quoi ! vous croyez ainsi désarmer ma colère ?
Non, non, amis ou non, il ne m'importe guère.

JULIE.

Pour vous le témoigner, je vais, dans ce moment,
Terminer votre erreur et votre emportement.
Ne vous alarmez point, un obstacle invincible
Rend pour elle et pour moi cet hymen impossible :
Et de notre union l'hymen venant à bout,
De deux bonnes moitiés feroit un méchant tout.
Auprès d'elle, pour vous, je ne suis pas à craindre.

D. LOPE.

Lâche ! pour m'apaiser, la peur vous porte à feindre :
Vous croyez m'éblouir par ce rayon d'espoir ?

JULIE.

Non, vous épouserez Constance dès ce soir.
Je vous sers l'un et l'autre, et c'est à sa prière.
Je prétends vous unir, et j'en sais la manière.

L'occasion est belle, et pourroit me flatter;
Mais, par bonheur pour vous, je n'en puis profiter.
Je n'agis que pour vous.

D. LOPE.

Un pareil soin m'oblige;
Mais si j'en perds l'espoir....

JULIE, *l'interrompant.*

Non; puissé-je, vous dis-je,
Mourir de votre main, si contre vos souhaits
Bernadille, ni moi nous l'épousons jamais!
Je vous laisse, et je vais, après cette assurance,
Disposer les moyens de vous donner Constance.

(Elle s'en va.)

SCÈNE VII.

D. LOPE, *seul, remettant son épée dans le fourreau.*

J'ÉPOUSEROIS Constance avant la fin du jour:
Dois-je sur cet aveu rassurer mon amour?
Il ne peut l'épouser, et sa flamme indiscrète....
Mais il faut qu'il en ait quelque raison secrète,
Ou de sa lâcheté l'effort industrieux
Cache sous cet espoir sa tendresse à mes yeux.
Celui de me venger, au besoin, me console:
Il mourra de ma main, s'il manque de parole;
Et si pour cet hymen je fais un vain effort....
Mais rentrons; j'aperçois Bernadille qui sort.

(Il s'en va.)

SCÈNE VIII.

BERNADILLE, OCTAVE, DEUX VALETS, *tenant Bernadille au collet.*

BERNADILLE.

De grâce ! finissez et ma peine et la vôtre,
Messieurs : vous me prenez sans doute pour un autre.
Je veux être pendu si j'y vais d'aujourd'hui !
J'incague le prevôt, et n'ai que faire à lui.

OCTAVE.

Cependant, il vous veut parler, et tout-à-l'heure.

BERNADILLE.

Eh ! s'il me veut parler, il sait bien ma demeure....
Mais vous vous méprenez, vous dis-je, assurément.
Il faut connoître ceux qu'on arrête, autrement....
Vous riez ? cependant cette bévue est grande !

OCTAVE.

Vous êtes Bernadille ?

BERNADILLE.

Oui.

OCTAVE.

C'est vous qu'on demande.

BERNADILLE.

Eh bien ! que nous veut-on ?

UN VALET.

C'est pour nous un secret.

BERNADILLE.

Ah ! monsieur l'alguasil, vous faites le discret ?

OCTAVE.

Vous n'avez qu'à nous suivre, et vous pourrez l'entendre.

BERNADILLE.

Puisque c'est un secret, je n'en veux rien apprendre ;
Je suis de tout secret ennemi capital.

OCTAVE.

Il ne l'est que pour nous.

BERNADILLE.

Tout cela m'est égal....

(*A part.*)

Je vois bien ce que c'est. Le drôle aime Constance :
Sans doute il aura su que notre hymen s'avance,
Et veut, pour l'empêcher, me jouer quelque tour ;
Mais je veux l'épouser avant la fin du jour.

OCTAVE.

Monsieur, il faut marcher, ou votre résistance
Pourroit nous obliger à quelque violence.

BERNADILLE.

Canaille ! vous saurez ce que pèse ma main,
Si vous ne détalez.

OCTAVE.

Vous marchandez en vain.

UN VALET.

Allons, il faut marcher.

BERNADILLE, *le frappant.*

Tiens, je m'en vais te suivre.

L'AUTRE VALET.

Allons, monsieur.

BERNADILLE, *le frappant aussi.*

Voilà pour vous apprendre à vivre :
Je vous battrai si bien qu'il vous en souviendra.

OCTAVE, *à part.*

La raillerie est forte ! il les assommera.

BERNADILLE, *se jetant sur Octave.*

Et vous, monsieur l'exempt, je m'en vais vous apprendre...

(Ils l'enlèvent et l'emportent tous les trois.)

Ah ! morbleu ! je suis pris, je ne puis m'en défendre.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

JULIE, OCTAVE.

JULIE.

Eh bien! à le chercher as-tu perdu ton temps?
Et Bernadille enfin....

OCTAVE.

Madame, il est céans;
Et nous l'avons conduit avec assez de peine.
Je viens de le laisser dans la chambre prochaine.
Il est dans un transport qu'on ne peut exprimer :
Il tempête, il menace, il veut tout assommer.
Pour vous en divertir, voulez-vous qu'il avance?

JULIE.

Oui, qu'il vienne; il est temps que sa peine commence.
Le piège est bien adroit : il ne peut l'éviter.
Le temps m'est précieux; et, pour en profiter,
Un peu de gravité me sera nécessaire....
Il vient, et ne sait pas la peur qu'on lui va faire.

SCÈNE II.

BERNADILLE, DEUX VALETS, JULIE, OCTAVE.

BERNADILLE, *à Octave.*

Eh bien! monsieur l'exempt, suis-je assez promené?
Est-il quelque réduit où l'on ne m'ait mené?
Le lieu du rendez-vous ne sauroit-il s'apprendre?

OCTAVE.

Vous voyez Frédéric, vous le pouvez entendre.

BERNADILLE, *à Julie.*

Honneur, le beau garçon !

JULIE.

L'abord est familier.

BERNADILLE.

En effet, ce petit juge de balle est fier !

JULIE.

Changez un peu de style, et soyez plus modeste.
Apprenez....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Quel endroit du code ou du digeste,
Si vous les avez lus, vous a donc fait savoir
Que, de force ou de gré, l'on doit vous venir voir ?
Est-ce une loi pour nous ancienne ou moderne ?

OCTAVE.

Mais songez....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Taisez-vous, suffragant subalterne !
Si vous y revenez....

JULIE.

Vous pourriez mieux parler.

BERNADILLE.

D'accord, mais mon dessein n'est pas de rien celer.
Vous riez, et traitez ceci de bagatelle,
Sénateur goguenard, d'impression nouvelle !

JULIE.

Vous êtes bien bouillant !

BERNADILLE.

Je suis ce que je suis.

JULIE.

Il faut, pour le savoir, parler de sens rassis.

BERNADILLE.

C'est pour une autre fois; j'ai certaine visite....

JULIE, *l'interrompant.*

Non, il faut demeurer, vous n'en êtes pas quitte,
Et vous justifier.

BERNADILLE.

Qui, moi?

JULIE.

Vous, scélérat!

BERNADILLE.

Ah! je vois ce que c'est, apprenti magistrat!
Connoissant que Constance a pour nous de l'estime,
Pour rompre notre hymen, vous m'imputez un crime,
Afin qu'en chicanant mon bien soit altéré,
Et que de mes ducats votre habit soit doré?

JULIE.

Ce n'est pas mon dessein : avec moi cette belle
Passeroit mal le temps, et moi mal avec elle.
Avant la fin du jour vous pourrez le savoir,
Cependant répondez, et sans vous émouvoir,
Vous aviez une femme?

BERNADILLE, *à part.*

Ah! demande fâcheuse!

(*A Julie.*)

Oui, puisque je suis veuf.

JULIE.

Bien faite, vertueuse?

BERNADILLE.

(*A part.*)

On le dit.... Ce discours me devient bien suspect!

OCTAVE, *lui ôtant le chapeau de sur la tête.*

Il faut devant son juge être dans le respect.

JULIE, *à Bernadille.*

Et qu'en avez-vous fait ?

BERNADILLE, *à part.*

Ah ! je tremble dans l'âme....

(*A Julie.*)

J'en ai fait ...

JULIE.

Achevez.

BERNADILLE.

Que fait-on d'une femme ?...

(*A part.*)

Quelqu'un m'aura trahi : sans doute qu'il sait tout ;
Mais il faut cependant tenir bon jusqu'au bout.

JULIE.

Il se faut avec nous expliquer d'autre sorte.
Qu'est-elle devenue ?

BERNADILLE.

Elle est morte.

JULIE.

Elle est morte ?
De quoi ? car si j'en crois ce qu'on m'a rapporté....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

D'avoir eu trop de mal et trop peu de santé.

JULIE.

La réponse est fort juste !

BERNADILLE.

Elle est assez commune.

JULIE.

En quel lieu ?

BERNADILLE.

Dans un lit.

JULIE.

En quel temps?

BERNADILLE.

Sur la brune.

JULIE.

Mais comment mourut-elle enfin?

BERNADILLE.

Elle mourut
En rendant, comme on dit, si peu d'esprit qu'elle eut.

JULIE.

Je me lasse à la fin de fadaises si grandes;
Et si vous me fâchez....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Et moi de vos demandes.
Franchement, j'en suis las, si jamais je le fus!
Ne me demandez rien, je ne répondrai plus.
Ne renouvelez point ma douleur dans mon âme
Par le fâcheux récit de la mort d'une femme
Que j'aimois.

JULIE.

Je le veux, épargnons ce récit.
Cependant, si j'en crois ce qu'un témoin m'a dit,
Vous la fîtes conduire en une île déserte,
Où vous l'avez laissée, afin qu'après sa perte
Vous puissiez à loisir vous choisir un parti
Qui fût à votre gré.

BERNADILLE.

Ce témoin a menti;
On sait bien que je n'eus jamais l'âme assez noire.

JULIE.

C'est aussi ce que j'ai bien de la peine à croire.

BERNADILLE.

Ma pauvre femme! hélas! lorsque je m'en souviens,
Je me sens suffoquer des pleurs que je retiens.
Les femmes, connoissant ma tendresse pour elle,
Sans cesse à leurs maris me donnoient pour modèle,
Et disoient, me voyant si souvent à son cou,
Que j'aimois trop ma femme, et que j'en étois fou.

JULIE.

On m'a dit cependant, pour plus pressante marque,
Que vous aviez gagné le patron d'une barque,
Moyennant quelque somme, et qu'il avoit le mot;
Que lui, ses gens, et vous, étiez tous du complot;
Et qu'ayant abordé cette île inhabitée,
Par quatre matelots Julie y fut portée;
Que l'on la mit à terre, et, sitôt qu'elle y fut,
Que l'on s'en éloigna le plus vite qu'on put.

BERNADILLE.

Pour me perdre, sans doute, on me fait cette injure.
Monsieur le juge, ayez égard à l'imposture;
Et lorsque vous verrez ce témoin, quel qu'il soit,
Prenez bien mon affaire, et conservez mon droit.

JULIE.

Oui, je veux vous servir et vous tirer d'affaire;
Et je sais à quel point Constance vous est chère,
Que votre hymen se doit conclure en peu de temps;
Que ce temps vous est cher : c'est pourquoi je prétends
Mettre par un moyen à couvert votre vie
Contre ceux qui voudroient...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Monsieur, je vous en prie!

JULIE.

Voir si près d'un hymen différer ces moments,
C'est languir.

BERNADILLE.

Il est vrai.

JULIE.

Je connois les amants,
Par mon expérience.

OCTAVE, *à part.*

Elle sait bien son rôle.

JULIE, *à Bernadille.*

Et je sais....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Je vois bien que vous êtes un drôle;
Mais enfin j'attends tout de l'effet de vos soins.

JULIE.

Oui, je vous servirai, vous dis-je. Néanmoins,
Comme l'indice est fort et l'attentat énorme,
Et que d'ailleurs il faut s'attacher à la forme,
Je vais, pour satisfaire à votre passion,
Vous faire promptement donner la question,
Afin que sur le soir vous soyez hors d'affaire....
(Appelant.)
Holà!

BERNADILLE.

La question!

JULIE.

C'est un mal nécessaire.

BERNADILLE.

A moi la question!... Ah! je suis enragé!

JULIE.

J'en ai bien du regret, mais j'y suis obligé.

OCTAVE, *à Bernadille.*

Marchez.

BERNADILLE.

(A Julie.)

Encore un mot.... Voulez-vous que je meure?
Mille ducats pour vous, payables dans une heure;
Soit dit, sans faire tort à votre intégrité,
Et laissez là pour nous votre formalité.

JULIE.

Je voudrois vous pouvoir accorder cette grâce.

BERNADILLE.

Si, comme je l'ai cru, j'étois en votre place,
Et que sur un tel point vous fussiez recherché,
Je vous en sortirois à bien meilleur marché.

JULIE.

Mais cela ne se peut.

BERNADILLE.

Point de miséricorde?...

(A part.)

Il faut, pour me sauver, toucher une autre corde,
Car enfin je vois bien ce qui lui tient au cœur....

(A Julie.)

Constance vous plaît fort? Notre hymen vous fait peur?
Eh bien! épousez-la; je cède sa personne....
Vous secouez la tête?... Et, de plus, je vous donne
Quatre mille ducats en l'épousant. Je crois,
Quoi que vous en disiez, que c'est parler françois.

JULIE.

Répondez, répondez, sans parler de Constance.
Le fait dont il s'agit est d'une autre importance.
Vous êtes accusé, faites votre devoir.
Vous savez que je puis....

BERNADILLE, *à part.*

Rien ne peut l'émouvoir....

(A Julie.)

Quoi! me mettre à la gêne, et que je sois la proie....

JULIE, *l'interrompant.*

Pour vous en garantir, je ne sais qu'une voie....
(A Octave et aux deux valets.)
Que l'on nous laisse seuls.

(Octave et les deux valets sortent.)

SCÈNE III.

JULIE, BERNADILLE.

JULIE.

TA vie est en ma main.
Ton crime m'est connu; tu t'en défends en vain.
La gêne ayant tiré ton aveu de ta bouche,
Rien ne peut te sauver.... Mais ta perte me touche;
Ton sort me fait pitié: je te veux secourir.
Ne me force donc pas à te faire mourir.
Oui, malgré ton forfait et la mort de Julie,
Si tu confesses tout, je te sauve la vie.
Tu peux, dès à présent, prononcer ton arrêt:
Les témoins, le supplice, en un mot, tout est prêt.
Mais s'il te faut enfin faire donner la gêne,
Et que ton cœur s'obstine à mériter ma haine,
Ne songeant plus alors qu'à ce que je me doi....

BERNADILLE, *se jetant à genoux.*

Hélas! monsieur le juge, ayez pitié de moi;
Je l'avoue, il est vrai, j'ai fait mourir ma femme.

JULIE.

Cependant, on en dit tant de bien!

BERNADILLE.

La bonne âme!
Je la menai par force en l'île où je la mis;
Et si je vous disois pourquoi je m'en défis?

JULIE.

C'est ce qu'il faut savoir. Pour commettre un tel crime,
Votre courroux eut donc un sujet légitime?

BERNADILLE.

Que trop!

JULIE.

S'il est ainsi, je vous renvoie absous;
Mais je veux tout savoir.

BERNADILLE, *à part.*

Ah! que lui dirons-nous?
Lui faut-il avouer qu'elle mit sur ma tête?...
Non, tâchons de trouver quelque prétexte honnête
Qui puisse m'excuser.

JULIE.

Mais si tu cèles rien,
Sois sûr que son trépas sera suivi du tien.

BERNADILLE.

Eh bien! vous saurez donc que ladite donzelle
Faisoit la précieuse et la spirituelle,
Aimoit les violons, le régal, le cadeau,
L'hiver en terre ferme, et l'été dessus l'eau:
Avoit sur le tapis toujours quelque partie,
Couroit la nuit le bal, le jour la comédie.

JULIE.

Eh! qu'importe? ces lieux ont été de tout temps
Le centre du beau monde et des honnêtes gens:
La scène a des appas que tout le monde approuve,
Et c'est un rendez-vous où la vertu se trouve;

On y traite l'amour, mais c'est d'une façon
Moins propre à divertir qu'à servir de leçon;
Et ce dieu, qui n'y plaît que par son innocence,
N'y règle ses transports que sur la bienséance.

BERNADILLE.

Mais, en sortant du lit, il lui falloit des eaux,
Des pommades, du blanc, du vermillon, des peaux :
Elle avoit, malgré moi, dedans une cassette,
Poudres, pâtes, tours blonds, gommes, mouche, pincette,
Racines, opiat, essences et parfum,
De l'eau d'ange, du lait virginal, de l'alun,
Et mille ingrédients, à peu près, de la sorte,
Que le diable a sans doute inventés.

JULIE.

Eh! qu'importe?
C'est presque pour le sexe une nécessité :
Un peu d'aide souvent sied bien à la beauté.
Ce soin n'est pas blâmable, et même la nature
Ne prend pas le secours de l'art pour une injure:
Elle n'a rien sans lui de beau, ni de parfait.
C'est l'art qui sait cacher les fautes qu'elle fait.
Il adoucit les yeux, change la brune en blonde,
Fait d'un teint basané le plus beau teint du monde,
Noircit les cheveux gris, couvre les dents d'émail,
Convertit la blancheur d'une lèvre en corail.
Il embellit la fille, et rajeunit la mère;
Quand un œil est unique, il lui fournit un frère;
Des beautés en décours conserve les amants,
Convertit leurs défauts en autant d'agréments,
Embellit, rajeunit, sans peine et sans obstacles;
Et la nature enfin ne fait point ces miracles.

BERNADILLE.

Mais elle m'épuisoit, et changeoit tous les jours
De jupes, de mouchoirs, de bijoux et d'atours,
Vouloit voir à son col un ratelier de perle,
Aimoit la compagnie, et jasoit comme un merle.

JULIE.

Qu'importe? est-ce un défaut qu'on doive condamner?
Elle parloit beaucoup? faut-il s'en étonner?
C'est dedans une femme une chose ordinaire,
Et je n'en ai jamais connu qui sût se taire.

BERNADILLE.

Mais elle introduisoit, nous absent, un amant,
Et coquettoit enfin trop méthodiquement;
A tous venans, hors nous, elle étoit fort accorte,
Aimoit le tête-à-tête.

JULIE.

Allons donc, Eh! qu'importe?
Sont-ce là des sujets qui méritent la mort?

BERNADILLE.

C'est une bagatelle, en effet, j'ai grand tort!

JULIE.

Si c'est là le motif qui fit mourir Julie,
Je ne te réponds pas de te sauver la vie;
Et si tu n'as pas eu de sujet plus puissant,
Tes jours sont en danger.

BERNADILLE.

Que vous êtes pressant!
Quoi donc! vous en faut-il découvrir davantage!
Déclarer à vos yeux ma honte et mon outrage?
Et, pour vous contenter, faut-il spécifier?...

JULIE.

Oui; du moins, si cela vous peut justifier.

BERNADILLE.

La friponne, ayant mis son honneur en déroute,
A l'amour conjugal avait fait banqueroute,
Rangeoit impunément son cœur sous d'autres lois,
Et faisoit, en un mot, trop grand feu de mon bois.
J'étois, en nourrissant ce serpent domestique,
L'objet de son mépris, la fable du critique;
Et, dissipant mon bien pour flatter ses désirs,
J'étois le trésorier de ses menus-plaisirs.
Je savois son amour; et, forcé d'y souscrire,
J'étois.... j'étois cocu, puisqu'il vous faut tout dire.

JULIE.

Est-ce là le sujet de tout ce grand courroux?
Eh! tant d'autres le sont, qui valent mieux que vous!
C'est un malheur commun dont souvent on est cause,
Et tous les jours enfin on ne voit autre chose.
Mais si tous les maris se piquoient tant d'honneur,
Et traitoient leurs moitiés avec même rigueur,
Cette île inhabitée où vous mîtes la vôtre,
Deviendroit un pays plus peuplé que le nôtre.
C'est à quoi vous deviez avoir un peu d'égard.

BERNADILLE.

Mais dans ses intérêts vous prenez grande part,
Et vous l'excusez fort! N'êtes-vous point le drôle
Qui, lorsque je sortois, alloit jouer mon rôle?
A qui notre moitié, se laissant aborder,
Donnoit *à remotis* notre honneur à garder,
Et qu'une nuit enfin dérobant à ma vue....

JULIE, *l'interrompant.*

Je ne vous entends point.

BERNADILLE.

Si vous l'aviez connue,

Je serois sur ce point aisément convaincu ;
Car vous avez tout l'air de bien faire un cocu.

JULIE.

Je n'en ai jamais eu le dessein, et je porte....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Si j'en voulois jurer, que le diable m'emporte !

JULIE.

Revenons à Julie.

BERNADILLE.

Encore ?

JULIE.

Dites-moi,
Quelle preuve eûtes-vous de son manque de foi ?
Aviez-vous de son crime une entière assurance ?

BERNADILLE.

Je n'en avois que trop, hélas ! et ma vengeance,
Après un tel éclat, cherchant à s'assouvir....

JULIE, *l'interrompant.*

Eh bien ! pour te montrer que je te veux servir,
Si tu peux me prouver qu'elle fut infidèle,
Je prends tes intérêts, et ne suis plus pour elle.
Je sais qu'un tel affront touche un homme de cœur.
Mais si, voulant ternir sa gloire et son honneur,
D'un injuste attentat tu ne peux te défendre,
Rien ne peut te sauver : demain je te fais pendre.
C'est à toi maintenant à ménager tes soins.
Profite bien du temps, et cherche des témoins.

(Elle se retire.)

SCÈNE IV.

OCTAVE, LES DEUX VALETS, BERNADILLE.

BERNADILLE, *à part.*

Quoi! me couvrir moi-même et d'opprobre et de blâme!
Moi-même publier la honte de ma femme!
Et chercher, quoiqu'enfin j'en sois trop convaincu,
Des témoins, et prouver qu'elle m'a fait cocu!
Que je suis malheureux!... O vous, maris paisibles,
Qui sur le point d'honneur n'êtes point si sensibles,
Qui souffrez sans scrupule, et sans dire pourquoi,
Que l'on fasse chez vous ce qu'on faisoit chez moi;
Et qui vous consolez, quand vous êtes ensemble,
D'avoir devant vos yeux quelqu'un qui vous ressemble,
Que vous vous épargnez de peines et de soins!
On ne vous force point à chercher des témoins;
Et vos ressentiments se prescrivant des bornes,
Vous mettez votre vie à l'abri de vos cornes.
Que n'ai-je tout souffert sans en témoigner rien?...
Ah! morbleu! c'est bien fait; je le mérite bien.
Pourquoi fuir sous l'hymen les maux qui s'y rencontrent?
Pourquoi vouloir cacher ce que tant d'autres montrent?
Faire, pour me venger, des efforts superflus,
Et me piquer d'honneur, quand je n'en avois plus?

(*A Octave.*)

Pourquoi, sot que j'étois.... Mais il faut me résoudre;
Et, puisque sans témoins on ne sauroit m'absoudre,
Que je ne puis enfin me sauver qu'à ce prix,
Que l'on prenne le soin de chercher Béatrix,
Et qu'on l'amène ici.

OCTAVE.

Dans peu je vous l'amène....

(*Aux deux valets.*)

Cependant, remenez-le en la chambre prochaine.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

D. LOPE, CONSTANCE.

D. LOPE.

Rien ne s'oppose plus à mes justes souhaits,
Tout flatte mon amour, madame; et désormais
En vain près de mes feux une autre flamme brille.
Vous savez quel malheur menace Bernadille;
On lui fait son procès, et son lâche attentat
Vous fait voir que de lui vous faisiez trop d'état.
Vous me le préfériez, madame, et cette flamme
Vous donnoit pour époux l'assassin de sa femme;
Mais le ciel, irrité du mépris de mes feux,
Refuse, en ma faveur, de vous unir tous deux.
Pourrai-je me flatter, par le malheur d'un autre,
Qu'aux volontés du sort vous soumettrez la vôtre?
Frédéric m'a tout dit. Si j'en crois son aveu....

CONSTANCE.

Eh bien?

D. LOPE.

Je vous verrai récompenser mon feu.

CONSTANCE.

Et que vous a-t-il dit?

D. LOPE.

Qu'il savoit la manière
De nous unir tous deux, et qu'à votre prière

Il rompoit un hymen à votre amour fatal;
Et vous voyez enfin qu'il ne s'y prend pas mal?

CONSTANCE.

Il faut sur cet aveu que je vous désabuse;
Aussi-bien de l'amour l'amour même est l'excuse.
Je craignois cet hymen, je ne le puis nier,
Et je me suis enfin réduite à le prier
D'en empêcher l'effet; mais c'est dans l'espérance
Que ma main de ses soins seroit la récompense.
Je l'aime, et ne veux plus vous en faire un secret;
Je trahis votre amour, et peut-être à regret.

D. LOPE.

Ma flamme, qui veut bien se régler sur la vôtre,
Après un tel aveu, vous en veut faire un autre.
Voyez ce qu'un tel choix doit avoir de si doux:
Madame, Frédéric ne sauroit être à vous.

CONSTANCE.

Il ne peut être à moi?

D. LOPE.

Votre cœur en soupire?

CONSTANCE.

Quelle en est la raison?

D. LOPE.

Je n'ose vous la dire:
Non qu'il m'en ait rien dit; mais par son entretien
Je m'en suis bien douté.

CONSTANCE.

Quoi! je n'en saurai rien?
Ne dissimulez point, parlez.

D. LOPE.

La bienséance,
Sur un pareil sujet, me condamne au silence.

CONSTANCE.

Mais de quoi, sur ce point, vous êtes-vous douté?

D. LOPE.

Que le pouvoir lui manque, et non la volonté;
Que sa main à vos feux mêleroit trop de glace;
Que du ciel en naissant il eut quelque disgrâce,
Et que de votre hymen l'amour venant à bout,
De deux bonnes moitiés feroit un méchant tout.

CONSTANCE.

A de pareils discours je ne puis rien comprendre.

D. LOPE.

Frédéric vient ici, qui pourra vous l'apprendre.

SCÈNE II.

JULIE, D. LOPE, CONSTANCE.

CONSTANCE, *à Julie.*

Dois-je à ce qu'on me dit ajouter quelque foi?
Frédéric, votre cœur ne sauroit être à moi?
Après tant de serments, don Lope est-il croyable?

JULIE.

Son récit me fait tort, mais il est véritable;
Et mon cœur qui tantôt vous juroit amitié,
Vous vouloit pour amie, et non pas pour moitié.
Le ciel à cet hymen met un trop grand obstacle,
Et je ne puis me voir votre époux sans miracle.

CONSTANCE.

Il s'en fait quelquefois, quand de justes souhaits....

JULIE, *l'interrompant.*

Madame, il est de ceux qui ne se font jamais.
Il faut que pour l'hymen vous fassiez choix d'un autre;
Vous n'êtes pas mon fait, je ne suis pas le vôtre.
Je ne puis rien pour vous; j'en ai bien du regret.

CONSTANCE.

Peut-on savoir pourquoi?

JULIE.

Ce n'est plus un secret,
L'hymen m'engage ailleurs, et je ne puis....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Quoi! traître!
Vous êtes marié?

JULIE.

Vous le vouliez bien être:
Est-ce un crime si grand que d'être marié?

CONSTANCE.

Pourquoi me le nier?

JULIE.

Je l'avois oublié....
Mais l'hymen près de vous me rendroit-il coupable?
Pour être sous ses lois en est-on moins aimable?
L'amour a des douceurs que ce lien permet,
Il n'est pas si sévère; et quand on s'y soumet,
S'il falloit renoncer à la galanterie,
On ne s'engageroit à l'hymen de sa vie.

CONSTANCE.

Mais pourquoi, vous sachant engagé sous sa loi,
Vous flatter hautement de l'espoir d'être à moi?

JULIE.

Malgré l'hymen, aimant les amitiés nouvelles,
J'ai fait vœu solennel d'aimer toujours les belles.
Vous êtes de ce nombre, et je vous ferois tort
Si je ne vous aimois.

CONSTANCE.

Modérez ce transport,

Puisque je ne puis plus écouter votre flamme,
Que l'hymen....

JULIE, *l'interrompant.*

Voulez-vous épouser une femme?

CONSTANCE.

Vous, femme?

JULIE, *lui montrant sa main.*

Jugez-en.

CONSTANCE, *après l'avoir examinée.*

Je n'en saurois douter.

JULIE, *à don Lope.*

Un semblable rival n'est pas à redouter?

D. LOPE.

Pardonnez au transport dont j'eus l'âme saisie;
Vous donniez de l'amour et de la jalousie....
Mais qui peut vous porter à ce déguisement?

JULIE.

Entrez, pour le savoir, dans mon appartement.
Ce que je vous veux dire a de quoi vous surprendre.
Bernadille s'y plaint, que vous pourrez entendre;
Et ses plaintes pourront vous divertir, je croi,
Alors que vous saurez.... Il paroît, suivez-moi.

(Elle se retire avec Constance et don Lope.)

SCÈNE III.

BERNADILLE, *seul*

En vain tu me livres bataille,
Rigoureux et cher point-d'honneur;
Le gibet me fait trop de peur,
Il faut que nous rompions la paille :

Aussi bien vainement je voudrois m'en piquer;
Celui qui me vient d'attaquer
Me presse de trop près : il est impitoyable.
J'ai perdu mon crédit, et j'en suis convaincu,
Puisque je ne suis pas croyable
Quand je dis que je suis cocu.
Frédéric veut que je le prouve,
Et je n'en ai qu'un seul témoin;
Encor dans un si grand besoin,
C'est un bonheur que je le trouve!
Ceux qui souffrent en paix un affront si commun
Trouveroient cent témoins pour un.
C'est à n'en point trouver que leur recherche est vaine :
Leur honte les fait vivre; et plusieurs que je voi,
S'ils s'en vouloient donner la peine,
Le prouveroient bien mieux que moi.
En vain, pour tâcher de m'abattre,
L'honneur me crie, à haute voix,
Que l'on n'est pendu qu'une fois,
Et qu'on peut être cocu quatre,
Que de ces deux affronts le moindre est de mourir;
La peur, qui me vient secourir,
Avecque ce que j'ai de penchant à l'entendre,
Fait que je lui réponds, d'un ton plus vigoureux,
Que l'affront de se laisser pendre
Me semble le plus grand des deux.
Suivons donc cette noble envie,
Écoutons toujours cette peur,
Tâchons d'abréger notre honneur,
Afin d'alonger notre vie.
Je passe pour un sot en faisant un tel choix;
Mais je ne le suis qu'une fois,

Et je le serois deux si je me laissois pendre....
Ne balançons donc plus ; et, dans un tel besoin,
Puisque je ne puis m'en défendre,
Faisons jaser notre témoin.

SCÈNE IV.

BÉATRIX, OCTAVE, BERNADILLE.

BERNADILLE, *à part.*

J'APERÇOIS Béatrix ; sa présence me flatte...
(A Octave.)
Monsieur, cette matière est un peu délicate ;
Que l'on nous laisse seuls.
(Octave s'en va.)

SCÈNE V.

BERNADILLE, BEATRIX.

BÉATRIX.

QUE voulez-vous de moi ?

BERNADILLE.

Mon sort dépend de toi.

BÉATRIX.

De moi, monsieur ?

BERNADILLE.

De toi.
Il y va de ma vie, et la chose me touche.
Tu peux me la sauver, et deux mots de ta bouche
Mettront en sûreté ma vie et mon repos.

BÉATRIX.

Dites-moi donc, monsieur, promptement ces deux mots.

BERNADILLE.

Tu les diras?

BÉATRIX.

Sans doute.

BERNADILLE.

Et même en la présence

Du prevôt?

BÉATRIX.

Pourquoi non?

BERNADILLE.

Après cette assurance

Je suis hors de danger, et j'en suis convaincu.

Eh bien! tu diras donc...

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Quoi?

BERNADILLE.

Que j'étois cocu.

Ce sont là les deux mots que je voulois t'apprendre.

BÉATRIX.

Vous vous moquez, monsieur, et me voulez surprendre?

BERNADILLE.

Nullement.

BÉATRIX.

Vous voulez, monsieur, vous divertir?

BERNADILLE.

Morbleu! tu le diras, quand tu devrois mentir.

BÉATRIX.

Je n'ai garde, monsieur, l'infamie est trop grande.

BERNADILLE.

Tu ne le diras pas? Tu veux donc qu'on me pende?

BÉATRIX.

Quoi! vous pendre?... Et la cause?

BERNADILLE.

Ah ! discours superflus !
C'est que l'on pend les gens qui ne sont pas cocus.
Curieux animal, dont la sotte prudence
Voudroit de notre honneur cacher la décadence,
Dis ce que l'on te dit.

BÉATRIX.

Mais, de grâce, monsieur,
Songez qu'un tel aveu vous va perdre d'honneur.

BERNADILLE.

Va, j'ai pour m'en défendre une raison trop forte ;
L'homme n'est plus cocu, lorsque sa femme est morte.

BÉATRIX.

Mais, monsieur, cet affront vous doit combler d'ennuis.

BERNADILLE.

Mais je ne veux passer que pour ce que je suis.

BÉATRIX.

L'honneur doit s'acheter au péril de répandre...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Quand l'honneur est trop cher, il faut le laisser vendre.

BÉATRIX.

Mais peut-être qu'à tort vous vous êtes douté...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Si je ne l'étois pas, je veux l'avoir été.

BÉATRIX.

Tous vos parents, monsieur, et vos amis....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Encore ?

BÉATRIX.

Se moqueront de vous.

BERNADILLE.

Indocile pécore !

Esprit contrariant, dis-moi pourquoi tu veux
Qu'ils se moquent de moi, quand je serai comme eux?

BÉATRIX.

Eh bien! ordonnez donc ce qu'il faut que je die.

BERNADILLE.

C'est parler de bon sens. Tu connoissois Julie?

BÉATRIX.

Oui, monsieur.

BERNADILLE.

Il faut donc, tout scrupule vaincu,
Déclarer hautement qu'elle m'a fait cocu.

BÉATRIX.

Qu'est-ce donc qu'un cocu, monsieur, ne vous déplaise?

BERNADILLE.

La question est neuve! Ah! tu fais la niaise?

BÉATRIX.

Si vous ne m'expliquez ce que c'est, je prétends...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Tu veux donc le savoir? C'est quand, en même temps,
On fait sympathiser, pourvu qu'un tiers y trempe,
Un mariage en huile, avec un en détrempe;
Quand une femme prend un galant à son choix,
Que d'un lit fait pour deux, elle en fait un pour trois,
Et qu'enfin se faisant consoler de l'absence...
Maugrebleu de la masque, avec son innocence!

BÉATRIX.

Si ce n'est que cela, monsieur, je jurerai
Que vous ne l'étiez pas.

BERNADILLE.

Ah! je t'étranglerai.
Mon honneur est défunt, la chose est trop certaine.

BÉATRIX.

Pour me faire mentir votre colère est vaine.

BERNADILLE.

Et l'homme que tu sais qui sortoit de chez moi,
D'avec qui venoit-il?

BÉATRIX.

D'avec moi.

BERNADILLE.

D'avec toi?
Tu me dis le contraire à l'instant, et j'admire...

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Un poignard à la main, vous me le fîtes dire,
Je n'osai le nier.

BERNADILLE.

Il n'en étoit donc rien?

BÉATRIX.

Rien du tout.

BERNADILLE.

Et ma femme?

BÉATRIX.

Elle vivoit fort bien.

BERNADILLE.

Elle ne donnoit point au galant audience?

BÉATRIX.

Non.

BERNADILLE.

Elle ne voyoit personne en notre absence?

BÉATRIX.

C'est en vain que quelqu'un s'y seroit attendu.

BERNADILLE.

Quoi! jamais?

BÉATRIX.

Non, jamais.

BERNADILLE.

Ah ! me voilà pendu !
Ah ! langue de serpent ! Mégère abominable !
Écume de l'enfer ! organe du grand diable !
Je crus trop aisément ton funeste rapport ;
Je voulus la punir, et je causai sa mort.
Je pris l'occasion à ma vengeance offerte :
Mon amour en fureur précipita sa perte ;
Croyant de son forfait être assez convaincu,
Et, pour comble de maux, je ne suis pas cocu.
Enfin, de son trépas tu fus la seule cause ;
Pour t'en mettre à couvert, fais du moins quelque chose :
Je te pardonne tout ; mais, dans un tel besoin,
Par grâce ou par pitié sers-moi de faux témoin.
Soutiens que je l'étois, puisqu'il faut qu'on t'en croie ;
Prouve-le, si tu peux, j'en aurai de la joie :
Assure mon repos, et j'aurai soin du tien.

BÉATRIX.

Mais comment le prouver, enfin, s'il n'en est rien ?
La vérité, monsieur, m'oblige à m'en défendre.

BERNADILLE.

Faute d'un faux témoin, faut-il me laisser pendre ?
Mais, après avoir mis mon épouse au tombeau,
Avant qu'être pendu, je serai ton bourreau.

BÉATRIX, *criant.*

Au secours !

BERNADILLE.

Mon malheur te deviendra funeste.

SCÈNE VI.

OCTAVE, BERNADILLE, BÉATRIX.

OCTAVE, *à Bernadille*

D'où vient ce bruit?

BERNADILLE.

De moi, qui jouois de mon reste.

(Montrant Béatrix.)

Otez-la moi d'ici.

BÉATRIX.

Voyez ce vieux portrait,

Qui veut être cocu, malgré que l'on en ait!

OCTAVE.

Frédéric vous veut voir; entrez dans cette salle.

(Béatrix passe dans la salle voisine.)

SCÈNE VII.

OCTAVE, BERNADILLE.

OCTAVE, *à part.*

Qu'il est surpris!

BERNADILLE, *à part.*

Enfin ma peine est sans égale;

Ma femme est morte, et rien ne me peut secourir.

Elle étoit innocente, et je l'ai fait mourir.

Cet injuste trépas demande une victime:

La vertu fait ma honte, et le malheur mon crime.

Le désordre où j'en suis ne peut s'imaginer....

Mais je vois Frédéric, qui va me condamner.

Je pense, en le voyant, voir devant moi ma femme.

Le frisson de la mort m'a déjà saisi l'âme.

SCÈNE VIII.

JULIE, OCTAVE, BERNADILLE.

JULIE, *à Bernadille.*

Eh bien! votre témoin flatte-t-il votre espoir?

BERNADILLE.

Hélas! j'ai plus d'honneur que je n'en veux avoir.

JULIE.

Tu vois, par le trépas de cette malheureuse,
Le péril où t'a mis ton humeur ombrageuse?

BERNADILLE.

J'ai commis un grand crime, et je le vois trop bien;
Mais si j'étois cocu, cela ne seroit rien.

JULIE.

Il semble que tu sois fâché de ne pas l'être?

BERNADILLE.

J'en suis au désespoir, vous le pouvez connoître.
Les pleurs que je répands vous disent....

JULIE, *l'interrompant.*

Voudrois-tu
Que le cœur de Julie eût eu moins de vertu?
Que pour toi....

BERNADILLE, *l'interrompant, à son tour.*

Plût au ciel, pour me sauver la vie,
Que de tous mes amis elle eût été l'amie,
Et que de mon repos leur amour prenant soin,
M'en eût fait découvrir quelque petit témoin?

JULIE.

Ainsi, sur ce sujet, tu n'as plus de ressource?

BERNADILLE.

Non, que votre bonté, mes larmes et ma bourse.

JULIE.

C'est un foible secours, et je dois observer....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Quoi! je serai pendu?

JULIE.

Rien ne peut t'en sauver,
Ne pouvant pas prouver qu'elle t'ait fait d'outrage.

BERNADILLE.

Morbleu! pourquoi prenois-je une femme si sage?
Hélas! une coquette étoit bien mieux mon fait.

JULIE.

Tu vois que rien ne peut excuser ton forfait?
Je ne puis te sauver. Choisis pour ton supplice
De quel genre de mort tu veux qu'on te punisse;
Ma bonté veut pour toi faire encor cet effort.

BERNADILLE.

Quel choix! Si je ne puis me sauver de la mort,
Eh! que m'importe, enfin, s'il faut qu'on me punisse,
Qu'on allonge mon corps, ou bien qu'on l'accourcisse?

JULIE.

N'importe, puisqu'enfin tu te vois convaincu.

BERNADILLE.

Eh bien! s'il faut mourir faute d'être cocu,
Que deux heures après que l'on m'aura fait pendre,
On me fasse brûler pour avoir de ma cendre.
Cela doit être rare.

JULIE.

Oui, tu seras content....

(*A Octave.*)

Octave, faites tout préparer à l'instant,
Afin qu'ayant conclu tout ce qu'il faut qu'on fasse,
Il soit exécuté dedans la grande place.

OCTAVE.

J'avois prévu votre ordre, et tout est déja prêt.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

JULIE, BERNADILLE.

BERNADILLE.

MISÉRICORDE ! hélas ! modérez cet arrêt....
Ah ! monsieur le prevôt, que la pitié vous touche !

JULIE.

Je ne puis rien pour toi.

BERNADILLE.

Deux mots de votre bouche
Peuvent, avec l'honneur, rétablir mon espoir.

SCÈNE X.

OCTAVE, JULIE, BERNADILLE.

OCTAVE, *à Julie.*

DON LOPE, avec Constance...

JULIE, *l'interrompant.*

Eh bien ?

OCTAVE.

Viennent vous voir.

JULIE.

Tu devois....

OCTAVE, *l'interrompant.*

Parlez bas ; ils sont à cette porte.

JULIE.

Ils prennent mal leur temps... Qu'ils avancent, n'importe.

SCÈNE XI.

D. LOPE, CONSTANCE, JULIE, BERNADILLE, OCTAVE.

CONSTANCE, *à Julie.*

Pouvons-nous espérer une grâce de vous?

JULIE.

L'honneur de vous servir, madame, m'est trop doux:
Pour vous la refuser, j'honore trop Constance.

CONSTANCE.

Mais puis-je faire fonds dessus cette assurance?

JULIE.

Ce doute me fait tort.

CONSTANCE.

Eh bien! s'il est ainsi,
Bernadille en péril me fait venir ici;
Je demande sa grâce : il faut que je l'obtienne.

D. LOPE, *à Julie.*

Je joins, pour vous fléchir, ma prière à la sienne.

BERNADILLE.

Quel excès de bonté!

JULIE, *à Constance.*

Mais cela ne se peut;
Il est trop criminel.

CONSTANCE.

Mais Constance le veut.

JULIE.

Madame, savez-vous de quel crime on l'accuse?

CONSTANCE

Le regret qu'il en a lui doit servir d'excuse.

JULIE.

Mais...

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Vous me refusez? Avant que de partir...

JULIE, *l'interrompant à son tour.*

Puisque vous le voulez, il y faut consentir.

BERNADILLE.

Que mon bonheur est grand!

JULIE.

Il est libre, madame,
Pourvu que de ma main il reçoive une femme.

BERNADILLE.

Sans doute, vous avez, à ce que je puis voir,
Quelque maîtresse en chambre, et voulez la pourvoir?

JULIE.

Votre honneur m'est trop cher, et je vous rends la vie,
Pourvu qu'avec plaisir vous repreniez Julie.

BERNADILLE.

Où diable la reprendre?... Hélas! je meurs d'effroi!
Qui pourra me la rendre?

JULIE.

Ingrat, ce sera moi...
La voilà.

BERNADILLE.

Vous Julie!... Ah! comble d'allégresse!
Quel miracle aujourd'hui te rend à ma tendresse?
Comment t'es-tu sauvée?... Ah! que mon déplaisir...

JULIE, *l'interrompant.*

C'est ce que je prétends vous apprendre à loisir.

BERNADILLE.

Ce fripon de prévôt, dedans cette journée,
M'a donné de la peur!

JULIE.

Vous me l'aviez donnée.
Le soupçon qui pour moi vous rendit inhumain...

BERNADILDE, *l'interrompant.*

(*A Constance.*)
Il suffit... Recevez don Lope de ma main.
Allons, pour égaler notre joie à la vôtre,
Concluant votre hymen, renouveler le nôtre;
Et dire à nos amis, qui me croyoient pendu,
Que le juge et partie a fait ce qu'il a dû.

FIN DE LA FEMME JUGE ET PARTIE.

LE FLORENTIN,

COMÉDIE,

PAR LA FONTAINE,

Représentée, pour la première fois, le 23 juillet 1685.

NOTICE
SUR LA FONTAINE.

JEAN DE LA FONTAINE naquit le 8 juillet 1621, à Château-Thierry, en Champagne, où son père étoit maître particulier des eaux et forêts. Il étoit parvenu à l'âge de dix-neuf ans sans avoir appris autre chose qu'un peu de latin. Il désira quelque temps entrer dans l'ordre de l'Oratoire; mais à peine en connut-il les règles, qu'il fut effrayé de leur austérité. Nous n'entrerons point ici dans les détails de sa vie privée, peu de personnes en ignorent les particularités; on les trouve à la tête de ses œuvres. Nous ne parlerons pas non plus de ses contes ni de ses fables; tout le monde sait qu'il tient la première place dans ce dernier genre de littérature. Les ouvrages dramatiques de La Fontaine sont peu connus, et nous devons parler de ses comédies. Il n'est cependant pas étranger à notre plan de rappeler que La Fontaine, qui avoit toujours eu du dégoût pour la poésie, ne sentit qu'il étoit né poëte qu'en entendant lire l'ode de Malherbe sur l'assassinat de Henri IV.

La première pièce qu'il composa pour le théâtre françois fut l'*Eunuque*, comédie en cinq actes, en vers, imitée de Térence, et qui parut en 1654.

On prétend que Lulli ayant refusé de faire la musique de l'opéra de *Daphné*, auquel il avoit engagé La Fontaine à travailler, ce fut pour se venger que ce dernier composa contre lui le conte et la comédie du *Florentin*. Cette petite pièce en un acte, en vers, parut pour la première fois le 20 juillet 1685.

Ragotin, ou *le Roman comique*, comédie en cinq actes, en vers, imitée de Scarron, fut jouée pour la première fois le 12 avril 1684, et eut neuf représentations.

La Coupe enchantée, comédie en un acte, en prose, représentée pour la première fois le 16 juillet 1688; *le Veau perdu*, comédie en un acte, en prose, jouée le 22 août 1689; et *Je vous prends sans vert*, comédie en un acte, en vers, représentée le 1er mai 1693, furent données sous le nom de Champmêlé; mais le temps les a restituées à leur véritable auteur.

La Fontaine, reçu à l'académie françoise en 1684, mourut à Paris, le 13 mars 1695, dans sa soixante-quatorzième année.

PERSONNAGES.

HARPAGÊME.
HORTENSE, sa pupille.
TIMANTE, amant d'Hortense.
AGATHE, mère d'Harpagême.
MARINETTE, sa servante.
UN SERRURIER et ses garçons.
UN EXEMPT.
Des Archers.

La scène est à Florence, dans la maison d'Harpagême.

LE FLORENTIN,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

TIMANTE, MARINETTE.

MARINETTE.

Que vois-je? Êtes-vous fou, Timante? Ignorez-vous
A quel point est féroce un Florentin jaloux?
Vous êtes son rival. Transporté de colère,
Il fait, de vous tuer, sa principale affaire;
Et, loin d'envisager ces périls évidents,
Vous venez dans sa chambre! Où donc est le bon sens?

TIMANTE.

Oui, je sais tout cela, Marinette; mais j'aime,
Voyant sortir d'ici le brutal Harpagême,
J'ai voulu profiter....

MARINETTE.

Vous ne savez donc pas?
A peine est-il sorti, qu'il revient sur ses pas.
Occupé seulement de l'âpre jalousie,
Rien ne peut l'assurer; de tout il se défie.
S'il faut, en revenant, qu'il vous trouve en ces lieux....

TIMANTE.

Va, va, j'ai mes raisons pour paroître à ses yeux.
Mais, de grâce, instruis-moi de ce que fait Hortense,
De tout ce qu'elle dit, de tout ce qu'elle pense.

Harpagème toujours poursuit-il ses projets?
La tient-il enfermée encor?

MARINETTE.

Plus que jamais.
Pour la soustraire aux yeux de votre seigneurie,
Il met tout en usage, artifice, industrie.
Une chambre, où le jour n'entre que rarement,
Est de la pauvre enfant l'unique appartement.
Autour règne une épaisse et terrible muraille,
De briques composée, et de pierres de taille.
Un labyrinthe obscur, pénible à traverser,
Offre, avant que d'entrer, sept portes à passer.
Chaque porte, outre un nombre infini de ferrures
Sous différents ressorts a quatre ou cinq serrures,
Huit ou dix cadenas, et quinze ou vingt verroux.
Voilà le plan du fort, où ce bourru jaloux
Enferme avec grand soin la malheureuse Hortense;
Encor ne la croit-il pas trop en assurance.
Pour mettre sa personne à l'abri du danger,
Seul, il la voit, l'habille, et lui sert à manger;
Seul, il passe, en tout temps, la journée avec elle,
A la voir tricoter ou blanchir sa dentelle.
Parfois, pour lui fournir des passe-temps plus doux
Il lui lit les devoirs de l'épouse à l'époux;
Ou bien, pour l'égayer, prenant une guitare,
Il lui racle à l'oreille un air vieux et bizarre,
La nuit, pour empêcher qu'on ne le trompe en rien,
Une cloison sépare et son lit et le sien.
Le bruit d'une araignée, alors qu'elle tricote,
Une mouche qui vole, une souris qui trotte,
Sont éléphants pour lui qui l'alarment. Soudain
Du haut jusques en bas, un pistolet en main,

Ayant, par ses clameurs, éveillé tout le monde,
Il court, il cherche, il rôde, il fait partout la ronde.
Non, le diable, ennemi de tous les gens de bien,
Le diable qu'on connoît diable, et qui ne vaut rien,
Est moins jaloux, moins fou, moins méchant, moins bizarre,
Moins envieux, moins loup, moins vilain, moins avare,
Moins scélérat, moins chien, moins traître, moins lutin,
Que n'est, pour nos péchés, ce maudit Florentin.

TIMANTE.

Le malheureux! l'on sait comment il traite Hortense :
Par mes soins la justice en a pris connoissance.
Je puis, par un arrêt, tromper sa passion;
Mais je crains de le mettre en exécution.

MARINETTE.

S'il falloit qu'il en eût la moindre connoissance,
Le poignard aussitôt vous priveroit d'Hortense.
Parlant sur ce chapitre, il nous a dit cent fois,
Qu'avant que se soumettre à la rigueur des lois,
Il choisiroit plutôt le parti de la pendre,
Et qu'il aimeroit mieux l'étouffer que la rendre.

TIMANTE.

Cette lettre pourra traverser ses desseins.
A ses yeux je feindrai de la mettre en tes mains,
Te priant de la rendre entre celles d'Hortense.
Toi, pour ne point marquer aucune intelligence,
Tu la refuseras avec emportement.

MARINETTE.

J'entends. Mais gardez-vous de lui dans ce moment;
Il fait faire, dit-on, un ressort qu'il nous cache :
A l'achever dans peu son serrurier s'attache.
Déja....

TIMANTE.

Le serrurier s'en est ouvert à moi :
C'est un homme d'honneur. Il m'a donné sa foi,
Moyennant quelqu'argent que j'ai su lui promettre.
De concert avec lui, j'ai dicté cette lettre;
Pour punir d'un jaloux les désirs déréglés,
Je viens exprès....

MARINETTE.

Il entre....

SCÈNE II.

HARPAGÊME, AGATHE, TIMANTE, MARINETTE.

MARINETTE.

Allez au diable, allez;
Pour qui me prenez-vous, et quelle est votre attente?
Merci! diantre! ai-je l'air d'une fille intrigante?

HARPAGÊME.

Que vois-je?

TIMANTE.

Eh! Marinette, un mot, écoute-moi.

MARINETTE.

Ne m'approchez pas.

HARPAGÊME.

Bon!

TIMANTE.

Cent louis sont pour toi;
Les voilà.

MARINETTE.

Je n'ai point une âme intéressée.

TIMANTE.

Quoi!...

MARINETTE.

Ces poings puniront votre infâme pensée,
Si vous restez.

TIMANTE.

Hortense est commise à tes soins;
Pour m'obliger, rends-lui ce billet sans témoins.

HARPAGÊME, *arrachant la lettre.*

Ah! ah! perturbateur du repos du ménage,
Tu veux donc la séduire, et me faire un outrage?

TIMANTE, *l'épée à la main, en s'enfuyant.*

Redonne-moi la lettre, ou ce fer que tu voi....

HARPAGÊME.

Barthélemi, Christophe, Ignace, Ambroise, à moi!

SCÈNE III.

HARPAGÊME, AGATHE, MARINETTE.

MARINETTE.

COMME il fuit!

HARPAGÊME.

Il fait bien; car cette mienne épée
Dans son infâme sang alloit être trempée.
Mais de le voir ici me voilà tout outré.
Comment est-il venu? comment est-il entré?

MARINETTE.

J'étois là-bas au frais, quand je l'ai vu paroître:
Je suis soudain rentrée, il m'a suivie en traître,
Me disant qu'il vouloit m'enrichir pour toujours,
Que je prisse le soin de servir ses amours,
Et, faisant succéder les effets aux paroles,
Il m'a voulu couler dans la main cent pistoles;

Mais j'aurois moins souffert s'il avoit mis dedans,
Ou des cailloux glacés, ou des charbons ardents.
Je crève quand je pense aux offres insolentes....

HARPAGÈME, *à Agathe.*

Ah! ma mère, voilà la perle des servantes....
(*A Marinette.*) (*A Agathe.*)
Embrasse-moi, ma fille.... Auriez-vous cru cela?
Eh bien! avec ces soins, ma mère, et ces clefs-là,
La garde d'une femme est-elle si terrible,
Et croyez-vous encor cette chose impossible?

AGATHE.

Mon fils, bouleverser l'ordre des éléments,
Sur les flots irrités voguer contre les vents,
Fixer selon ses vœux la volage fortune,
Arrêter le soleil, aller prendre la lune;
Tout cela se feroit beaucoup plus aisément,
Que soustraire une femme aux yeux de son amant,
Dussiez-vous la garder avec un soin extrême,
Quand elle ne veut pas se garder elle-même.

HARPAGÈME.

Il n'est pas question d'aller contre les vents
Ni de bouleverser l'ordre des éléments,
Mais de garder Hortense; et j'ai pour y suffire,
De bons murs, des verroux, et deux yeux: c'est tout dire.

AGATHE.

Abus. Lorsque l'amour s'empare de deux cœurs,
Pour rompre leur commerce et vaincre leurs ardeurs,
Employez les secrets de l'art, de la nature,
Faites faire une tour d'une épaisse structure,
Rendez ses fondements voisins des sombres lieux,
Élevez son sommet jusqu'aux voûtes des cieux,

Enfermez l'un des deux dans le plus haut étage,
Qu'à l'autre le plus bas devienne le partage,
Dans l'espace entre eux deux, par différents détours,
Disposez plus d'Argus qu'un siècle n'a de jours,
Empruntez des ressorts les plus cachés obstacles;
Plus grands sont les revers, plus grands sont les miracles:
L'un pour descendre en bas osera tout tenter,
L'autre aiguillonnera ses esprits pour monter.
Sans s'être concertés pour une fin semblable,
Tous deux travailleront d'un concert admirable.
A leurs chants séducteurs Argus s'endormira;
Des verroux, par leurs soins, le ressort se rompra;
De moment en moment enjambant l'intervalle,
Enfin ils feront tant qu'au milieu du dédale,
Imperceptiblement ensemble ils se rendront,
Et malgré vos efforts, mon fils, ils se joindront.
C'est un coup sûr. Mon âge et mon expérience
Doivent dans votre esprit inspirer ma science:
Je sais ce qu'en vaut l'aune, et j'ai passé par-là.
Votre père vouloit me contraindre à cela;
Mais s'il n'eût mis un frein à cette ardeur trop prompte,
Il se seroit trompé sûrement dans son compte,
Mon fils.

HARPAGÈME.

Oh! mieux que lui j'ai calculé le mien.
Je ne suis pas si sot... Suffit... Je ne dis rien...
Mais ouvrons le poulet du damoiseau Timante;
Apprenons ses desseins, et voyons ce qu'il chante.
(*Il lit.*)

« Pour punir votre jaloux, je me suis rendu maître de « la maison qui est voisine de la vôtre, où j'ai trouvé les « moyens de me faire un passage sous terre, qui me con-

« duira jusqu'à votre chambre. J'espère que la nuit ne se « passera pas sans que vous m'y voyiez. Je vous en aver« tis, afin que votre surprise ne vous fasse rien faire qui « soit entendu de votre bourru. Le même passage vous « servira pour vous faire sortir d'esclavage, et vous mettre « au pouvoir de la personne qui vous aime le plus,

« TIMANTE. »

Il verra, s'il y vient, un plat de mon métier;
Et je sors pour cela de chez le serrurier.
Ma foi, monsieur Timante, on vous la garde bonne!
Oui, pour joindre en repos Hortense à ma personne,
J'ai besoin de sa mort. À tout examiner,
Le moyen le plus sûr est de l'assassiner.
J'ai donc fait, pour cela, construire une machine;
Je la ferai poser dans la chambre voisine.
Pressé par son amour, Timante s'y rendra;
Mais au lieu d'y trouver Hortense, il s'y prendra.
Alors, tout à mon aise, ayant en main ma dague,
Je vous la plongerai dans son sein, zague, zague,
Et le tuerai, ma mère, avec plaisir, dieu sait!
Ensuite on le mettra dans ma cave, *hic jacet.*

AGATHE.

Quoi! de tuer un homme auriez-vous conscience?
Loin que votre dessein vous fasse aimer d'Hortense,
Ce coup augmentera sa haine, il est certain.

HARPAGÊME.

Bon, bon! morte est la bête, et mort est le venin.
Depuis que dans ces lieux Hortense est enfermée,
Qu'à ne plus voir Timante elle est accoutumée,
Elle est déja soumise à vouloir m'épouser.
Pour l'y fortifier, j'ai su la disposer

A voir un sien cousin, magistrat, homme sage,
Qu'elle connoît de nom, et non pas de visage :
Elle sait seulement qu'il est en grand crédit.
Étant de ses parents, et de sublime esprit,
Elle ne craindra point d'ouvrir à sa prudence
Les secrets de son cœur, et tout ce qu'elle pense ;
Et comme ce grand homme est de mes bons amis,
Afin de m'obliger, ma mère, il m'a promis
Que selon mes désirs il tournera son âme.

AGATHE.

Ce cousin entreprend de changer une femme !
Il est donc assez vain de présumer de soi ?
Et quel est donc ce sot entrepreneur ?

HARPAGÈME.

C'est moi.

AGATHE.

Vous ?

HARPAGÈME.

Moi. De ce cousin j'avois la fantaisie.
Depuis, prenant conseil d'un peu de jalousie,
Qui m'apprend que de tout il faut se défier,
J'ai cru plus à propos de me la confier.
Ce soir, l'obscurité devenant favorable,
Ayant la barbe et l'air d'un homme vénérable,
En habit, et des pieds en tête revêtu
Du fastueux dehors d'une austère vertu,
Je prétends, selon moi, pétrir le cœur d'Hortense,
Et par même moyen savoir ce qu'elle pense.

AGATHE.

Gardez-vous d'accomplir ce dessein dangereux !
Afin qu'en son ménage un homme soit heureux,

Bannissant de chez lui toute la défiance,
Loin de vouloir savoir ce que sa femme pense,
Il doit fuir avec soin, comme on fuit un forfait,
L'occasion d'apprendre ou voir ce qu'elle fait.

HARPAGÊME.

Chansons ! Rien ne me peut détourner de la chose.
Afin d'exécuter ce que je me propose,
Faisons venir Hortense en cet appartement.

(Il sort, et l'on entend plusieurs portes s'ouvrir.)

SCÈNE IV.

AGATHE, MARINETTE.

AGATHE.

Le ciel le punira de cet entêtement...
Que de portes ! quel bruit de clefs ! quel tintamarre !

MARINETTE.

De faire voir sa femme un jaloux est avare.

AGATHE.

Oui ; mais qui la confie à la foi des verroux,
Est trompé tôt ou tard.

SCÈNE V.

HARPAGÊME, AGATHE, HORTENSE, MARINETTE.

HARPAGÊME.

Hortense, approchez-vous ;
Monsieur votre cousin en ces lieux va se rendre.
Avec un cœur ouvert ayez soin de l'entendre ;
Il est ici tout proche, et je vais l'avertir.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

AGATHE, HORTENSE, MARINETTE.

AGATHE.

AUTANT qu'à vos débats on m'a vu compatir,
Autant ma joie éclate à votre intelligence,
Ma bru; je vais agir de toute ma puissance,
Pour porter de mon fils l'esprit à la douceur :
Vous, à le caresser contraignez votre cœur.
Nos petites façons amollissent les âmes;
Et les hommes ne sont que ce qu'il plaît aux femmes.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

HORTENSE, MARINETTE.

MARINETTE.

HARPAGÊME, ce soir, sera donc votre époux ?

HORTENSE.

Un jaloux furieux, les astres en courroux,
L'horreur d'une prison longue, obscure, ennuyante,
Le repos de mes jours, tout l'ordonne.

MARINETTE.

Et Timante ?
Voulez-vous pour jamais renoncer à le voir ?
D'être un jour votre époux il conserve l'espoir :
Même il a, m'a-t-il dit, en tête un stratagême,
Qui doit vous délivrer des rigueurs d'Harpagême.

HORTENSE.

Eh ! que pourra-t-il faire ? Hélas ! plus que le mien
Son intérêt me porte à ce triste lien.

Il m'aime, et m'aimera tant qu'il verra mon âme
Libre, et dans un état à répondre à sa flamme;
Harpagême le hait, sa vie est en danger.
Peut-être quand l'hymen aura su m'engager,
Qu'étouffant un amour que l'espoir a fait naitre,
Il n'y songera plus; je l'oublierai peut-être :
J'y ferai mes efforts, du moins. Pour commencer
D'ôter de mon esprit Timante et l'en chasser,
Au cousin que j'attends, je vais ouvrir mon âme,
Implorer ses conseils pour éteindre ma flamme;
Et, si je ne profite enfin de sa leçon,
Je parlerai, du moins, de ce pauvre garçon.

MARINETTE.

D'accord; mais ce cousin n'est autre qu'Harpagême,
Je vous en avertis.

HORTENSE.

Que dis-tu? Lui?

MARINETTE.

Lui-même.
Poussé par un esprit curieux et jaloux,
Sachant que ce cousin n'est point connu de vous,
Sous un déguisement et de voix et de mine,
Vous donnant des conseils de cousin à cousine,
Il prétend vous tirer de vos égarements,
Et, par même moyen, savoir vos sentiments.
Pour punir ce bourru, c'est à vous de vous taire,
Et de dissimuler le commerce....

HORTENSE.

Au contraire :
Pour punir dignement sa curiosité,
Je lui vais de bon cœur dire la vérité.

Puisqu'il ose en venir à cette extravagance,
Je vais lui découvrir, sans nulle répugnance,
Tout ce que sent mon cœur, et réduire le sien
A fuir de mon hymen le dangereux lien.
Bien mieux qu'il ne souhaite, il s'en va me connoître;
Je m'en ferai haïr par cet aveu peut-être;
Ou, sachant de quel air je l'estime aujourd'hui,
S'il veut bien m'épouser encor, tant pis pour lui.

MARINETTE.

Il entre.... Ah! que sa barbe est rébarbarative!

HORTENSE.

Il se repentira de cette tentative.

SCÈNE VIII.

HARPAGÈME, HORTENSE, MARINETTE.

HARPAGÈME, *en docteur.*

(*A part.*) (*A Marinette.*)
FEIGNONS, pour l'abuser.... En ces lieux envoyé,
Pour mettre en bon sentier votre esprit dévoyé....

MARINETTE.

Ce n'est pas moi, monsieur.

HARPAGÈME.

Qui donc est ma parente
Hortense?

MARINETTE.

Je ne suis, monsieur, que la suivante....

HARPAGÈME, *à Hortense.*

Est-ce vous?

HORTENSE.

Oui, monsieur.

HARPAGÊME.

(*A Marinette.*) (*A Hortense.*)
Des sièges.... Séyez vous.
(*A Marinette.*)
Regardez-moi.... Fermez ce faux jour. Laissez-nous.
(*Marinette sort.*)

SCÈNE IX.

HARPAGÊME HORTENSE.

HARPAGÊME.

Ma cousine, en ces lieux, de la part d'Harpagême,
Je viens pour vous porter à l'hymen. Il vous aime :
Dès vos plus jeunes ans on vous marqua ce choix ;
Votre père, en mourant, vous imposa ces lois :
Mais vous, d'un autre amour étant préoccupée,
Vous rendez du défunt la volonté trompée,
Et le pauvre Harpagême, au lieu d'affection,
N'a vu que haine en vous, et que rébellion.

HORTENSE.

Il est vrai, son humeur a rebuté la mienne ;
Mais, monsieur, ce n'est pas ma faute, c'est la sienne.

HARPAGÊME.

Comment?

HORTENSE.

Nous demeurions à huit milles d'ici.
Je n'avois jamais vu que lui seul d'homme : ainsi,
Quoiqu'il me parût froid, noir, bizarre et farouche,
Je me comptois toujours compagne de sa couche,
Sans amour, il est vrai, toutefois sans ennui,
Présumant que tout homme étoit fait comme lui ;
Mais, loin de me tenir dans cette erreur extrême,
A me désabuser il travailla lui-même ;

Et j'appris, par ses soins, avec quelque pitié,
Qu'il étoit, des mortels, le plus disgracié.

HARPAGÊME.

Quoi! lui-même? comment?

HORTENSE.

Vous le savez; mon père
De son pouvoir sur moi le fit dépositaire,
Et mourut. Peu de temps après la mort du sien,
Harpagême, héritier et maître d'un grand bien,
D'avoir place au sénat conçut quelque espérance.
Il voulut faire voir son triomphe à Florence,
M'y traînant avec lui, malgré moi. Dans ces lieux,
Mille gens, bien tournés, s'offrirent à mes yeux,
Qui de me plaire tous prirent un soin extrême.
Faisant réflexion sur eux, sur Harpagême,
Qui vis-je? Ah! mon cousin, quelle comparaison!
L'erreur en mon esprit fit place à la raison.
Mon jaloux me parut d'un dégoût manifeste,
Et je pris sa personne en haine.

HARPAGÊME, *à part.*

Je déteste!....

HORTENSE.

Quoi donc! ce franc aveu vous déplaît-il? Comment!
Est-ce que je m'explique à vous trop hardiment?

HARPAGÊME.

Non pas, non pas.

HORTENSE.

Je vais me contraindre.

HARPAGÊME.

Au contraire,
De ce que vous pensez il ne faut rien me taire.
Si vous voulez, pesant l'une et l'autre raison,

Que je fonde une paix stable en votre maison,
Vous devez me montrer votre âme toute nue,
Ma cousine.

HORTENSE.

Oh! vraiment, j'y suis bien résolue.
Avant que d'épouser Harpagême aujourd'hui,
Afin que vous jugiez si je dois être à lui,
De tout ce que j'ai fait, de tout ce qu'il m'inspire,
Je ne vous tairai rien.... Mais n'allez pas lui dire.

HARPAGÊME.

Oh! non, non. Revenons à la réflexion.
Vous fites dès ce temps le choix d'un galant?

HORTENSE.

Non:
Jamais d'en choisir un je n'eusse eu la pensée;
Mais Harpagême, épris d'une rage insensée,
Poussé par un esprit ridicule, importun,
A son dam, malgré moi, m'en fit découvrir un.

HARPAGÊME.

Vous verrez que cet homme aura tout fait.

HORTENSE.

Sans doute,
Car, me voulant contraindre à prendre une autre route,
Pour m'ôter du grand monde, il me fit enfermer.
J'étois à ma fenêtre à prendre souvent l'air;
D'un logis près, un homme en faisoit tout de même.
Je ne le voyois pas d'abord; mais....

HARPAGÊME.

Harpagême
Vous le fit remarquer, n'est-ce pas?

HORTENSE.

Justement.

Il me dit, tourmenté par son tempérament,
Que, sans doute, cet homme étoit là pour me plaire,
Et m'ordonna surtout, fulminant de colère,
De ne me plus montrer, lorsque je l'y verrois.
Instruite à ce discours de ce que j'ignorois,
J'examinai ses yeux, son maintien, son visage,
Et je vis qu'Harpagême avoit dit vrai.

HARPAGÊME, *à part.*

J'enrage !

HORTENSE.

Cet homme enfin, monsieur, dont Timante est le nom,
Me fit voir en ses yeux qu'il m'aimoit tout de bon.
Il est jeune, bien fait, sa personne rassemble,
Dans leur perfection, tous les bons airs ensemble,
Magnifique en habits, noble en ses actions,
Charmant....

HARPAGÊME.

Passez, passez sur ses perfections:
Il n'est pas question de vanter son mérite.

HORTENSE

Pardonnez-moi, monsieur. Dans l'ardeur qui m'agite,
Il me semble à propos de vous bien faire voir
Que celui pour qui seul j'ai trahi mon devoir,
Possédant dignement tout ce qu'il faut pour plaire,
A de quoi m'excuser de ce que j'ai pu faire.
Timante est en vertus (et j'en suis caution)
Tout ce qu'est Harpagême en imperfection.

HARPAGÊME.

(*A part.*) (*A Hortense.*)
Que nature pâtit! mais poursuivons.... Peut-être,
Cet amant vous revit encore à la fenêtre?

HORTENSE.

Non, je ne l'y vis plus; mon bourru, mécontent,
Fit, de dépit, boucher ma fenêtre à l'instant.

HARPAGÊME.

Ah! le bourru! mais....

HORTENSE.

Mais, pour punir sa rudesse,
Timante en un billet m'exprima sa tendresse,
Et me le fit tenir, nonobstant mon jaloux.

HARPAGÊME.

Comment?

HORTENSE.

Prenant le frais tous deux devant chez nous,
Deux petits libertins, qui mangeoient des cerises,
Vinrent contre Harpagême, à diverses reprises,
Riant, chantant, faisant semblant de badiner :
Ils jetoient leurs noyaux l'un après l'autre en l'air.
Un noyau vint frapper Harpagême au visage ;
Il leur dit de n'y plus retourner davantage.
Eux, sans daigner l'ouïr et jetant à l'envi,
Cet agaçant noyau de plusieurs fut suivi.
Harpagême à chacun redoubla ses menaces.
Riant de lui sous cape et faisant des grimaces,
Malicieusement ces petits obstinés
Ne visoient plus qu'à lui, prenant pour but son nez.
Transporté de colère et perdant patience,
Harpagême après eux courut à toute outrance,
Quand d'un logis voisin Timante étant sorti,
De cet heureux succès aussitôt averti,
Il me donna sa lettre et rentra dans sa cage.
Harpagême revint, essoufflé, tout en nage,

Sans avoir joint ces deux espiègles ; enroué,
Fatigué, détestant de s'être vu joué,
Il en pensa crever de rage et de tristesse.
Comme je ne veux rien vous celer, je confesse
Que je livrai mon âme à de secrets plaisirs,
De voir que mon jaloux fût, malgré ses désirs,
La fable d'un rival, et la dupe...

HARPAGÊME, *à part.*

Ah ! je crève...

(*A Hortense.*)

De répondre au billet vous n'eûtes point de trève ?

HORTENSE.

D'accord ; mais il falloit trouver l'invention
De le pouvoir donner.

HARPAGÊME.

Vous la trouvâtes ?

HORTENSE.

Bon !

Harpagême y pourvut. Pressé par sa foiblesse,
Il voulut consulter une devineresse,
Pour voir s'il seroit seul maître de mes appas.
Il m'y fit, un matin, accompagner ses pas.
A peine sortons-nous, que j'aperçois Timante.
Harpagême, à sa vue, aussitôt s'épouvante,
Nous observe de près, me tenant une main ;
Dans l'autre étoit ma lettre. Inquiète en chemin
Comment de la donner je pourrois faire en sorte ;
Un homme qui fendoit du bois devant sa porte,
A faire un joli tour me fit soudain penser.
Dans les bûches, exprès, je fus m'embarrasser ;
Je tombe, et, par l'effet d'une malice extrême,
J'entraîne avecque moi rudement Harpagême.

Timante, à cette chute, accourt à mon secours.
Moi qui mettois mon soin à l'observer toujours,
Comme il m'offroit sa main pour soutenir la mienne,
Je coulai promptement mon billet dans la sienne :
Puis je fus du jaloux relever le chapeau,
Qui, dans ce temps, cherchoit ses gants et son manteau,
M'injuriant, pestant contre la destinée;
Mais, comme heureusement ma lettre étoit donnée,
Il ne put me fâcher. Crotté, gonflé d'ennui,
Il revint sur ses pas : j'y revins avec lui;
Non sans rire en secret, songeant à cette chute,
De mon invention et de sa culebute.

HARPAGÈME.

(*A part.*) (*A Hortense.*)
Ouf!... Et qu'arriva-t-il de l'un et l'autre tour?

HORTENSE.

Timante, instruit par moi, pressé par son amour,
Pour me pouvoir parler usa d'un stratagême.
Il fit secrètement avertir Harpagème,
Par un homme aposté, qu'il vouloit m'enlever;
Qu'un soir à ma fenêtre il devoit me trouver,
Et que nous ménagions le moment favorable
Pour m'arracher des mains d'un jaloux détestable.
Cet avis fit l'effet que nous avions pensé;
Par cette fausse alarme Harpagème offensé,
Voulant assassiner l'auteur de cet outrage,
Étant accompagné de spadassins à gage,
Fit quinze nuits le guet sous mon appartement,
Et je vis quinze nuits de suite mon amant,
Dans celui du jardin, au bas de ma fenêtre;
Par des transports charmants que nos cœurs faisoient naître,
Sans crainte du jaloux, exprimant nos amours,

Nous cherchions les moyens de le fuir pour toujours,
Et ne nous arrachions de ce lieu de délices,
Qu'au moment que du jour on voyoit les prémices.
Je me mettois au lit, où, feignant de dormir,
J'entendois mon bourru tousser, cracher, frémir;
Tantôt, venant mouillé jusques à sa chemise;
Tantôt, soufflant ses doigts, transi du vent de bise;
Toujours incommodé, toujours tremblant d'effroi :
C'étoit, je vous l'assure, un grand plaisir pour moi.

HARPAGÊME, *à part.*

Quelle pilule!

HORTENSE.

Hélas! ce temps ne dura guère,
Et ce ne fut pour nous qu'une fleur passagère.
De perdre ainsi ses pas notre bizarre outré,
Voyant l'an du trépas de mon père expiré,
De son autorité pressa notre hyménée.
A refuser sa main, me voyant obstinée,
Il fit faire un cachot, où j'ai passé six mois,
Et j'en sors aujourd'hui pour la première fois
Avec ces sentiments, et cette haine extrême,
Jugez-vous que je doive épouser Harpagême?

HARPAGÊME.

C'est mon avis. Timante est d'aimable entretien,
Il est vrai, beau, bien fait; d'accord, mais il n'a rien.
Harpagême est jaloux; j'y consens : il est chiche
De ces tons doucereux; oui, mais il est très riche.
Pour en ménage avoir du bon temps, de beaux jours,
Croyez-moi, la richesse est d'un puissant secours.
Le cœur qui penche ailleurs, en sent quelque amertume;
Mais parmi l'abondance à tout on s'accoutume.

Vaincre une passion funeste à son devoir,
C'est une bagatelle ; on n'a qu'à le vouloir.
Par exemple, étouffez cette flamme imprudente,
N'envisagez jamais qu'avec horreur Timante ;
Oubliez tout de lui, même jusqu'à son nom.
Çà, ma cousine, allons, promettez-le-moi.

HORTENSE.

Non.

HARPAGÊME.

Comment ! non ? Et pourquoi ?

HORTENSE.

Je connois ma foiblesse ;
Je ne pourrois jamais vous tenir ma promesse.

HARPAGÊME.

Harpagême fait donc des efforts superflus ?

HORTENSE.

Il sera mon époux ; et que veut-il de plus ?

HARPAGÊME.

Mais vous devez, du moins, lui montrer quelque estime.

HORTENSE.

Épouser un mari sans qu'on l'aime, est-ce un crime ?

HARPAGÊME.

Il vous déplaît donc ?

HORTENSE.

Plus qu'on ne peut exprimer.

HARPAGÊME.

Peut-être, avec le temps, vous le pourrez aimer.

HORTENSE.

Le temps n'éteindra pas l'ardeur qui me domine.
Je n'aimerai jamais que Timante.

HARPAGÊME, *se découvrant.*

Ah ! coquine !

Je n'y puis plus tenir; connoissez votre erreur,
Voyez, friponne, à qui vous ouvrez votre cœur.

HORTENSE.

Ah! ah! c'est vous, monsieur; quelle métamorphose!
Pourquoi? Si vous étiez en doute de la chose,
Vous êtes redevable à ma sincérité,
De ne vous avoir pas fardé la vérité.
Voilà quelle je suis, par votre humeur jalouse,
Et quelle je serai, si je suis votre épouse.

HARPAGÊME.

Votre malice en vain s'applique à l'éviter.
Je serai votre époux pour vous persécuter,
Pour vous rendre odieux et Timante et la vie:
A vous faire enrager je mettrai mon génie...

(Il appelle.)

Marinette?

SCÈNE X.

MARINETTE, HARPAGÊME, HORTENSE.

MARINETTE.

Monsieur!

HARPAGÊME.

Eh bien! le serrurier
Travaille-t-il?

MARINETTE, *paroissant effrayée.*

Ah! ah!...

HARPAGÊME.

Cesse de t'effrayer.
Je viens, sous cet habit, d'apprendre son histoire;
J'ai découvert par-là ce qu'on ne pourra croire.

Malgré ma défiance exacte, en tapinois,
L'aurois-tu cru, ma fille? ils m'ont trompé cent fois.

MARINETTE.

Ah! les méchantes gens!

HARPAGÊME.

Mais j'en tiens la vengeance.
Timante doit venir pour enlever Hortense :

(*A Hortense.*)

Le piège ici l'attend.... Oui, traîtresse! à vos yeux,
Vous verrez poignarder ce qui vous plaît le mieux.
Nous allons bientôt voir l'essai de cet ouvrage.

SCÈNE XI.

LE SERRURIER ET SES GARÇONS, *qui apportent une cage de fer, à ressort;* HARPAGÊME, HORTENSE, MARINETTE.

HARPAGÊME, *au serrurier.*

Est-ce fait?

LE SERRURIER.

Oui, monsieur; et, pour en voir l'usage,
Je vais, tout de ce pas, à vos yeux l'essayer.

HARPAGÊME.

Non, non; ce n'est qu'à moi que je m'en veux fier :
J'en veux faire l'essai moi-même.

LE SERRURIER.

Eh! que m'importe?
Sortez donc par ici; passez par cette porte,
Marchez, venez à moi, sans appréhender rien.

(*Harpagême se met dans le piège.*)

Eh bien! n'êtes-vous pas pris comme un sot?

HARPAGÊME.

Fort bien.
On ne peut l'être mieux. La peste! quelle étreinte!
Otez-moi promptement, la posture est contrainte.

LE SERRURIER.

Vous délivrer n'est plus en mon pouvoir.

HARPAGÊME.

Pourquoi?

LE SERRURIER.

Je n'en suis plus le maître.
(Il sort avec ses garçons.)

HARPAGÊME.

Et qui l'est donc?

SCÈNE XII.

TIMANTE, HARPAGÊME, HORTENSE, MARINETTE.

TIMANTE.

C'est moi.

HARPAGÊME.

Comment! on me trahit?

TIMANTE.

Non, on te fait justice.
Par cette invention tu forgeois mon supplice,
Et j'en ai fait le tien, pour tirer d'embarras
La belle Hortense.

HARPAGÊME.

Hortense! Ah! ne le croyez pas!
Songez qu'à m'épouser votre foi vous engage,
Ou bien que du démon vous serez le partage.

HORTENSE.

Je l'étois sans ressource, en vous donnant la main;
Mais je crois qu'avec lui l'oracle est moins certain.

HARPAGÊME.

Ah! Marinette, à moi! délivre-moi, dépêche.

MARINETTE.

Je n'oserois, monsieur; Timante m'en empêche.

TIMANTE.

Vos parents et les miens vont combler notre espoir;
(A Harpagême.)
Allons, Hortense.... Adieu, seigneur, jusqu'au revoir.

HARPAGÊME.

Arrête....

HORTENSE.

Adieu, Monsieur; votre servante.

HARPAGÊME.

Hortense,
Songez....

MARINETTE.

Adieu: prenez un peu de patience.
(Timante, Hortense et Marinette sortent.)

SCÈNE XIII.

HARPAGÊME, *seul, dans le piège.*

ARRÊTE, arrête, arrête.... Holà! quelqu'un, holà!
A moi, tôt!

SCÈNE XIV.

AGATHE, HARPAGÊME.

AGATHE.

Eh ! bon dieu ! qui vous a huché là,
Mon fils ?

HARPAGÊME.

Moi-même.

AGATHE.

Vous ?

HARPAGÊME.

Ah ! ma mère, on m'outrage.
Dans mes propres panneaux j'ai donné : j'en enrage !
Soulagez-moi ; brisez ce trébuchet maudit.

AGATHE.

Eh bien ! mon fils, eh bien ! je vous l'avois bien dit :
De vos malins vouloirs voilà la digne issue ;
Vous ne seriez pas là, si j'en eusse été crue.

HARPAGÊME.

Cette moralité sied bien à ma douleur !...
Au meurtre, mes voisins ! au secours ! au voleur !

SCÈNE XV.

HARPAGÊME, AGATHE, UN EXEMPT, DES ARCHERS, LES GARÇONS SERRURIERS.

L'EXEMPT.

Quel bruit ai-je entendu ?

HARPAGÊME.

Monsieur l'exempt, de grâce !
Commandez de ces nœuds que l'on me débarrasse.

L'EXEMPT, *à ses gens et aux serruriers.*

Enfants, prenez ce soin.

(*On délivre Harpagême.*)

AGATHE.

C'en est fait.

HARPAGÊME.

Grand merci!

Courons après les gens qui causent mon souci.

L'EXEMPT.

Mon ordre est de venir m'assurer de vous-même.
Le sénat, qui connoît votre rigueur extrême,
Vous ordonne à l'instant que, sans égard à rien,
Vous lui rendiez raison d'Hortense et de son bien.

HARPAGÊME.

Le sénat le prend mal.

L'EXEMPT.

La résistance est vaine :
Allons.

HARPAGÊME.

Je n'irai pas.

L'EXEMPT.

Eh bien! donc, qu'on l'entraîne.

FIN DU FLORENTIN.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.



